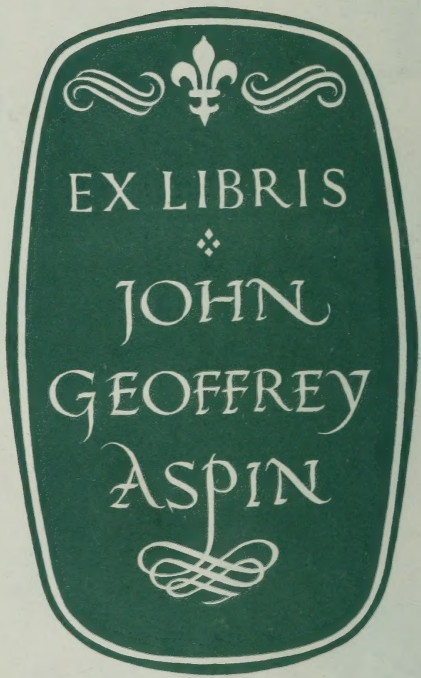



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# ŒUVRES

DE

# MALFILATRE.

# ŒUVRES

DE

# MALFILATRE,

SEULE ÉDITION COMPLÈTE,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.
GILBERT.

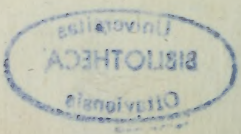
A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, nº. 18.

AN XIII. — 1805.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2001
.M4
1805



# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

## SUR MALFILATRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresmal00malf

# NOTICE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

## SUR MALFILATRE.

Le siècle dernier a vu périr, à la fleur de leur âge, deux poètes dont le talent, déjà prouvé par d'heureux essais, auroit sans doute un jour illustré leur patrie. Je parle de Malfilâtre et de Gilbert. Tous deux étoient nés, ont vécu et sont morts dans l'indigence; tous deux ont laissé de vifs regrets et une mémoire chère aux amis des lettres; mais ce sont-là les seuls rapports qu'ils aient eus entre eux. Gilbert étoit d'un caractère ardent et ombrageux; irrité du peu de succès de ses premiers ouvrages, il s'en étoit vengé par des satires pleines de verve, d'amertume et d'injustice; par ce moyen, il avoit obtenu un peu de cette célébrité dont la soif le dévoroit, mais en même temps il s'étoit fait beaucoup d'ennemis; son

amour-propre en exagéra le nombre et l'animosité; il crut que tous les auteurs s'étoient ligués pour le perdre. A des dangers sans doute imaginaires se joignit une infortune trop réelle; sa santé dépérit, sa tête s'égara; et celui qui, doué d'un beau talent, pouvoit fournir une carrière longue et heureuse, mourut à vingt-neuf ans dans les horreurs du délire et de la misère. Malfilâtre, au contraire, avoit une âme douce et confiante; aimant tous ceux qui l'entouroient, il s'en faisoit aimer sans peine; plus sensible peut-être aux charmes de la composition qu'à ceux de la gloire, moins empressé d'être connu que jaloux de le mériter, il jetoit, dans le silence et dans l'obscurité, les fondemens de plusieurs grands ouvrages. Il fut très-malheureux sans doute, mais son humeur n'en éprouva jamais la moindre altération : la détresse et le travail, détruisant sa santé déjà foible, lui causèrent une mort douloureuse et prématurée; mais, au milieu des maux sous lesquels son corps succomboit, il

conserva tout le calme de sa raison, toute la sérénité de son âme.

La vie courte et obscure de Malfilâtre n'offre des événemens ni bien nombreux, ni bien importans ; et d'ailleurs ce que le public désire, c'est moins un détail circonstancié de ses actions, qu'un recueil complet de ses écrits. Cependant, comme son caractère aimable, son existence malheureuse et sa fin plus déplorable encore ne peuvent manquer d'inspirer quelque intérêt pour sa personne, je hasarderai de transcrire ici les particularités que j'ai recueillies auprès de plusieurs de ses amis et de ses compatriotes, qui ne parlent jamais de lui qu'avec attendrissement.

Jacques-Charles-Louis Malfilâtre naquit à Caen le 8 octobre 1733. La ville de Caen est, si j'ose ainsi m'exprimer, une des villes les plus littéraires de France. Elle a produit une foule de savans et d'écrivains célèbres, entre autres le restaurateur de notre poésie, Malherbe, dont le nom y est toujours en vénération,

même, dit-on, parmi les gens de la classe la moins éclairée. Elle possédoit et possède encore tous les établissemens qui ont pour objet l'enseignement et la culture des lettres. Les moyens gratuits d'instruction qu'elle offroit, la considération dont y jouissoit le savoir, et la fortune qu'il y procuroit quelquefois, engageoient beaucoup de parens pauvres à faire faire des études à leurs enfans. Ce fut ainsi que Malfilâtre, destiné par sa naissance à n'être qu'un obscur artisan, mais appelé par la nature à devenir un poète distingué, put développer par l'éducation le germe d'un talent qui n'auroit point existé sans elle. Il étudia au collége du Mont, où les Jésuites enseignoient alors. On s'est long-temps souvenu dans cette maison des succès qu'il y avoit obtenus, et ses ouvrages sont en cela d'accord avec la tradition : ils prouvent que le jeune écolier faisoit une étude approfondie des grands modèles de l'antiquité.

La patrie de Corneille rivalisoit avec celle de Malherbe pour l'amour des lettres

qui y régnoit, et pour le grand nombre d'écrivains fameux auxquels elle avoit donné naissance. Il existoit dans chacune de ces deux villes une société littéraire, portant le nom d'*Académie de l'immaculée Conception de la Sainte-Vierge*, mais plus connue sous celui de *Palinod* que lui avoit fait donner le genre de poëme qui étoit, pour ainsi dire, l'objet primitif de son institution (*). Ces sociétés mettoient, tous les ans, des sujets de poésie au concours, et elles donnoient pour prix à chacun des vainqueurs, la figure en argent de l'un des emblêmes sous lesquels la Vierge est désignée dans ses *litanies*, tels que le miroir, la tour, la rose, l'étoile, etc. Pendant long-temps, l'unique matière de ces différentes sortes de poëmes avoit été l'éloge de la mère

(*) *Palinod*, nom donné aux poëmes quelconques, ballades, sonnets, odes, etc., composés en l'honneur de l'immaculée Conception de la Sainte-Vierge, pour le concours ouvert par les académies de Rouen, de Caen et de Dieppe.

de Dieu; mais ce sujet ayant paru épuisé, on y en avoit substitué de profanes, sous la condition cependant que les concurrens trouveroient moyen d'amener, en finissant, le panégyrique de la Vierge: ces fins de pièces s'intituloient *allusions*. Malfilâtre, désirant essayer ou même faire connoître le talent qu'il se sentoit pour la poésie, n'eut garde de négliger l'occasion que lui en offroient de pareils concours. Mais, soit qu'il n'ait pas jugé à propos de disputer les prix du *Palinod* de Caen, soit qu'il les ait disputés sans succès, des personnes, qui doivent être bien informées, assurent qu'il n'existe aucune pièce de lui dans les recueils de cette académie. Celle de Rouen lui décerna quatre fois le prix de l'ode. Les sujets qu'il traita sont : *Elie enlevé aux cieux*, *la Prise du fort Saint-Philippe*, *Louis le bien-aimé sauvé de la mort*, et enfin *le Soleil fixe au milieu des planètes*. Le succès de cette dernière pièce ne se borna point aux suffrages de l'académie de Rouen et aux applaudissemens de la

province ; on en eut connoissance à Paris, et on l'y trouva fort belle. M. Marmontel l'inséra dans le *Mercure de France*, qu'il rédigeoit alors, et il présagea les plus hautes destinées poétiques à celui dont le début étoit si brillant (*). Cette publication, ce pronostic furent pour Malfilâtre un véritable triomphe. Un jeune poète de province, vanté dans les journaux de la capitale, se croiroit ingrat envers la gloire, coupable envers son propre génie, s'il ne se transportoit aussitôt sur ce théâtre des grands talens et de la célébrité. Quoique Malfilâtre fût de caractère à se laisser plus aisément qu'un autre séduire par les songes flatteurs de l'espérance, il n'avoit pas un fonds de présomption assez riche pour penser que sa réputation et sa fortune dussent être faites

(*) Marmontel dit dans ses *Mémoires*, tom. 2, pag. 9 : « Je publiai les brillans essais de Malfilâtre, et je fis concevoir de lui des espérances » qu'il auroit remplies, si une mort prématurée » ne nous l'avoit pas enlevé ».

du moment qu'il paroîtroit à Paris. Il n'y seroit donc peut-être jamais venu, si M. Lacombe, libraire, l'un des hommes de sa profession les plus généreux envers les gens de lettres, informé de ses premiers succès et augurant très-favorablement de ses dispositions, ne l'eût invité à s'y rendre : on peut croire seulement qu'il l'y détermina sans peine.

Avant de dire quel sort l'attendoit à Paris, je consignerai ici le récit d'une aventure qui précéda de quelque temps son départ pour cette ville. Le fonds de l'anecdote est très-léger, sans doute; mais je crois qu'elle contribuera à donner une opinion favorable du cœur et de l'esprit de Malfilâtre, et c'est pour moi une forte raison de ne point la passer sous silence. Un ami intime de Malfilâtre aimoit éperdûment une jeune personne de la plus parfaite beauté, mais hautaine, capricieuse, et coquette à l'excès. Il avoit employé vainement, pour la corriger, tout ce que la tendresse et la raison ont de plus persuasif. Désespéré de son peu

de succès, mais toujours plus épris des charmes de sa maîtresse, il ouvre son cœur à Malfilâtre, lui fait part de ses chagrins, et le consulte sur le parti qu'il doit prendre. Malfilâtre crut voir que le mal n'étoit pas sans remède ; il entreprit la cure, et voici le stratagême qu'il imagina pour en venir à bout : il supposa qu'il avoit lui-même une maîtresse, non moins belle que la maîtresse de son ami, mais douée au plus haut degré de toutes les qualités qui manquoient à celle-ci. Afin de développer un si beau caractère, et de lui donner une sorte de réalité, il établit entre lui et cette amante imaginaire, une correspondance dont il faisoit, comme de raison, les deux parties, en ayant soin de faire transcrire, par une main étrangère, les lettres qu'il étoit censé recevoir. Il peignoit, dans les unes et dans les autres, le contentement de deux âmes passionnées mais douces, qui n'éprouvent de l'amour que ses plaisirs, et à qui ses tourmens sont inconnus. Une lettre de cette feinte correspondance tomba, comme par hasard,

entre les mains de celle qui en étoit l'objet sans s'en douter. Cette découverte excita sa curiosité ; elle demanda que la correspondance entière lui fût remise : c'est où son amant l'attendoit. Il résista d'abord, pour ajouter d'un côté à la vraisemblance, et de l'autre au désir ; enfin il parut faire à l'amour le sacrifice d'un dépôt confié par l'amitié, et il remit à sa maîtresse une suite de lettres assez étendue. Elle fut vivement touchée de cette lecture. Ce sort de deux amans, toujours satisfaits l'un de l'autre, ne cherchant qu'à se plaire, et comptant pour rien tout le reste du monde, ce sort lui parut seul digne d'envie, et elle comprit que, pour en jouir, il falloit qu'elle domptât son caractère, adoucît son humeur, et bornât ses vœux à être aimée de celui qui ne vouloit être aimé que d'elle. Son amant ne tarda point à ressentir les effets de ces bonnes dispositions, et il eut soin de l'y entretenir, en mettant à mesure sous ses yeux les nouvelles lettres que Malfilâtre ajoutoit à son amoureuse correspondance. Ce fut ainsi

que l'ami de notre poète dut quelques instans de bonheur à ce roman épistolaire qu'il avoit si ingénieusement conçu et exécuté. Mais il m'est douloureux de le dire, le succès n'en fut pas de longue durée : le naturel, pendant quelque temps réprimé, se releva bientôt avec une nouvelle force. L'amant, sans pouvoir renoncer à sa passion, eut le courage de rompre avec la femme qui faisoit son malheur : ils se séparèrent pour toujours. La correspondance de Malfilâtre existe; il y a peint dit-on, son âme douce et aimante ; et l'on croit que la publier, ce seroit ajouter tout-à-la-fois à l'intérêt qu'inspire sa personne, et à l'admiration qu'excitent ses talens ; mais celui pour qui elle a été faite, et entre les mains de qui elle est restée, allègue, pour ne point s'en dessaisir, des motifs de délicatesse que je respecte, et qui m'empêchent moi-même de le nommer ici.

Dès que Malfilâtre fut arrivé à Paris, M. Lacombe l'engagea à employer son talent d'une manière à-la-fois glorieuse et profitable, et il lui proposa de faire une

traduction en vers de Virgile. Malfilâtre étoit passionné pour ce grand poète, et il en avoit fait une étude particulière. Il accepta donc la proposition avec joie, et il se mit au travail avec ardeur. Faut-il traduire les poètes anciens en prose ou en vers? C'est une question qui depuis longtemps divise les gens de lettres, et que d'excellentes traductions, soit en vers, soit en prose, résoudroient beaucoup mieux que tous les raisonnemens employés en faveur des unes ou des autres. Malfilâtre partagea le différent, en traduisant Virgile, partie en prose, partie en vers. Sans s'arrêter à l'espèce de bigarrure que devoit offrir un semblable travail, il pensoit sans doute que tous les détails de la poésie ancienne ne sont pas de nature à passer dans la nôtre, et qu'il valoit mieux reproduire en prose, avec exactitude, les morceaux trop rebelles à la versification, que d'en altérer le sens, et d'en éluder les difficultés dans des vers que cette licence ne rendroit pas meilleurs. Mais Malfilâtre a trop peu présumé de son talent,

et M. Delille a prouvé depuis, au moins pour les *Géorgiques*, qu'un poète français pouvoit traduire Virgile entièrement en vers, sans que l'élégance et la fidélité coûtassent trop l'une à l'autre.

La traduction de Virgile avoit valu beaucoup d'argent à Malfilâtre. L'imprévoyance de son âge, et particulièrement de son caractère, ne lui permit pas de croire que ce fonds pût être jamais épuisé. En conséquence il invita ses parens à venir partager sa fortune, et tenir sa maison. Ils s'y rendirent avec empressement, et secondèrent si bien ses projets de dépense, qu'au bout de fort peu de mois, il se trouva sans un sou, et écrasé de dettes. Ceux qui l'avoient aidé à les faire, ne pouvant l'aider à les payer, prirent le parti prudent de s'en retourner dans leur pays, et laissèrent le malheureux Malfilâtre en proie à sa misère et à ses créanciers. Ce fut au milieu de cette affreuse crise, qu'il commença son poëme de *Narcisse*. M. Collet de Messine, son ami, parla de lui à M. de Savine, ancien évê-

que de Viviers, lui montra de ses vers, et lui inspira le plus vif désir de le connoître. M. de Savine alla le voir, et *trouva* (ce sont ses termes) *le jeune homme le plus aimable dans les horreurs de l'indigence, et dans des frayeurs continuelles d'être arrêté et emprisonné, à cause des dettes qu'il avoit contractées.* De concert avec M. de Messine, il engagea Malfilâtre à se soustraire, pour quelque temps, aux poursuites de ses créanciers, en changeant de nom et de résidence. Ils louèrent pour lui un petit appartement à Chaillot. Il s'y retira sous le nom de *Laforêt*, et au bout de quelques mois, il y eut achevé son poëme de *Narcisse*. Peu après, il tomba sérieusement malade. Cependant, une femme à qui il devoit, ayant découvert sa retraite, vint l'y trouver. Malfilâtre, en la voyant, se crut perdu. « Rassurez-vous, lui dit cette » excellente femme, je ne viens point » vous demander mon argent, mais vous » inviter à venir à Paris, chez moi, où » vous recevrez tous les secours dont

» vous aurez besoin ». Malfilâtre accepta sa proposition, et se fit transporter chez elle. Cette femme compatissante et généreuse, dont le nom mérite d'être cité avec honneur, s'appeloit madame Lanoue; elle étoit tapissière, et demeuroit près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle prit les plus grands soins de Malfilâtre; mais l'état de cet infortuné jeune homme étoit devenu incurable. Après deux ou trois mois de langueur, de souffrance et d'opérations cruelles, il mourut chez madame Lanoue, le 6 mars 1767, âgé de trente-quatre ans.

Quelque temps avant sa mort, il avoit livré son manuscrit de *Narcisse* à M. Lejay, libraire, pour la somme de 800 liv.; en 1768, ce poëme parut imprimé pour la première fois, suivi de l'ode intitulée *le Soleil fixe au milieu des planètes*, et précédé d'une courte préface, que MM. de Savine et de Messine avoient faite, à la prière de M. Lejay. Cette première édition, de format *in*-8°., et ornée de figures, fut enlevée avec une telle rapidité, que

l'année suivante, il fallut en publier une seconde, dont le débit ne fut pas moins prompt; enfin, en 1795, on en a donné une réimpression qui est également épuisée.

Malfilâtre avoit tracé le plan d'un poëme épique, dont le sujet étoit *la Découverte du Nouveau-Monde.* Ce beau sujet attend toujours un poète. Le trouvera-t-il? Pourquoi celui qui l'avoit conçu, n'a-t-il pas eu le temps de l'exécuter lui-même? Sait-on jusqu'à quelle hauteur auroit pu s'élever un talent qui s'annonçoit avec tant de force et d'éclat?

Malfilâtre avoit entrepris aussi une tragédie d'*Hercule au mont OEta.* On ignore jusqu'où il avoit poussé cet ouvrage, dont il ne reste qu'un fragment fort court, entre les mains d'un de ses amis.

Il avoit aussi traduit en vers les deux premiers livres du *Télémaque.* Un de ses compatriotes, qui en a entendu autrefois réciter des morceaux, a retenu ces deux vers, qui sont les premiers du poëme :

Ulysse étoit parti: Calypso gémissante
Se livroit aux transports de sa douleur naissante.

L'entreprise n'étoit pas heureuse. Il est douteux que la prose noble et harmonieuse du *Télémaque* eût gagné à être mise même en beaux vers, et Malfilâtre eût employé à ce travail inutile et sans gloire, un temps qu'il vaut toujours mieux consacrer à des compositions originales, quand on n'est pas entièrement dénué de la faculté de créer.

Le nom de Malfilâtre est devenu célèbre après sa mort. Les faussaires de la littérature n'ont pas manqué de s'en emparer. En l'an 7, ils ont publié sous ce nom, une traduction en prose des *Métamorphoses d'Ovide*, en 3 volumes *in*-8°. Le public éclairé a vengé la mémoire de Malfilâtre, en rejetant avec mépris cette version plate et infidèle.

Ce même public accueillera favorablement sans doute l'édition des œuvres de Malfilâtre qui lui est offerte aujourd'hui. Elle renferme, sinon tout ce qui est sorti de la plume de ce poète aimable, au moins tout ce qui en a paru, avant et après sa mort; et on y a joint tous les accessoires

qu'on a cru devoir être utiles ou agréables. Le poëme de *Narcisse* est précédé du passage des *Métamorphoses d'Ovide* qui en a fourni le sujet, et l'on a placé, en face du texte, la traduction en vers françois qui en a été faite par M. de Saint-Ange. Malfilâtre a imité dans son poëme l'*Invocation à Vénus* par Lucrèce, et le *Récit de la mort de Laocoon* par Virgile. On a mis en forme de notes, les passages originaux de Virgile et de Lucrèce, avec la traduction de M. Delille et d'Hénault. Le poëme de *Narcisse* est suivi des quatre odes qui ont été couronnées par l'académie de Rouen, et d'une imitation du pseaume : *Super flumina Babylonis.* Le volume est terminé par tout ce qu'on a pu rassembler de fragmens des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile, traduits par Malfilâtre. On a également mis les vers latins et les vers françois en regard. On peut se rappeler que les critiques de M. Delille ont opposé à certains passages de sa traduction des *Géorgiques* les mêmes endroits traduits par Malfilâtre,

et qu'ils ont prétendu trouver dans ceux-ci plus de force, plus de verve, réuni à plus de fidélité, et sur-tout un bien meilleur goût de style. Sans prendre parti dans cette question, et prononcer, ce qui n'est point aisé pour quiconque veut être juste, entre la traduction entière d'un long poëme, et quelques fragmens assez courts et peut-être choisis, on peut assurer, je crois, que si Malfilâtre eût traduit toutes les *Géorgiques*, comme il a traduit ces mêmes fragmens, M. Delille n'eût pas seulement eu l'idée d'entreprendre ce travail. Pour mettre tous les lecteurs à portée de se faire une opinion à ce sujet, on a placé, à la suite des morceaux des *Géorgiques* traduits par Malfilâtre, les passages de la traduction de M. Delille qui y correspondent.

Nombre de littérateurs et de critiques ont parlé du poëme de *Narcisse* avec les plus grands éloges ; tous ceux qui aiment encore les beaux vers l'ont lu avec délices, et leur mémoire en a retenu plusieurs passages. Que pourrois-je ajouter

aux suffrages des uns et à l'estime des autres? Cependant, comme ce charmant ouvrage pourroit être encore peu connu ou même peu goûté de quelques personnes, je rapporterai, en sa faveur, le témoignage d'un littérateur célèbre, aux opinions duquel le public se plaît à déférer aujourd'hui. M. de la Harpe pense que le poëme de *Narcisse* pèche par le sujet, et en cela tous les autres critiques sont d'accord avec lui; mais ce vice lui paroît bien racheté par les beautés de l'exécution. Après avoir cité un passage où le poète peint la jeune Écho, amoureuse de Narcisse, écoutant Tirésias, qui raconte à Vénus des aventures où le sort de Narcisse est annoncé : « C'est, » dit M. de la Harpe, le ton de La Fontaine pour la naïveté, et la peinture de » la nymphe qui s'arrange pour écouter » est égale à celle de l'amant de la *Fiametta* ( Flammette ) de l'Arioste, quoi- » que dans une situation différente. Il est » glorieux de savoir, avant trente ans, » prendre ainsi la manière des maîtres ».

M. de la Harpe parle ensuite de cette imitation du Laocoon de Virgile, dont j'ai fait mention plus haut, et il admire avec quelle flexibilité de talent Malfilâtre passe des couleurs douces et riantes aux touches fortes et rembrunies. « Ce mor-» ceau, ajoute-t-il, est dans la manière » antique. C'étoit celle de cet infortuné » jeune homme, qui étoit né poète, et » c'est sur la manière qu'il faut juger les » poètes et les peintres, et non sur un » sujet. L'envie se hâte trop souvent de » condamner un auteur quand ce choix » n'a pas été heureux; mais le talent sait » bientôt leur répondre dès qu'il a mieux » choisi, et c'est ce qu'auroit fait Malfi-» lâtre s'il eût vécu ».

Je dois la plupart des détails qui composent cette Notice, à la complaisance de M. Lebailly, auteur de beaucoup de jolies fables, dont les amis des vers attendent avec empressement le recueil. Je le prie de recevoir ici l'expression de ma reconnoissance.

L. S. Auger.

# SUJET
## DU
# POËME DE NARCISSE.

# ARGUMENTUM POEMATIS

CUI TITULUS

## *NARCISSE DANS L'ÎLE DE VÉNUS,*

Ex libro III P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon excerptum.

Dumque ea per terras fatali lege geruntur,
Tutaque bis geniti sunt incunabula Bacchi;
Fortè Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos
Cum Junone jocos; et: major vestra profectò est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu:
Deque viro factus, mirabile! femina, septem
Egerat autumnos. Octavo rursus eosdem

# SUJET

## DU

# POËME DE NARCISSE,

Tiré de la traduction en vers françois des Métamorphoses d'Ovide par M. DE SAINT-ANGE.

TANDIS que, par la loi des destins absolus,
Tant de coups ont frappé la race de Cadmus,
Et que de cet enfant, qui deux fois a dû naître,
On cache le berceau dans un antre champêtre,
On dit que Jupiter, loin des yeux de sa cour,
Égayant ses soucis de nectar et d'amour,
Et du cou de Junon pressant le doux albâtre,
Permit un libre cours à son humeur folâtre.
Avouez-le, dit-il, la femme en ses désirs
Plus ardente que l'homme, a de plus grands plaisirs.
Junon, de le nier : sur ce joyeux chapitre,
Par eux Tirésias est nommé pour arbitre;
Lui seul il connoissoit l'une et l'autre Vénus.
Un jour que deux serpens, d'un doux instinct émus,

Vidit ; et : est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam : percussis anguibus isdem,
Forma prior rediit, genitivaque rursus imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,
Nec pro materiâ, fertur doluisse : suique
Judicis æternâ damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo, pro lumine ademto
Scire futura dedit, pœnamque levavit honore.
Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumsit
Cærula Lyriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephysos in undis
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jam nunc qui posset amari ;
Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,

S'unissoient par les nœuds d'une amoureuse flamme,
Il les voit, il les frappe, et soudain devient femme.
Sept ans sont écoulés : le huitième printemps
A ses regards encore offre ces deux serpens.
Si tels sont vos destins, dit-il, que d'aventure
Nul ne peut vous frapper sans changer de nature,
Osons-le voir encore. Il l'essaie, et soudain
Reprend son premier sexe et son premier destin.
Choisi donc pour juger cet amoureux mystère,
A l'avis de Junon son avis fut contraire.
La déesse piquée, et prompte à se venger,
S'offensant gravement sur un sujet léger,
A ne plus voir le jour a condamné son juge.
Aveugle désormais, où sera son refuge?
Ce qu'un dieu fait, un dieu ne sauroit le changer.
Du jour qu'il ne voit plus, pour le dédommager,
Le dieu veut qu'à ses yeux l'avenir se découvre,
Et le console ainsi de la nuit qui les couvre.

O Thèbes! ce devin renommé dans tes murs,
Chaque jour consulté, rend des oracles sûrs.
Sur le bruit de son nom, la blonde Lyriope
Veut de son fils chéri connoître l'horoscope.
C'est elle dont jadis le Céphyse amoureux,
Embarrassant les pas dans ses flots tortueux,

Fatidicus vates : si se non noverit, inquit.
Vana diu visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.
Jamque ter ad quinos unum Cephysius annum
Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupière puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigere puellæ.
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe ; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat : et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat ;
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, quum deprendere posset
Sub Jove sæpè suo Nymphas in monte jacentes,
Illa deam longo prudens sermone tenebat,
Dum fugerent Nymphæ. Post quàm Saturnia sensit :
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.

Sur un lit de roseaux soumit l'orgueil rebelle.
Mère bientôt après, cette nymphe si belle
Eut un plus bel enfant : à peine il vit le jour,
Narcisse sembla né pour inspirer l'amour.
Lyriope, au devin, crédule par tendresse,
Demande si son fils atteindra la vieillesse.
Il l'atteindra, dit-il, s'il ne se connoît pas.
Cet oracle long-temps parut vain ; mais, hélas !
Et ta mort, ô Narcisse ! et ton fatal délire,
Ont trop bien expliqué ce qu'il sut te prédire.
Chaque jour sa beauté croissoit avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps,
Avoient développé la fleur de sa jeunesse.
Des nymphes à l'envi disputoient sa tendresse.
Mais si ses traits si doux avoient tant de beauté,
Son cœur farouche avoit encor plus de fierté.
La nymphe qui jamais ne parle la première,
Et répète toujours la parole dernière,
Écho voit le chasseur errer au fond des bois.
La nymphe étoit alors plus qu'une simple voix.
Dans l'âge de l'amour, elle avoit un cœur tendre :
Mais dès-lors condamnée à ne pouvoir que rendre
Les sons des derniers mots qu'elle avoit entendus,
Ses paroles n'étoient que des sons répondus.

Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.
Ergo ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtim.
Quòque magis sequitur, flammâ propiore calescit.
Non aliter, quàm quum summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia fulfura flammam.
O! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat : sed, quod sinit, illa parata est
Exspectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat : Ecquis adest? et : Adest, responderat Echo.
Hic stupet; utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, Veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit; et, nullo rursus veniente : Quid, inquit,
Me fugis? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; et alternæ deceptus imagine vocis :
Huc coëamus, ait; nullique libentiùs umquam
Responsura sono : Coëamus, retulit Echo;

Ainsi le veut Junon : Junon souvent sans elle
Eût surpris dans les bois son époux infidèle.
Écho, par ses discours habile à la tromper,
Ménageoit aux amans le temps de s'échapper.
La déesse le sut. Va, pour prix de tes ruses,
Tu parleras si peu, que jamais tu n'abuses.
L'effet suit la menace. Écho, depuis ce jour,
Ne peut plus qu'écouter, répondre, et tour-à-tour
Rendre des derniers mots la redite frivole,
Qui répète le son et double la parole.
Quand elle eut vu Narcisse, Écho de ses attraits
S'étonne, et pas à pas le suit dans les forêts :
Elle approche, elle cède au penchant de son âme ;
Et plus elle s'approche, et plus elle s'enflamme.
Tel voisin de la flamme un soufre préparé
L'attire en même temps qu'il en est attiré.
Combien elle eût voulu lui parler la première,
Joindre au plus tendre aveu la plus tendre prière !
Mais, contraire à ses vœux, son destin le défend.
Ce qu'il permet au moins, elle écoute, elle attend,
Toute prête, s'il parle, à reparler ensuite.
Narcisse dans les bois se perd loin de sa suite.
Il s'arrête, il s'écrie : amis, qui vient à moi ?
A peine achève-t-il, Écho répète : *moi*.

Et verbis favet ipsa suis ; egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque : Manus complexibus aufer,
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi : Sit tibi copia nostri.
Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit ; et solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ ;
Adducitque cutem macies ; et in aëra succus
Corporis omnis abit : vox tantùm atque ossa supersunt
Vox manet : ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Inde latet silvis, nulloque in monte videtur :
Omnibus auditur : sonus est, qui vivit in illâ.
Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Luserat hic Nymphas : sic cœtus ante viriles.
Inde manus aliquis despectus ad æthera tollens :
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato,
Dixerat : assensit precibus Rhamnusia justis.

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,

Mais où donc te trouver? viens, je t'attends, approche.
Tandis qu'il cherche au loin, il entend dire : *proche.*
Pourquoi donc te cacher, si tu sais où je suis?
Est-ce que tu me fuis? On répond : *tu me fuis.*
Surpris d'être appelé lorsque lui seul appelle :
Joignons-nous, reprend-il : *joignons-nous,* redit-elle.
A ces mots, du taillis ardente à s'élancer,
Elle avance les bras tendus pour l'embrasser.
Narcisse la repousse, et s'éloigne lui-même.
Fuis, si jamais je t'aime.... Écho redit : *je t'aime.*
La nymphe au fond des bois, la rougeur sur le front,
S'enfonce, et va cacher sa honte et son affront.
Elle habite le creux des antres solitaires.
Là, son amour s'aigrit de ses peines amères :
Son cœur est consumé par ses chagrins secrets.
Une affreuse maigreur dessèche ses attraits ;
Tout son corps dépérit, tout son sang s'évapore.
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.
En pierre les destins transformèrent ses os :
Son âme dans les bois erre encor sans repos.
Sa voix répond encore à la voix qui l'appelle,
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.
Comme elle, de Narcisse essuyant les dédains,
Mille nymphes des eaux, des bois et des jardins,

Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.
Hic puer, et studio venandi lassus et æstu,
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit :
Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ,
Rem sine corpore amat : corpus putat esse, quod umbra est.
Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut e Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesqueg enas, et eburnea colla, decusque
Oris, et in niveo mixtum candore ruborem;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse :
Se cupit imprudens; et, qui probat, ille probatur.
Dumque petit; petitur : pariterque incendit, et ardet.
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!

De l'aimer sans retour connurent le supplice.
Mais une enfin des dieux implora la justice :
Ciel ! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais !
Elle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.

Dans un vallon serpente une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux;
Et sur ses bords fleuris, plantés d'arbres sans nombre,
Son cours nourrit les fleurs, et la verdure et l'ombre.
Narcisse fatigué vint en ce beau séjour
Chercher le frais de l'ombre et fuir les feux du jour;
Mais en voulant calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
Son visage dans l'onde à ses yeux répété,
Le rend lui-même épris de sa propre beauté.
Narcisse prête un corps à l'image qu'il aime,
Sans voir que cette image est l'ombre de lui-même;
Et tel qu'une statue, immobile et penché,
Sur ses propres regards son regard attaché,
Contemple dans l'azur mouvant sous sa paupière,
De deux astres vivans la touchante lumière,
Ses cheveux dignes d'être enviés par Phébus,
Et de la puberté les charmes ingénus,

In medias quoties, visum captantia collum,
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit; sed, quod videt, uritur illo;
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustra simulacra fugacia captas?
Quod petis, est nusquam: quod amas, avertere, perd
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui: tecumque venitque manetque:
Tecum discedat, si tu discedere possis.
Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere inde potest: sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ipse suos; paulumque levatus,
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas:
Ecquis, io silvæ, crudeliùs, inquit, amavit?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, quum vestræ tot agantur secula vitæ,
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo?
Et placet, et video: sed quod videoque, placetque,
Nonitamen invenio: tantus tenet error amantem!

L'albâtre de son cou, son teint où se marie
De la rose et du lys la nuance fleurie.
Narcisse en même temps admire, est admiré;
Narcisse en même temps désire, est désiré.
Combien de fois veut-il, sous cette onde trompeuse,
Imprimer sur sa bouche une bouche amoureuse!
Combien de fois ses bras vers son ombre élancés
Se plongent dans les flots vainement embrassés!
Il ne sait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflamme;
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son âme.
Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?
Tu veux ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi:
L'image que tu vois n'est que ton ombre vaine;
Elle fuit si tu fuis; ton retour la ramène,
Prête à se retirer avec toi de ces lieux
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux.
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste:
Il dépérit, il meurt; et cependant il reste.
Etendu sur la mousse, il contemple ses traits,
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits.
Il soulève sa tête, et d'une voix éteinte
Aux forêts d'alentour il adresse sa plainte.
Bois antiques, dit-il, asiles ténébreux,
Parlez, fut-il jamais amant plus malheureux?

Quòque magis doleam; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis:
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nam quoties liquidis porreximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi: minimum est, quod amantibus obstat
Quisquis es, huc exi : quid me, puer unice, fallis ?
Quòve petitus abis? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias; et amârunt me quoque Nymphæ
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico;
Quumque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultro;
Quum risi, arrides : lacrymas quoque sæpè notavi,
Me lacrymante, tuas : nutu quoque signa remittis;
Et quantùm motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.
In te ego sum, sensi : nec me mea fallit imago.
Uror amore mei : flammas moveoque feroque.
Quid faciam? roger, anne rogem? quid deinde rogabo
Quod cupio mecum est : inopem me copia fecit.
O! utinam nostro secedere corpore possem!

Des soupirs des bergers secrets dépositaires,
Oui, j'en prends à témoin vos ombres solitaires:
Des siècles sans vieillir vous avez vu le cours;
Avez-vous jamais vu de si cruels amours?
Je vois ce qui me plait; mais, hélas! trop à plaindre,
Je l'aime, je le vois, et je ne puis l'atteindre.
Ce qui met un obstacle à mes désirs trompés,
Ce ne sont ni des mers, ni des monts escarpés,
Ni les verroux d'airain d'une porte barbare:
Étrange destinée! un peu d'eau nous sépare.
Que dis-je? à mon amour loin de se refuser,
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.
Combien s'en faut-il peu qu'enfin je ne le touche!
Que peu de chose nuit au bonheur des amans!
O toi! qui que tu sois, n'abuse plus mes sens!
Parois, sors de cette onde ingrate et mensongère.
Ma figure, mon âge ont-ils pu te déplaire?
Des nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.
Mais tu ne me hais pas: vainement je me plains.
Tu t'avances vers moi du fond de ta demeure;
Tu me ris si je ris, tu pleures si je pleure.
Quand je te tends les bras, tu me les tends aussi;
Et si j'en juge bien, quand je te parle ici,

Votum in amante novum : vellem, quod amamus, abesset
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque extinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset ;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.
Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem ;
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam quum vidisset abire :
Quò fugis? ô! remane; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit ; liceat, quod tangere non est,
Aspicere, et misero præbere alimenta furori.
Dumque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,
Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondum matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursus in undâ,
Non tulit ulteriùs : sed, ut intabescere flavæ

A voir les mouvemens de ta bouche vermeille,
Tu me réponds des mots perdus pour mon oreille.
Où vais-je m'égarer? ah! trop tard je le voi,
Je suis, je suis celui que je retrouve en toi.
Je suis pour mon supplice amoureux de moi-même,
Quel doit être le vœu de mon délire extrême?
Qui suis-je? que ferai-je? et que dois-je espérer?
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer?
Que demander? je suis le bien que je demande:
Pauvre de trop avoir, ma richesse est trop grande.
Dure fatalité qui me tient sous sa loi!
O ciel! si je pouvois me détacher de moi!
Quel vœu pour un amant! ô puissance suprême!
Que ne puis-je de moi séparer ce que j'aime!
La douleur a séché la fleur de mes beaux ans:
Adieu, beaux jours! adieu! je meurs dans mon printemps:
Mon mal est sans remède, et la mort m'en délivre.
Celui que je chéris ne peut-il me survivre?
Mais il vit en moi seul, et je le fais mourir.
Il dit, et dans l'erreur qu'il se plaît à nourrir,
Il revient à l'objet que l'onde lui retrace:
Il pleure, l'eau se trouble, et l'image s'efface.
Où fuis-tu, dit Narcisse? ah! demeure un moment:
Demeure, prends pitié d'un malheureux amant.

Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole tepente solent, sic attenuatus amore
Liquitur; et cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color est mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modò visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo.
Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit: quotiesque puer miserabilis, Eheu!
Dixerat; hæc resonis iterabat vocibus: Eheu!
Quumque suos manibus percusserat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam,
Heu! frustra dilecte puer! totidemque remisit
Verba lacus: dictoque Vale: Vale inquit et Echo.
Ille caput viridi fessum submisit in herbâ:
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tum quoque se, post quàm est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxere sorores
Naïades, et sectos fratri posuere capillos.
Planxere et Dryades: plangentibus adsonat Echo.

Hélas ! de t'embrasser si je n'ai pas la joie,
Du moins, cruel, du moins permets que je te voie.
A ces mots de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe il empourpre les lys.
Telle aux feux du soleil, à demi-colorée,
Rougit en mûrissant la grappe diaprée :
Tel encor de l'api le tissu délicat
A l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.
Aussitôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
Il n'en put soutenir la douloureuse image.
Comme se fond la cire à l'aspect d'un brâsier,
Ou comme aux premiers feux d'un soleil printannier
S'exhale des frimats la vapeur matinale,
Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.
Il a vu se faner les roses de son teint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.
Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié;
Et malgré son refus, qui n'est pas oublié,
Répétant chaque fois sa plainte entrecoupée,
Chaque fois qu'il se frappe elle en gémit frappée.
Vers son image encore il tourne un œil mourant.
En vain je t'ai chéri, dit-il en soupirant;

Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant
Nusquam corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

En vain je t'ai chéri, répète son amante.
L'herbe molle a reçu sa tête languissante.
Adieu, dit-il. Écho lui rendit ses adieux.
Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
Sa passion le suit sur le sombre rivage,
Et dans le Styx encore il cherche son image.
Sur ses restes chéris les naïades, ses sœurs,
Déposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.
Comme elles dans les bois les dryades gémirent,
Et par la voix d'Écho les antres le plaignirent.
On prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux;
On ne voit plus Narcisse : on cherche, et près des eaux
On trouve une fleur d'or à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

# NARCISSE,

## OU

# L'ÎLE DE VÉNUS.

# NARCISSE,

## OU

# L'ÎLE DE VÉNUS.

## CHANT PREMIER.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,
Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?

Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimoit, et par ses soins propices

Il ne vouloit que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux ;
Le siècle d'or coula sous ses auspices,
Le siècle d'or ne vit que des heureux ;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche *hideuse* en son ivresse,
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !

Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes;
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore ;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,

Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
Dans ce désert transporta mille essaims
D'adolescens qu'elle avoit elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;

Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance ;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphyr.

A son autel, cette heureuse jeunesse
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux :
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là, les étés n'embrasent point les airs ;
On n'y craint point la rigueur des hivers ;

Mais on y voit, assises sur un trône,
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens!
Ils sont heureux! pourroient-ils ne pas l'être?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices:
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers!

Tirésias, aveugle octogénaire,
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père ;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux ;
Homme divin ! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultive leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la force pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare,

Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,
Chante Uranie et les déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés;
Si, toute entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par-delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,

Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son ame
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels :
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées ;
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,

Lits sans apprêts, véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la Nature!
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros! cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix!
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheurs!
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, et plaise aux dieux qu'il dure!

Il eût duré sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,

Sans l'Amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas! employer mon pinceau?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse,
Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit par-tout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces ames sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avoit choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Écho, si long-temps chéri d'elle,
Quel dieu vous fit oublier cette belle,

Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant, dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formoit leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et si tôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,

Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans ;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié ;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs ames,
En arrivant y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais quoi ! l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :

Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire:
Ce dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié, qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.
Auprès d'Écho, l'heureux fils du Céphise
Sent des désirs qu'il n'avoit pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris

Des myrtes verds et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfans de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère :
Il lui manquoit ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console,
Il s'en occupe, il est par-tout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Éole,
Hors le Zéphyre, habitant des roseaux;
Il règne en dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.
Amans heureux! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :

Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce foible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'ame un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée,
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse

A tous les pas de tes chastes enfans,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amans
N'ont pas besoin pour demeurer constans),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage:
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage:
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas

Et le bonheur et l'innocente joie?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parois, retombent et s'appaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue;
En rugissant, le lion te salue;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs;
L'oiseau léger te chante dans la nue;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.

C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers (1).

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter .... Mais que dis-je ? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi:
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Égare-moi dans les réduits secrets

De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés ;
A votre suite, ô nymphes bocagères !
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

## CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui sembloit fait pour tous,
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avoit du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avoit prédit cet avenir affreux.

Mais il craignoit le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvoient tous deux:
La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvoient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amans laissent tonner les dieux:
De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutoit pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile:
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
» Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,

» A se conduire est encore inhabile,
» A votre tour, conduisez aujourd'hui
» Et soutenez ma vieillesse débile.
» Venez, mon fils, votre présence utile
» Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger,
» Qui réglera ma route sur la vôtre,
» Et loin de moi bannira le danger.
» Approchez-vous ». Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,

Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissoient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleuroit lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêloient du moins, dans leur ame inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,
Ces foibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,

Où les amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho!
Jour qui devroit des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio!
L'astre du monde ouvroit encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil:
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entr'eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattoient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassoient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,

Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentoit les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles:
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étoient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,
Aimoit l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeilloit, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenoit, d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitoit ses pas ;
Mais tout-à-coup ; immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant qui ne la voyoit pas,
Elle sourit en étendant les bras ;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas ! à son inquiétude,
» Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré ;
» Au jour naissant le sommeil est entré
» Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
» Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits ! que dans cette attitude
» Il est touchant ! qu'il est cher à mon cœur » !
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement ;
Puis, abaissant une bouche de rose,

De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,
» Narcisse et moi, daigne nous consoler!
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler?
» Que tarde-t-il? et quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler?
» Faut-il long-temps languir dans la contrainte
» En l'attendant? Condamnés par le ciel,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte,
» Cent fois le jour, avant le coup mortel?
» Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore,

» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint tour-à-tour, pour un qui nous attend.
» Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
» Nous redoutons le jour du bonheur même:
» Nous nous aimons, et n'osons nous unir !
» Seroit-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
» Pour que le ciel voulût nous en punir ?
» O vous, mon père! oh! si jamais votre ame
» Du tendre amour avoit connu la flamme,
» Si vous lisiez dans le sein des amans,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.
» Un dieu menace. A-t-il quelque supplice
» Plus dur pour moi que de perdre Narcisse ?
» Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
» Mon cher amant ! toi seul es tout pour moi.
» Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
» Ou de mourir ou de vivre sans toi.
» Je périrai..... Sera-ce avec justice?

» Suis-je coupable ? » Alors Tirésias :
« Craignez le ciel et ne l'accusez pas :
» Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
» D'oser juger la justice des dieux ?
» Ah ! réprimez ce penchant curieux,
» Ou redoutez un châtiment sévère.
» Penchant funeste ! Écho, tremble aujourd'hui
» D'être coupable, et de l'être par lui.

» Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
» Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
» Je vous attends ; et quand l'astre du jour
» Aura fourni la moitié de son tour,
» Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
» (Honneurs, hélas ! peut-être superflus !)
» Prier Junon de vous être propice :
» Craignez Junon.... Je n'en dirai pas plus ;
» Et dès ce soir, si de tristes présages,
» Lorsque tantôt nous irons l'implorer,

» N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
» Et que sa main rejette vos hommages,
» Oui, dès ce soir je couronne vos vœux.
» Car, je le sens, enfin cette journée
» Doit décider de votre destinée,
» Et va vous rendre heureux ou malheureux».

Écho partoit. Dans le vague des nues,
Elle aperçoit deux cygnes éclatans,
Au col flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens,
Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.

Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :
Tant le Sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la Nature !

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verds.
» Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
» Paisibles vents, par vos molles haleines,
» Autour de lui, rafraîchissez les airs.
» Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
» Calmez son ame, et faites dans ses veines
» Couler la paix et l'oubli de ses peines ».
Ainsi parla la mère des Amours ;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
» Hélas ! dit-elle, à vous seul j'ai recours :
» Apprenez-moi sa disgrâce future,
» Et de son sort percez la nuit obscure ».

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
» De l'avenir le destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connoître ;
» Pour la connoître, on ne la change pas.
» Eh ! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable?
» Par moi sans doute il annonce aux mortels,
» Tantôt des biens, tantôt des maux cruels ;
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare;
» Avec moi-même il sait dissimuler,
» Et ne répand qu'une lumière avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.

» De ces enfans ce qu'il daigne prédire,
» Diversement se peut interpréter.
» Il seroit long de vous le répéter,
» Tendre Cypris, et pour vous le redire,

» De mon histoire il faudroit vous instruire :
» Il en dépend et s'y trouve enchaîné....
» Mais laissons-là mon sort infortuné,
» Et de ma vie étouffons la mémoire ».

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir ;
» Le passé peut expliquer l'avenir.
» J'attends de vous ce récit, cette histoire,
» Toujours promise, et remise toujours ;
» C'est trop long-temps différer, tous les jours,
» Cette faveur qu'une déesse implore.
» Ne pensez plus vous en défendre encore,
» Ni m'échapper par de nouveaux détours.
» Voyons enfin ces événemens rares,
» Ce long tissu d'aventures bizarres,
» Qui de vos ans ont illustré le cours.
» Parlez sans crainte ; à l'ombre de ce chêne
» Nous sommes seuls, nul témoin ne nous gêne,
» Nul indiscret n'entendra nos discours ».

Ainsi du moins le croyoit la déesse;
Mais un buisson déroboit à ses yeux
La jeune Écho, qui s'étoit, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disoient tous deux,
Écho vouloit pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.
Injustes dieux! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?
Seroit-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir?

Elle étoit fille; elle étoit amoureuse;
Elle trembloit pour l'objet de ses soins;
C'étoit assez pour être curieuse,
C'étoit assez: filles le sont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable,
Et pour Écho sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,

Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi !

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidément ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers ;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer ;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savoit bien.
Vénus croyoit de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres ;
Qu'une parole, échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,

Malgré lui-même, éclairciroit peut-être
Ce qu'il sembloit n'oser faire connoître ;
Qu'une fois mis en humeur de conter
( Car on se plaît à conter à cet âge ),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourroit bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenoit caché.

Tirésias dans un profond silence
Devoit toujours se tenir retranché ;
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit ; et l'humaine prudence,
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché ;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point !
Plainte, menace, autorité, caresse,

Tout fut d'usage ; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre foiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint ?
Il balançoit : la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,
Vole à son col, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
» Un temps bien cher, dit-il à Cythérée.
» O temps heureux, mais de courte durée!
» Temps des amours, qui ne peux revenir,
» Devois-tu naître ? ou devois-tu finir?

» Regrets amers! Mon ame déchirée,
» Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
» Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
» La Renommée en a parlé, sans doute,
» Plus d'une fois, à la table des dieux;
» Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
» Mentent souvent, comme dans ces bas lieux ».

# CHANT TROISIÈME.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devois me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès-lors, Vénus, elle voit avec peine,

Nos citoyens, enfans de votre choix :
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez ; la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandre
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument ;
Il en sera la première victime,
Si le destin n'en ordonne autrement :
Car le destin, par son vouloir suprême,

Peut rendre vain ce qu'elle a résolu;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amans, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblême.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable!
Eh quoi! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias!
Je l'offensai; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritoient-ils cet excès de vengeance?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

» Sorti des murs, qu'aux accens de sa lyre

Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageois, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différens.
Je parcourois ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare,
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

» Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour

Deux grands serpens qui, près d'une onde claire,
Gardoient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant sembloient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout-à-coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.

Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

» Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avois deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui couloit à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'alongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoyent
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,

Dans la poussière, à la fois abattu,
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

» Ils expiroient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
« Ah! malheureux! près d'une source sainte,
» Et sur des bords à Junon consacrés,
» Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
» De ce lieu même attaquer les génies,
» Ces demi-dieux à Samos adorés?
» Tremble.... frémis. Junon qui les protège
» Saura punir ce forfait sacrilége.
» Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
» Les a privés des plaisirs amoureux :
» Bientôt toi-même, avec plus de justice,
» Éprouveras un semblable supplice,
» Et tu verras tes élèves un jour,
» Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour ».

Ah! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie; ils rempliront le reste.

» Je n'avois pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger!
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie!
Le temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

» Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvoient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis:
Aussi les cœurs voloient tous sur mes traces.

Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avoient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachois, et je craignois d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

» Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême ;
Ma bouche avoit des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs ;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrace !
Dans tous mes sens émus par le désir,

Et qu'animoit l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage... ou plutôt... quel affront !
Je perds... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inoui jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge !
Entre tes bras, la cruelle me change,
En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi ; mais du moins, ô Vénus !
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît ; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène ;
Et mon amante étonnée, incertaine,

En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
» S'écria-t-elle ; ainsi, foibles humains,
» A peine il met le bonheur dans vos mains,
» Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
» Où vous voyez fondre et s'évanouir
» Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
» Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
» De ce néant s'indigner ton courage ;
» Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
» Mais à ta main si je ne puis prétendre,
» J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;
» C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
» Aucun amant m'engage sous sa loi.
» Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
» Et ta mémoire aura toujours ma foi ».

» Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.

Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau !
Elle avoit vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étois vivant, et j'étois au tombeau.

» D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnois mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvois-je y reparoître?

» Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupoit sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, foiblement endormie,
Se réveilloit de moment en moment,

Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnoit des pleurs à son amant.

» J'étois bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son ame ;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié;
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse,
Acis m'aimoit, Acis savoit aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devoit l'alarmer.
Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyoit sur mon front,

A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

» Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom étoit le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton ame, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hymenée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis?

» Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,

Où, dans les bras d'Irêne consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je ? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paroît favorable,
Par un retour que je n'attendois pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment auroit dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

» Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disois-je, à moi-même rendu,
Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée! espérance trop vaine!
J'entre.... la Parque alloit trancher son sort,
Et m'attendoit pour cette horrible scène.
« Irène!... ô dieux! criai-je avec transport,
» Vois ton amant que le ciel te ramène,
» Entends ma voix »..... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnoît.... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnoit la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Seroit-ce toi? Que faut-il que j'en croie?
» Se peut-il bien qu'enfin je te revoie?
» Mais dans quel temps? Ah! je n'ai pu souffrir
» Ton autre hymen; ma tendresse jalouse

» M'a consumée.... Adieu, je vais mourir,
» Heureuse au moins de mourir ton épouse !
» Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
» Trop cher époux, vivre en ton souvenir !
» Puissé-je ! ».... Alors elle perd la lumière.
Hélas ! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulois disputer au trépas;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son ame et son dernier soupir.

» Dès cet instant, pardonnez, ô déesse !
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès-lors, mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

» Je voulois fuir une île que j'abhorre ;
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

» C'est à Samos que Junon prit naissance,
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas ;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas ;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle ;

Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule, et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême :
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadème ;
Elle y vient rire ; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrois, je plaindrois tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère,
Devoient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère :
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvoient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière

D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

» Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnoit les vents.
J'allois partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étoient seuls; car les dieux de leur cour
Étoient restés au céleste séjour;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,

L'avoient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avoit aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçoit ! on remarquoit une urne
Sur le gazon renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat, parsemoient le théâtre.

» Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissoient de ce repos charmant
Où tombe une ame heureuse et satisfaite,
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnoient, ils demandoient comment
L'enfant Amour, qui paroît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,

Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandoient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disoit : faut-il qu'on délibère ?
Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous ?
Mais Jupiter prétendoit le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère ;
Mais des experts, en est-il sur ce point ?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir ? Eh ! Cypris ne l'a point ;
Cypris pourtant du plaisir est la mère ».
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étois fameux ; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnoit droit de conclure
Que je pouvois, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savoit mes destins qu'à demi,
Et je le crois ; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en étoit l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditoit ma fausse renommée ;
Elle rioit, et jouissoit tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Combloit mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,

Et m'honoroit, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paroissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux!
» Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
» A réuni, par un accord si rare,
» Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
» De ces plaisirs quelle est la différence?
» Lequel vous semble et plus vif et plus doux?
» Une dispute, élevée entre nous
» Sur ce problème, attendoit la sentence
» D'un connoisseur, d'un juge tel que vous.
» Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
» Le monde entier, qui vantoit votre nom,
» Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
» A ce bienfait, reconnoissez Junon;
» Vous lui devrez ce respectable titre ».

» Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle ! honneur trop dangereux !
Sur cette mer insensé qui s'expose !
Ah ! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, sur-tout quand ils sont dieux.

» Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avois connu les différens désirs ;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah ! ne triomphez pas,

» Dit aussitôt la terrible déesse;
» Sachez enfin que ce Tirésias
» A sans jouir consumé sa jeunesse;
» Que les plaisirs appelés tous les jours,
» Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule,
» En ce moment, Jupiter trop crédule,
» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
» Et n'ont jamais couronné ses amours;
» Que des plaisirs ce juge ridicule
» Est un aveugle..... et le sera toujours».
En prononçant cet arrêt formidable,
Junon me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour:
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.

Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

» Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

» Minerve seule à Samos descendue,
Avoit du ciel suivi les souverains;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitoit l'indécente cohue.
Hélas! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courois pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,

Demi-plongée, elle entroit dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchois, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
» Le bel enfant qui fera tes délices,
» Seroit heureux, si quelques dieux propices
» Daignoient le rendre aveugle comme toi ».

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
» Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
» Et vous, témoin de mes justes transports,
» O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre,
» Précipitez mon ame aux sombres bords.
» Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
» Avec lenteur traînant ce triste corps,

» Ne suis-je pas d'avance au rang des morts?
» Frappez, grand dieu ! j'implore cette grâce,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
» De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr ».

» Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs, crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

» Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre ;
Qu'à son amant Écho prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse ;
Que, pour avoir le droit de la punir,

Junon saura la rendre curieuse ;
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau ,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

» Mais que me sert de percer ces ténèbres ?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas ,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes
Près du Pénée , aux bords de l'Eurotas ,
Et dans les murs d'Épidaure ou d'Athènes?
Il vaudroit mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines ,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré , malgré moi, dans la Grèce ,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs
J'ai tristement attendu la vieillesse :
Elle est venue , et la mort qui me presse ,
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde

Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avois à pleurer »!

Ce long récit du malheureux prophète
Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
» De voir enfin couronner sa tendresse,
» Narcisse doit fuir une onde traîtresse;
» Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
» Ici peut-être est flatté par des songes,
» Et se repaît d'agréables mensonges,
» Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
» Auprès des eaux, sans doute, on le menace
» D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce:
» Mais quelle est-elle? Et pourra-t-il, hélas!
» La prévenir, s'il ne la connoît pas?

» Dois-je trembler qu'une chute soudaine
» Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
» Ou qu'il ne boive un funeste poison,
» Versé dans l'eau par l'ordre de Junon ?
» Dois-je trembler que, pour venger encore
» Ce double monstre à vos pieds terrassé,
» Au bord des flots, un serpent ne dévore
» Ce foible enfant, tant de fois menacé ?
» Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
» Et par leurs mains enlevé sans retour,
» Quittera-t-il l'objet de son amour,
» Pour habiter leur demeure profonde ?
» Osera-t-il, indiscret, curieux,
» Sur les appas, sur le bain de Diane
» Ou de Pallas, ouvrir un œil profane ?
» Vous, Actéon, mille autres, par les dieux
» Furent punis pour avoir eu des yeux.
» Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
» A ce rubau, qui vous attache à lui,

» Tissu trop foible, et peu sûr aujourd'hui,
» Substituez ma ceinture immortelle,
» Dont la vertu, dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.
» Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
» Si, dans mon île en secret descendue,
» Elle n'a pas, par un filtre odieux,
» Empoisonné les sources de ces lieux,
» Je préviendrai moi-même la perfide ».

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte :
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Vénus enfin s'éloigne du vieillard,



Université BIBLIOTHECA Ottaviano

Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Écho sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias;
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

# CHANT QUATRIÈME.

La curieuse est rarement discrète;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop foible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre:
Funeste soin! quel en sera le prix?
Ils murmuroient (le malheur rend injuste);
Ils s'animoient contre leur chef auguste.
« De notre amour bizarrement jaloux,
» Il veut peut-être, en se jouant de nous,
» Nous effrayer, et, par ce stratagême,

» Nous dérober des plaisirs dont lui-même
» Il fut privé par le sort en courroux ».

A ces soupçons joignant l'ingratitude,
Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueilloient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
» Offre à nos yeux un sinistre présage,
» Tirésias doit à notre union,
» Ma chère Écho, refuser son suffrage.
» Que faire alors ? Faudra-t-il obéir ?
» A nous quitter pourrons-nous consentir ?
» Ah ! dès l'instant que des signes contraires
» Annonceront des destins si sévères,
» Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :

» N'attendons pas que d'une main barbare,
» Tirésias pour jamais nous sépare,
» Et de tes bras m'arrache avec effort.
» Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
» De son côté, chacun de nous se coule
» Adroitement et trompe tous les yeux.
» Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
» Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
» Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
» Là nous irons, indulgens à nos feux,
» D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. —
» Eh bien! Narcisse, il faut... ». Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entr'eux ils se parloient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidoient les pas,
On approchoit du lieu du sacrifice.
Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,

Le tient, l'embrasse et pleure sur sa main.
« O mon espoir ! ô moitié de moi-même !
» Unique objet de mes vœux les plus doux !
» Toi que j'adore ! hélas ! si ton cœur m'aime,
» De mon repos si ce cœur est jaloux,
» Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
» Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
» Pour t'immoler, des monstres homicides
» Sont par Junon cachés au bord des eaux ».

Discours fatal ! dangereuse imprudence !
Écho pensoit l'éloigner de ces lieux,
Si redoutés, si funestes pour eux ;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammoit les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,

Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verds,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,

Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;

La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contr'eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux

Les deux dragons ne laissent point de trève :
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles (2).

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Etoient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils alloient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah ! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage

Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour-à-tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
E satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'énorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'étoit que la figure ;
Maux près d'éclore, hélas ! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !
Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs !
Va puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être, comme eux, l'horreur de la nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite ; il s'étoit avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtoit à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des côteaux d'alentour,
Et par degrès s'élève dans la nue.
Sous des rochers, au bas de ces côteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît Cythérée,
D'un rayon foible est à peine éclairée,

Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Écho devoit s'y rendre ;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit ; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse ;
De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avoit d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avoit d'avance empoisonné les eaux ;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne sauroit le détruire.
« Bords pleins d'attraits! par quelle étrange loi
» L'humide empire est-il fermé pour moi,
» Disoit Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre?
» Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux,
» Je marche à lui ; dans son sang odieux
» Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
» Assez long-temps on vit ces traits oisifs
» Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
» Sur les chevreuils et les daims fugitifs ;
» Et j'ai souvent rougi d'une victoire,
» Que me cédoient des animaux craintifs.
» De cette grotte, où viendra ma maîtresse,
» Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,

» Admireront son amant valeureux :
» Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
» Honore, Écho, ton choix et ta tendresse ;
» Et tu joindras sur mon front généreux,
» Quelques lauriers aux myrtes amoureux ».

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verds qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive
Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui ;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,

Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux! est-ce là cette hydre épouvantable,
» Ce noir dragon, ce monstre détesté?
» Ah! c'est, dit-il, c'est un être adorable!
» Oui, c'est sans doute une divinité,
» Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
» Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
» Quel incarnat s'unit à la blancheur!
» Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
» Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
» Par intervalle il mêle un feu vermeil,
» Et le rubis légèrement colore
» Un ciel blanchi des perles de l'aurore ».

L'amant d'Écho, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connoît pas.

Dans le portrait que l'onde lui présente,
Sans le savoir, il admire en détail,
Ses propres traits, sa beauté séduisante;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paroître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,

Et tous les lys en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image ;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son ame,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,
Simple en sa forme, élégante, sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
» Quitte pour moi ta retraite profonde,
» Et sur ces bords accompagne mes pas.
» Je suis mortel, et ta beauté divine
» Indique assez ta céleste origine :
» Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
» Tirésias (et nous pouvons l'en croire)
» A de mon sang vanté souvent la gloire.
» Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
» Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce ;
» Et ma naissance est le fruit de l'amour
» Dont une nymphe a payé sa tendresse.
» Puisse la mienne et te plaire, ô déesse,
» Et mériter un semblable retour !
» Parle, réponds, et daigne au moins m'apprendre
» A quel destin mon amour doit s'attendre.
» Ah ! je le vois, ce silence obstiné
» M'annonce trop mon sort infortuné :
» Je te déplais, et tout me fait entendre

» Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
» Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
» Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas !
» Brûler ici d'une flamme inutile,
» N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
» Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
» Vit de ses traits une naïade éprise.
» On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
» On prise mieux l'objet de tes froideurs.
» Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
» De ton cœur fier a su trouver la route.
» Un autre... Ah ! dieux » ! Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps ;
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords ;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé ! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumiere,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul par-tout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa plaie est incurable.
Plein de désirs, et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,

Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire :
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne sauroit combattre.
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie :
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas ! peux-tu refuser de m'entendre ?
» Est-on barbare avec des traits si doux ?
» Mais, ciel ! que vois-je ? Ah ! seroit-il possible
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible ?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit et fascine mes yeux ?

» Non, dieux puissans! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infaillible présage,
» Et ma Vénus daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris ».

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le Zéphyr se joue,

Et qu'enviroit la déesse des bois,
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
De ses transports bientôt il n'est plus maître;
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe! arrête. Elle fuit. Malheureux!
» Je la fais fuir par ma coupable audace!
» J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.

» Si cependant ma mémoire est fidèle,
» Cette beauté, maintenant si cruelle,
» Par des regards peu différens des miens
» Sembloit tantôt mieux répondre à mon zèle,
» Et quand mes bras se sont portés vers elle,
» Elle a vers moi paru lever les siens:
» Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle,
» J'ai vu son front et le mien s'approcher,
» Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher:
» Elle m'aimoit. Par quel caprice étrange
» Disparoît-elle? et d'où vient qu'elle change »?

Il dit et pleure. A la fin, le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive.
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive!
» Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
» Quoi! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
» Il reste encore une ombre de tristesse!
» Quoi! je t'adore, et tu verses des pleurs »!

Écho surprise entendit ces paroles ;
Elle arrivoit. Elle avoit vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accouroit vers ce funeste bord ;
Elle accouroit, hélas ! pour le défendre !
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Écho, de là peut le voir et l'entendre ;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel ! efface de son ame
L'aimable objet de sa première flamme ;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;
Sa chère Écho n'est plus dans sa pensée ;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée ;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne ; une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur ;
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'appaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle :
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle ; elle ose être témoin
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue !),
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage !
Mais, tendre Écho, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes ;
Foible, abbatue, elle verse des larmes.
L'amour, vainqueur de ses ressentimens,

Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et, dans son cœur, pardonnant au coupable,
Elle s'écrie : Accours, viens, je t'attends.
« Volons, dit-il, ma naïade m'appelle,
» Elle m'attend au fond de ses roseaux.
» O doux espoir » ! En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Écho le voit, avec un œil confus :
Écho l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendroit pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus
Un avantage aux yeux de son amante :

Car, après tout, cet Amour que l'on vante,
N'est qu'un enfant ; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi! ma rivale! Ah! grands dieux! Ah! perfide!
» Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
» Je cours à toi. Je ne souffrirai pas...».
Écho troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
Vouloit courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu ? Que dis-je? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
Avec horreur, se dresser sur sa tête ;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournoit les yeux :
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avoient perdu le jeu de leurs ressorts ;
Chaque moment endurcissoit son corps :

Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'étoit. Le destin toutefois
Laisse exister et son ame et sa voix.
Son ame libre, habitante légère
Des antres verds, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avoit écouté
Ce qui devoit pour elle être un mystère,
Trop indiscrète, elle avoit répété
A son amant ce qu'il falloit lui taire;
Elle est encor ce qu'elle avoit été;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre sur-tout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Echo! c'est pour nous que tu veilles;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets:
Si les rochers ont toujours des oreilles,

A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Écho rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avoit faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisois-tu, toi qu'elle a tant aimé?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts.... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;
Revois l'objet dont ton ame est éprise;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise!
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah! malheureux! qu'ai-je vu? c'est moi-même;
» Je m'abusois. Oui, c'est moi seul que j'aime.
» Je suis sans voile, et je suis détrompé.

» Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !
» Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
» Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
» Je veux encore, aveugle volontaire,
» M'abandonner à ma douce fureur :
» Je veux encor te parler, te sourire,
» O belle nymphe ! Après toi je soupire.
» Mes vœux ardens... Mais qu'ai-je à demander?
» Je suis à toi, j'ai ce que je désire ;
» Que peut le ciel au-delà m'accorder?
» Quel bien plus grand que de te posséder?
» Ce bien pourtant est un mal sans remède.
» Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
» Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
» N'en jouit point, parce qu'il les possède.
» Pour en jouir, je sens, avec effroi,
» Qu'il me faudroit me séparer de moi.
» Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre?
» Au noir ciseau faut-il que je te livre?

» Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
» Tu vas me suivre à la rive infernale,
» Et moi, penché sur la barque fatale,
» Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
» Ah! c'en est fait : je sens que je succombe.
» Je m'affoiblis; je chancelle; je tombe ».

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime:
Il se regarde et méconnoît son teint ;
Son œil se voit, et se voit presque éteint:
A ses regards, son front se décolore ;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au ciel et les yeux et les bras,

Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas ! dit-il. Écho redit : hélas !
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias, et tout le peuple en larmes
Alloient cherchant les amans fugitifs;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

Un peu d'instans, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit sa tête *hors* (3) du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nise et Chloris y courent avec zèle ;
Dircé les suit ; Doris, plus vive qu'elle,

L'honneur des bois, la chasseuse Doris
Passe de loin Dircé, Nice et Chloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano!
O tendre amie, et compagne d'Écho!
En l'appelant, tu cours à son Narcisse.
Écho voudroit, sensible à cet office,
Nommer ton nom: la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,
Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux!
Narcisse étoit invisible à tes yeux.
« O mes amis! mes compagnes fidèles!
» Venez, cherchons: cet enfant merveilleux
» A disparu sans sortir de ces lieux ».
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes;

On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux ;
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais, tout-à-coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissoit déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté, le placèrent, et dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau » !

Mais, ô douleur ! elles flairoient à peine
La fleur récente ; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connoître l'odeur,
La respiroient d'une indiscrète haleine ;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puisèrent l'ame et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse ;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le vouloit la déesse)
Survit, hélas ! pour un plus triste sort ;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,

N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une ame indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié!
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime?
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime;
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports,
Et hors de nous sait emporter nos ames?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes:
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire, il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.

Eh bien ! allez, contentez vos souhaits,
Connoissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livroient à ce plaisir suprême,
Et commençoient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite ; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paroît,
En l'éclairant, embraser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Écho, dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue :
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue ».

L'Amour, dès-lors, pour jamais disparut :

Tirésias de douleur en mourut ;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever, avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole ;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,

Que nos François virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres:
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu :
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie ;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton ame,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

# NOTES

## DU POËME DE NARCISSE.

(1) Le poëme de *Narcisse* est rempli d'heureuses imitations des anciens. On ne s'attachera point à les faire remarquer toutes : ce soin conduiroit trop loin. On se bornera à rapporter ici le texte de deux morceaux fameux que Malfilâtre a imités d'une manière vraiment digne de ses modèles. L'un de ces morceaux est l'*Invocation à Vénus* par Lucrèce, l'autre est le *Récit de la mort de Laocoon* par Virgile. On placera, à la suite du premier, la traduction d'Hénault, et, à la suite du second, celle de M. Delille. Ces traductions tiendront, en quelque sorte, lieu du texte à ceux qui ne sont point en état d'entendre les vers de Virgile et de Lucrèce ; et d'ailleurs quelques personnes aimeront peut-être à comparer entre elles les traductions et les imitations, après avoir rapproché celles-ci des passages originaux.

Æneadum genetrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm

Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum: tibi suaveis dædala tellus
Summittit floreis; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta'st verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura favoni,
Aeriæ primùm volucreis te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi.
Indè feræ pecudeis persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore
Illecebrisque tuis omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè quò quamque inducere pergis:
Denique per maria, ac monteis, fluviosque rapaceis,
Frondiferasque domos avium, camposque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse
Quos ego de rerum naturâ pangere conor.

*Traduction par Hénault.*

Déesse, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui, par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour!
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,

Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs célébrer ta présence;
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre en ce charmant empire,
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire!
Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable :
Je vais de l'univers étaler les secrets.

On croit devoir rappeler au lecteur que Voltaire dans la *Pucelle*, le cardinal de Bernis et Saint-Lambert, dans leurs poëmes des *Saisons*, ont aussi imité ce passage de Lucrèce.

(2) Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
(Horresco referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt;
Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque

Sanguineæ exsuperant undas ; pars cetera pontum
Ponè legit, sinuantque immensa volumine terga.
Fit sonitus, spumante salo ; jamque arva tenebant ;
Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
Diffugimus visu exsangues. Illi agmine certo
Laocoonta petunt ; et primùm parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post, ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus ; et jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos
Perfusus sanie vittas atroque veneno ;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Quales mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem ;
Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur.

*Traduction de M. Delille.*

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les flots ;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux ;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes.

Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre; et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Leur père accourt: tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlemens horribles.
Tel d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire.... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

(3) Malfilâtre, quoique possédant parfaitement les règles de la langue et de la versifica-

tion, ignoroit sans doute que l'*h* du mot *hors* est aspirée, et que par conséquent l'*e* muet qui le précède ne doit point être élidé. On a déjà pu remarquer la même faute au sujet du mot *hideux* (*voyez* page 26). Il est à croire qu'il eût fait disparoître ces petites imperfections, si la mort lui eût laissé le temps de revoir et de faire imprimer lui-même son poëme.

# ODES.

# LE SOLEIL FIXE

## AU MILIEU DES PLANÈTES.

## ODE.

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers (*).

(*) Système de Ptolomée.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup-d'œil.
Que sommes-nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon ame agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure

Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix !
Où suis-je ? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois ?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers ;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers (*).

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore

(*) Système de Copernic.

Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans ;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi, dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour-à-tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,

La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, ame du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur:
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

## ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits:
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.

Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

---

# LE PROPHÈTE ÉLIE ENLEVÉ AUX CIEUX.

## ODE.

Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.

*Reg., lib. 4, cap. 2, ℣. 11.*

Quel cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs ?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs !
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux ?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Elisée, ah! c'est ton cher maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparoître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,

Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel ?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël ?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûloit de zèle pour ta loi.
De ton char il tenoit les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissoit la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante

Sur nous la nue obéissante,
Retenoit ou versoit ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent:
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace,
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux:

De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage :
Mais hélas ! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare,
Qui fait la guerre à tes amis ;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Éternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :
Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre ame au corps asservie,

De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

# LA PRISE
# DU FORT SAINT-PHILIPPE.

## ODE.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté

Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance,
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Vengez l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi ;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints ;
A travers son intrigue obscure ,
On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier , du sein de tes ondes ,
Tu prétends régir les deux mondes ,
Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe , la tempête
Bientôt écrasera ta tête ,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connoître
Dès long-temps , quels sont les François.
Tu veux encor faire renaître ,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé !... Mais , dans leur enceinte ,
Tes îles , frémissant de crainte ,
Plaindront tes horribles tourmens ,
Quand , abbatu sur ton rivage ,

Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrois l'arrêter:
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible,
Le séjour des mânes tremblans?
Sur son front le tonnerre gronde;

De sa bouche énorme et profonde,
Il vomit des torrens de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toute part, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mats s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre:
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon ses lois éternelles,

Ébranle ou soutient les états.
Dans un amas d'armes fragiles,
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglois a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice ;
Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge ! c'est à la victoire
Que je consacre ces accens ;
Reçois, du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie,
Et des puissances de l'enfer.

# LOUIS LE BIEN-AIMÉ

## SAUVÉ DE LA MORT.

## ODE.

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte, et recule d'horreur.
Il voit des lys l'heureux empire;
Il voit, il s'arrête, il soupire;
Sa voix éclate dans les airs;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers:

« Des nations superbe reine,
» Fatal objet de mon courroux,

» Braveras-tu toujours la haine
» Et les traits d'un démon jaloux ?
» O France ! ô nom que je déteste !
» Depuis ta naissance funeste,
» Je te poursuis pour t'accabler ;
» Et par le temps même affermie,
» Tu ris de la main ennemie
» Qui te frappe sans t'ébranler.

» En vain donc je souffle la guerre,
» Contre toi, contre ta grandeur !
» Les vains projets de l'Angleterre
» Ne font qu'augmenter ta splendeur.
» Les traits que ma fureur te lance,
» L'ange qui veille à ta défense,
» Sur moi les fait retomber tous.
» Tremble, c'en est fait, un barbare
» Me venge enfin, et te prépare
» Le plus terrible de mes coups ».

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit ! La voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre ;
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras... le coup part, le sang coule ;
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas ! c'est le sang de mon roi !

O Dieu ! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie ;
Quels cris touchans ! quel vaste deuil !
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein ;
Tu trembles pour les jours d'un père,

Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance ! ô forfait atroce !
Quoi donc, tes sacrilèges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains !
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau !

Pourquoi ces nouvelles alarmes ?
Quoi, cher prince !... hélas ! il n'est plus !
Quel coup ! On se tait... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance

Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie !
Tu terrassas l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.

Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des François.

## ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connoître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers !...
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte ; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grace au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

# TRADUCTION

## Du Pseaume 136 : *Super flumina Babylonis.*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoubloit nos douleurs ;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissoient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos citharres
Aux saules qui bordoient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, disoient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,

Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon ame attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout-à-coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;

A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Crioient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!

Heureux qui, t'accablant des débris de ton
trône,
Te rendra les tourmens que nous avons souf-
ferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits em-
brasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

# FRAGMENS.

# EXCERPTA

EX

# P. VIRGILII ECLOGIS.

TITYRUS.

O MELIBŒE! Deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper Deus; illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis
Usque adeò turbatur agris. En ipse capellas
Protenus æger ago; hanc etiam vix, Tityre, duco:
Hìc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

ECL. I.

# FRAGMENS

## DES

# ÉGLOGUES DE VIRGILE.

TITYRE.

O MÉLIBÉE! un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur le veut choisir.
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces côteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce calme m'étonne,
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne:
Tout fuit; je vais moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas.
Cette foible brebis qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurois bien dû prévoir ces disgrâces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans, effrayé le hameau.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt,
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco:
Non insueta graves tentabunt pabula, fetas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex! hic inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes,
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras:
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

*Ibid.*

O FORTUNÉ vieillard! . . . . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau mal-sain le triste voisinage.
O fortuné vieillard! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verds qui bordent ces fontaines.
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules, *de ton champ qui marquent les confins* *,
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix.

---

* Inversion forcée.

Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes:
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? Nonne Menalcan,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
O formose puer, nimiùm ne crede colori:
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Ecl. II.

---

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant. Vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis
Quum, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones,

Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile.
Thestyle aux moissonneurs épuisés de travail,
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns, répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Sylvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! Son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine:
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

---

Les nymphes, de Daphnis pleuroient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle,
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusoit tous les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe,
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, sembloient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.

Interitum montesque feri silvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit; Daphnis thiasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis.

Ecl. v.

Daphnis sut, le premier, sur les côteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie ;
Il couvrit, le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les tyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne,
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux,
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne ;
Et tu fus, ô Daphnis ! la gloire des hameaux.

# EXCERPTA

## EX

# P. VIRGILII GEORGICIS.

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; apibus quanta experientia parcis;
Hinc canere incipiam. Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber, et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul, Faunique, pedem, Dryadesque puellæ:
Munera vestra cano. Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,

# FRAGMENS
## DES
# GÉORGIQUES DE VIRGILE.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quel art on rend les champs fertiles,
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir,
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.
Astres brillans du monde! ô secourables dieux!
Qui conduisez l'année errante dans les cieux,
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts:
O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes!
Vous, nymphes qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.

Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, ô Tegeæe favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri,
Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum;
Dique, Deæque omnes studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.

GEOR., lib. I.

---

QUINQUE tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens et torrida semper ab igni;
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divûm; via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.

Toi dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers; et toi dont les nombreux troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux,
Toi sur-tout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan! si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;
Silvain, dieu des forêts, solitaire Silvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Tous nourrissiez la terre et ses germes féconds (1).

---

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimats tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées,
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su de part et d'autre enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le soleil ignore,

Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.
Maximus hìc flexu sinuoso elabitur Anguis
Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi:
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper et obtentâ densantur nocte tenebræ;
Aut redit a nobis Aurora, diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.

*Ibid.*

Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour-à-tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant du Rhipée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre
La *voient* vers le midi s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'Aquilon
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le Dragon tient toujours les deux Ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les Ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse des ténèbres;
Ou peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour;
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil (2).

. . . . . Pallidus Orcus
Eumenidesque satæ ; tum partu Terra nefando
Cœumque, Iapetumque creat, sævumque Typhœa
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympu
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.

---

Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murm
Jam sibi tum curvis malè temperat unda carinis,
Quum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora; quumque marin
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit atque altam supra volat ardea nubem.
Sæpè enim stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;

Il vit naître jadis Pluton et les Furies,
Il vit naître Japet et ses frères impies
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel;
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles;
Et sur l'Ossa l'Olympe entassé par trois fois
Porta ces fiers Titans, et gémit sous le poids;
Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes (3).

---

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout-à-coup dans un ciel orageux;
Les poules de Thétys se rassembler entr'elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.
Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent;
Elles marquent de feu leur rapide carrière,

Sæpè levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis quum fulminat, et quum
Eurique Zephyrique tonat domus; omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Numquam imprudentibus imbe
Obfuit: Aut illum surgentem vallibus imis
Aeriæ fugère grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo;
Et veterem in limo ranæ cecinère querelam.
Sæpiùs et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; et bibit ingens
Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.

Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in und
Et studio incassum videas gestire lavandi.

Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.

Et sillonnent les airs de longs traits de lumière ;
La feuille des forêts et la paille des champs,
Sur vos pas, quelquefois, sont les jouets des vents ;
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'aurore,
Ah ! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore !
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer.
Déjà le nautonier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend ;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche et traverse les nues ;
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts ;
En effleurant les eaux, la foiâtre hirondelle
Les ride foiblement par le vent de son aile ;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans ;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer dont il est altéré ;

Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivêre hyemem, testâ quum ardente viderent
Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.

*Ibid.*

---

Apparet liquido sublimis in aëre Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quàcumque illa levem fugiens secat æthera penni
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras
Insequitur Nisus : quà se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.

*Ibid.*

De corbeaux croassans un ténébreux nuage,
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries:
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent leur tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent le cou dans l'onde, ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont, dans un instant,
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste:
La vieille la prédit, en prenant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout de la mèche allumée (4).

---

Nisus jette un grand cri. Sa fille, à ce signal,
Se souvient de son crime et du cheveu fatal:
Elle s'enfuit. Par-tout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide;
Et par-tout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs (5).

Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavêre vias et Jupiter uvidus Austris
Densat erant quæ rara modò et quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.

*Ibid.*

---

. . . . . Solem quis dicere falsum
Audeat ? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque et operta tumescere bell
Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque, et æquora pc
Obscenique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agro
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin et l'esprit prophétique ;
Mais, quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour-à-tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins,
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux (6).

---

Qui pourra d'imposture accuser le soleil !
Souvent même il prédit le secret appareil
Des guerres, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînoit la mort de ce grand homme ;
Il partagea son deuil ; cet astre étincelant,
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçoit nos revers ;

Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit, insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant
Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit. Nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit; et altæ
Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.
Non aliàs cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura: nec diri toties arsêre cometæ.
Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum vidêre Philippi;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Tout nous épouvantoit, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées,
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
De torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour!
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées:
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens,
Les Alpes, dans les airs, chancelèrent long-temps *.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînoient au milieu du silence et des ombres;
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois;
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante épandue à grands flots,
Entraîne les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux;

* *Al.* Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent long-temps.

Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila;
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Dì patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumpho
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orb
Tam multæ scelerum facies; non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum;
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe:
Ut, quum carceribus sese effudère quadrigæ,

Dans le flanc des taureaux les ministres célestes,
Ne voyoient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantoient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ses voiles paisibles,
Effrayoient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.
Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains, les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Emathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.
Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera, sous le soc, des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux,
Et de grands ossemens, et d'antiques tombeaux.
O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars,
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,

Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

*Ibid.*

A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César ! à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les loix et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.
La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes :
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès,
Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les Nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées;
Malgré le voisinage, et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie;
Rien ne peut, dans son cœur, arrêter sa furie.
Tels, de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout-à-coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière,
Et las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté (7).

# TRADUCTION DE M. DELILLE.

(1) Je chante les moissons ; je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne ;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux ;
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.
Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année ;
Protecteur des raisins, déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes ;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, nymphes des guérets,
Faunes, nymphes, venez ; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui, de ta main puissante,
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant ;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages ;
Vous, jeune dieu de Cée, ami des verds bocages,
Pour qui trois cents taureaux, éclatans de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur ;
Pan, qui, sur le Lycée ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale ;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;
Enfant, qui le premier sillonnas nos guérets ;

Vous tous, dieux bienfaisans, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

---

(2) Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlans est l'aride séjour ;
Deux autres qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et les feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans leur cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe, vers le nord hérissé de frimats,
S'élève et redescend vers les brûlans climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto, dont le char craint les flots de Thétys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils ;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit:
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.

---

(3) . . . . . En ce jour de colère
Naquirent Érinnys, Tysiphone, Mégère,
Et vous, fameux Titans, géans audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux.

Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
Trois fois, la foudre en main, le dieu les renversa.

---

(4) Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages,
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde; ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts;
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues!
Quelquefois de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres;
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager:
Si l'éclair brille au nord, de l'Eure et du Zéphyre
Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire,
Alors, ô laboureur! crains les torrens des cieux;
Nochers, ployez la voile et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages;
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages.
Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air,
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;

La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux;
L'hirondelle en volant effleure le rivage;
Tremblante pour ses œufs la fourmi déménage;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.
Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrens suspendus dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

---

(5) Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance,
Sur sa fille, à grand bruit, du haut des cieux s'élance;
Scylla vole et fend l'air : Nisus vole et la suit;
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.

---

(6) Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle:

L'instinct seul les éclaire ; et, lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour-à-tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstans lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps;
Ainsi muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps ;
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.

---

(7) Qui pourroit, ô soleil ! t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature ;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
Tu refusas le jour à ce siècle pervers ;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlemens des chiens et les cris des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient ;
On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi..... les animaux parlèrent.

superbe Éridan, le souverain des eaux,
ine et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
prêtre, environné de victimes mourantes,
serve avec horreur leurs fibres menaçantes;
nde changée en sang roule des flots impurs;
loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
ne en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde,
a comète en feu vient effrayer le monde.
ussi la Macédoine a vu nos combattans
seconde fois s'égorger dans ses champs;
ux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
graissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
dorment les débris de tant de bataillons,
rtant avec le soc leur antique dépouille,
uvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
ra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
les soldats romains les ossemens rouler.
père des Romains! fils du dieu des batailles,
tectrice du Tibre, appui de nos murailles,
ta! dieux paternels! ô dieux de mon pays!
! du moins que César rassemble nos débris!
ces revers sanglans dont elle fut la proie,
ne a bien effacé les parjures de Troie.
as! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
ar, te redemande aux profanes humains.
d'horreurs en effet ont souillé la nature!
villes son sans lois, les terres sans culture;
des champs de carnage on change nos guérets,
Mars forge ses dards des armes de Cérès.
e Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
tout la guerre tonne et la discorde éclate;

Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

FIN.

# OEUVRES

## COMPLÈTES

# DE SÉNECÉ.

# ŒUVRES

## COMPLÈTES

# DE SÉNECÉ.

---

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, nº 18.

AN XIII — 1805.

# NOTICE

## SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DE SÉNECÉ.

On se plaint sans cesse des caprices de la fortune, qui accable de ses dons ceux qui en sont le moins dignes, tandis qu'elle les refuse à ceux qui les méritent le plus. La gloire, quoique généralement plus équitable dans la distribution de ses faveurs, ne laisse pas de commettre aussi quelquefois ses injustices. Je ne parle point ici de ces disgraces passagères qu'éprouve le talent, ni de ces triomphes d'un jour que la médiocrité sait si bien obtenir. J'ai en vue les jugemens que la postérité elle-même prononce sur les hommes dont le nom a mérité de passer jusqu'à elle. Il me semble qu'elle n'assigne pas toujours les rangs avec une

exacte impartialité, et que, parmi les réputations qu'elle a consacrées, il en est qui devroient être entourées de moins d'éclat, et d'autres au contraire qui auroient droit à être placées dans un jour plus brillant. Mais de pareils torts, qui peut prétendre à les réparer? Il faudroit exercer sur l'opinion de son siècle une bien grande autorité pour appeler avec succès auprès de lui d'une sentence de la postérité. En vain produiriez-vous les titres les plus solides, les plus incontestables; ceux-ci ne prendroient point la peine de les examiner, ceux-là n'en voudroient point reconnoître la valeur. Il faut à la plupart des hommes des jugemens tout faits, et quand une fois ils les ont adoptés, rien n'est plus difficile que de les y faire renoncer. Leur paresse et leur amour-propre s'y refusent également.

Chapelle et Bachaumont étoient sans

doute deux esprits pleins de grâce, d'enjouement et de naturel, et leur *Voyage* est une des plus ingénieuses bagatelles qu'ait produites la nation la mieux partagée en ce genre de richesses. Mais ne pourroit-on pas trouver quelque disproportion entre le mérite de ce petit ouvrage et l'immense renom dont il jouit? Ne pourroit-on pas penser aussi que Lainez et Saint-Aulaire, tous deux immortels pour un madrigal, ont acheté trop peu chèrement une célébrité, que mille autres n'ont pu acquérir par d'importans et d'utiles travaux? Je sens bien que toutes ces réputations ont reçu du temps une sanction qui les rend, pour ainsi dire, sacrées, que la prescription est acquise pour elles, qu'il n'est plus permis de discuter les titres sur lesquels elles se fondent, et qu'enfin, en admettant la possibilité de les réduire à la mesure du mérite réel,

il n'y auroit aucun avantage à y réussir. Mais je voudrois du moins qu'il y eût moyen de réintégrer dans leurs droits les écrivains qui, égaux ou même supérieurs en talent à ces enfans gâtés de la gloire, n'ont été exclus du rang qui leur appartenoit, que parce que, négligeant à leur égard le précepte de l'Évangile, on ne les a pas *jugés selon leurs œuvres*. C'est ce que je vais tenter de faire en faveur de Sénecé, dont je publie aujourd'hui les poésies.

Sénecé n'est point connu des gens du monde, et il ne l'est pas de tous les gens de lettres. Ceux qui s'occupent particulièrement de poésie, savent seulement qu'il est auteur de deux contes, *le Serpent mangeur de kaïmack* et *Filer le parfait amour*, et d'un poëme satirique intitulé *les Travaux d'Apollon*. Ces trois pièces ont été insérées dans plusieurs recueils. Les recueils, lorsqu'ils

sont faits avec goût, offrent sans contredit une lecture agréable au public : de la différence des sujets et des styles résulte nécessairement une variété qui lui plaît. Mais la réputation des auteurs qui font les frais de ces sortes de compilations est loin d'y trouver aussi bien son compte, à moins qu'elle ne soit établie ailleurs d'une manière plus solide. Voltaire a pu embellir impunément mille recueils des pièces fugitives échappées à sa plume brillante et intarissable : sa gloire n'étoit point là ; vingt autres monumens en garantissoient l'immortelle durée ; et même, loin que ses plus légères productions aient couru le risque de demeurer ensevelies dans les recueils où elles étoient dispersées, elles ont servi à les préserver eux-mêmes de l'oubli et de l'anéantissement. Il n'en est pas ainsi d'un poète qui, n'ayant produit qu'un petit nombre d'écrits dans

un genre secondaire, n'a jamais obtenu les honneurs de l'édition, et n'a trouvé d'autre asile pour ses ouvrages, que quelques-unes de ces compilations destinées particulièrement à rassembler les vers des gens du monde, et ceux de ces auteurs justement obscurs ou décriés, qui, une fois ou deux dans leur vie, ont rencontré une idée heureuse. Un tel poète ne peut que perdre infiniment, du côté de la réputation, à rester ainsi confondu avec les uns et avec les autres. Il faut donc qu'une main secourable et amie de sa gloire en réunisse les titres épars, et leur rende, par ce rapprochement, la force et l'éclat dont ils étoient privés séparément. Avec ses deux volumes où, parmi une foule de pièces insipides, se trouvent trois ou quatre contes dont le sujet est plus heureux que l'exécution n'en est agréable, Vergier se voit placé dans les bibliothè-

ques à côté de La Fontaine ; et, ce qui est bien plus glorieux, il a long-temps passé pour le successeur immédiat de notre immortel conteur, dans l'ordre du mérite comme dans celui des temps. Sénecé n'a fait que deux contes, mais ils sont excellens ; et, s'il est vrai, comme on l'a dit souvent, que les écrits ne se comptent point, mais qu'ils se pèsent, on trouvera peut-être que l'auteur du *Serpent mangeur de kaïmack*, et de *Filer le parfait amour*, étoit seul digne d'un rang que Vergier n'a dû jusqu'ici qu'à l'excessive foiblesse de ses autres rivaux : telle paroît être du moins l'opinion de Laharpe. Après avoir cité un passage charmant du *Kaïmack* qui finit par ces vers :

Aussi, tout étendu, dormit-il comme un roi ;
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :
J'en pense au rebours quant à moi.

Après avoir cité ce passage : « De pareils » traits, dit-il, et cette manière de conter » rappellent notre La Fontaine un peu » plus que ne fait Vergier. Aussi celui-» ci a fait trop de contes, et Sénecé en a » fait trop peu ». Laharpe avoit déjà dit quelques lignes plus haut : « C'est sur-» tout dans le conte du *Kaïmack* que » Sénecé s'est montré supérieur. L'ou-» vrage est semé de traits fort heureux, » de vers pleins de sens, de détails poé-» tiquement embellis. Il joint la raison à » la gaîté, et sa versification ferme ne se » traîne point sur les traces d'autrui ». Le jugement de ce célèbre littérateur sur l'autre conte de Sénecé n'est guère moins favorable. Il remarque d'abord que le sujet en est tout opposé à ceux que traite ordinairement La Fontaine. « Chez celui-» ci, ce sont des femmes qui trompent » leurs maris; ici, c'est une épouse qui

» est le modèle de la fidélité. Sénecé a » donc le double mérite d'avoir choisi un » genre nouveau, et d'avoir su plaire dans » le conte sans blesser en rien les mœurs ». Sénecé semble craindre qu'un sujet consacré à l'apologie des femmes, et traité avec toute la décence possible d'expressions, ne soit pas autant du goût des lecteurs que ces joyeux récits où les ruses du beau sexe sont retracées avec une exactitude de détails qui va quelquefois jusqu'à l'obscénité. Voici comme il s'en exprime dans son exorde :

Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Lit-on du mal, c'est jubilation;
Lit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

« Ce n'est pourtant point là, dit La» harpe, l'effet que produit ici Sénecé;

» son conte de *Camille* est très-joli. Il » écrit avec beaucoup d'esprit et d'élé- » gance, malgré quelques inégalités. Il » connoît les convenances du style, et » sait adapter son ton au sujet ». L'auteur du *Cours de Littérature* n'est pas le seul qui ait payé son tribut d'éloges au talent de Sénecé; un autre écrivain dont la causticité a souvent été très-injuste envers les auteurs contemporains, mais dont le goût paroît avoir apprécié avec beaucoup de justesse le mérite des auteurs morts, M. Palissot s'est exprimé sur Sénecé dans les termes les plus honorables. Suivant lui, « ce poète n'a point une cé- » lébrité proportionnée à son mérite..... » Il a laissé des poésies fugitives déparées » par quelques négligences, mais pleines » d'une imagination singulière, d'expres- » sions souvent très-heureuses, de poé- » sie enfin, et très-supérieures à tous les

» recueils des Benserade, des Segrais, des » Pavillon, qui cependant sont plus con- » nus que cet écrivain ». Enfin, Voltaire, qu'il falloit peut-être citer le premier, et qu'on pouvoit citer seul, a fait une mention très-avantageuse de Sénecé dans son *Catalogue des Écrivains du siècle de Louis XIV*. « C'étoit, dit-il, un poète » d'une imagination singulière. Son conte » du *Kaïmack*, à quelques endroits près, » est un ouvrage distingué. C'est un exem- » ple qui apprend qu'on peut très-bien » conter d'une autre manière que La Fon- » taine.... Il y a aussi dans les *Travaux* » *d'Apollon* des beautés singulières et » neuves ». Rousseau le lyrique faisoit également un très-grand cas de ce dernier ouvrage, dont il admiroit sur-tout la versification. Laharpe, tout en reconnoissant que les *Travaux d'Apollon* offrent des morceaux bien travaillés, et qui prouvent

que Sénecé avoit étudié dans Boileau le mécanisme du vers, attaque avec assez peu de ménagement le plan du poëme, qui lui semble mal conçu, et assis sur un fondement vicieux. Voici ce plan en deux mots. L'auteur, dégoûté de la poésie, qui ne fait que troubler son repos, sans être d'aucune utilité pour sa fortune, est prêt à y renoncer, lorsque l'ombre de Maynard lui apparoît, et, pour le consoler, lui fait voir que l'histoire d'Apollon n'a été qu'un enchaînement de malheurs de toute espèce. « Maynard pouvoit-il croire, dit le » critique, que Sénecé n'eût pas lu comme » lui les *Métamorphoses* d'Ovide, et ne » sût pas les aventures d'Apollon ? Il » parle donc pour parler, il raconte pour » raconter, il décrit pour décrire ». La censure de Laharpe me paroît ici d'une sévérité qui approche de l'injustice. Dans combien d'ouvrages de poésie et d'élo-

quence, ne voit-on pas un personnage rappeler à d'autres en détail les événemens dont ils ont été les témoins ou qu'ils ne peuvent ignorer, lorsqu'il s'agit de leur faire tirer de ces mêmes événemens une conclusion qui leur étoit échappée, une instruction qui ne s'étoit point offerte à leur esprit! Et pour n'en citer qu'un exemple entre mille, lorsqu'Andromaque, dans la tragédie de ce nom, fait à Céphise un récit circonstancié du sac de Troye, peut-elle penser que cette fidèle compagne a perdu le souvenir des horreurs auxquelles elle a été présente? Non sans doute; mais elle croit devoir les lui retracer avec force, afin qu'elle-même en conclue qu'il est impossible que la veuve d'Hector donne sa main à l'un des principaux auteurs de tant de barbaries. C'est ainsi que Maynard, pour démontrer au poète mécontent que le talent des vers ne

mène point au bonheur, lui rappelle les diverses infortunes des poètes célèbres, depuis Hésiode, qui mourut assassiné, jusqu'à Marot et Théophile qui languirent dans l'exil; et passant ensuite à un genre de preuve moins solide à la vérité, mais plus brillant et plus poétique, lui fait le tableau des nombreux malheurs que le dieu de la poésie lui-même a éprouvés. Sans doute, Acanthe, à qui Maynard s'adresse, ne peut ignorer toutes ces choses; mais il ne les a point encore rapprochées dans son esprit, et il n'en a point encore tiré cette conclusion, faite pour relever le courage d'un véritable poète, que les peines et les travaux sont les degrés qui, de tout temps, ont conduit à la gloire, et qu'on n'est presque jamais arrivé à l'une sans avoir passé par les autres. Maynard ne peut amener le poète à cette proposition générale, sans lui remettre aupa-

ravant sous les yeux les faits particuliers dont elle n'est que le résultat. Le récit qu'il lui en fait ne pèche donc pas contre la vraisemblance, comme Laharpe le prétend. On pourroit, avec plus de raison, reprocher à ce récit un peu de prolixité; mais les beaux détails dont il est rempli, empêchent que ce défaut ne soit bien sensible.

Il est deux autres ouvrages de Sénecé dont les littérateurs n'ont point parlé, parce qu'ils ne les ont point connus; ce sont deux satires intitulées, l'une *les Auteurs*, l'autre *le Nouvelliste*. Elles ont été imprimées une seule fois en 1695 avec *les Travaux d'Apollon*. Ce très-petit volume est devenu si rare, que la bibliothèque impériale elle-même ne le possède pas. Cette rareté, qui est déjà un assez grand mérite aux yeux d'une certaine classe d'amateurs, n'est pas le seul qui doive recommander à l'attention du pu-

blic les deux satires de Sénecé. Elles sont dignes du poète à qui Voltaire accorde *une imagination singulière*. Il y a de beaux morceaux et des vers supérieurement frappés. Dans la première, l'auteur gourmande avec force ses confrères, à qui il reproche leur orgueil, leur jalousie, leur paresse, leur ambition, leur cupidité. Pour les en faire rougir, il leur rappelle ces heureux temps où les écrivains pratiquoient la vertu qu'enseignoient leurs ouvrages. Alors, dit-il,

Les poètes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres;
Et leur sage conduite instruisant l'univers,
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.

Il se déchaîne ensuite contre les traducteurs de son temps, qu'il accuse de vouloir usurper la gloire qui n'est due qu'aux écrivains originaux. J'ignore si ce courroux de Sénecé étoit bien fondé; mais il

lui a suggéré l'idée d'un apologue qui m'a paru extrêmement ingénieux. Les oiseaux veulent se donner un roi ; l'aigle propose de décerner la couronne à celui qui volera le mieux. On se doute bien que c'est l'auteur de la proposition lui-même qui l'emporte sur ses rivaux. Mais au moment où l'on proclame sa victoire et sa royauté, un petit oiseau qui s'étoit caché dans ses plumes, s'élève de trois pieds au-dessus de lui et s'écrie : « C'est moi qui suis roi ». La nation des oiseaux le nomma *roitelet*.

L'autre satire de Sénecé, qui a pour titre *le Nouvelliste*, est dirigée contre ces frondeurs incorrigibles qui, en temps de guerre, prenant parti pour la nation ennemie contre leur propre nation, exagèrent ou atténuent sans cesse, au gré de leur passion, les succès ou les revers de l'une et de l'autre. Le but de l'ouvrage

est, comme on voit, très-louable, et l'exécution n'en est pas inférieure à celle des autres productions de Sénecé.

Il en est encore quelques-unes dont je ne crois point devoir parler en détail. Les plus considérables sont trois épîtres, dont une au Père du Cerceau, avec qui il étoit fort lié, et qu'il a laissé bien loin derrière lui dans le genre du conte. Ces épîtres participent plus ou moins aux agrémens et aux imperfections de sa manière. Un tour singulier d'idées et d'expressions qui dégénère quelquefois en bizarrerie, des tirades très-bien faites, et d'autres dont la versification est foible et la diction languissante, des images poétiques très-bien rendues, et des pensées communes exprimées en vers durs ou prosaïques; voilà ce qui caractérise, en bien comme en mal, les différens ouvrages de notre auteur; mais il faut convenir, pour être juste,

que la masse des beautés l'emporte de beaucoup sur celle des défauts.

Il me reste à dire un mot sur ses épigrammes. Il en a fait plus de cinq cents, dont un grand nombre sont imitées de Martial. Je dois l'avouer, il en est beaucoup de fort insipides ; mais il en est aussi dont la pensée est très-heureuse ou le tour très-agréable. Elles étoient entassées pêle-mêle les unes et les autres dans un gros volume où elles se nuisoient réciproquement. Les mauvaises dégoûtoient de lire les bonnes, et celles-ci faisoient paroître les autres plus mauvaises encore. J'ai cru servir à-la-fois la gloire de l'auteur et les plaisirs du public, en extrayant les meilleures pour les placer à la fin de ce volume : elles sont au nombre de soixante-douze seulement. Un choix aussi borné est, en quelque sorte, une garantie de leur bonté. Si cependant on en trouvoit

parmi elles quelques-unes qui ne paroissent pas dignes d'y avoir place, qu'on se rappelle ces vers d'un épigrammatiste ancien :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hìc : aliter non fit, Avite, liber.

Sénecé a laissé, dit-on, des *Mémoires* sur le cardinal de Retz, qui se font lire avec intérêt, même après ceux du cardinal. Je n'en puis rien dire, ne les ayant encore rencontrés nulle part. On nous a conservé un portrait qu'il a fait de Lulli, dans une lettre supposée écrite des Champs-Élisées, peu de temps après la mort de ce musicien. Ce petit morceau de prose m'a paru peindre *le Florentin* d'une manière à-la-fois piquante et fidèle. Comme il est fort court, j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de le placer

ici. « Sur une espèce de brancard com-
» posé grossièrement de plusieurs bran-
» ches de laurier, parut, porté par douze
» satyres, un petit homme d'assez mau-
» vaise mine, et d'un extérieur fort né-
» gligé. De petits yeux bordés de rouge
» qu'on voyoit à peine et qui avoient
» peine à voir, brilloient d'un feu sombre
» qui marquoit tout ensemble beaucoup
» d'esprit et beaucoup de malice. Un ca-
» ractère de plaisanterie étoit répandu
» sur son visage, et certain air d'inquié-
» tude régnoit dans toute sa personne.
» Enfin sa figure entière respiroit la bi-
» zarrerie; et quand nous n'aurions pas été
» suffisamment instruits de ce qu'il étoit,
» sur la foi de sa physionomie nous l'au-
» rions pris sans peine pour un musicien ».

On pense bien qu'il ne nous reste pas beaucoup de détails sur la vie d'un homme dont les ouvrages eux-mêmes sont si peu

connus. Antoine Bauderon de Sénecé ou Sénéçai, naquit à Mâcon, le 13 octobre 1643, et mourut dans la même ville le 1er janvier 1737 âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il étoit petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, connu par une *pharmacopée*. Il fut premier valet-de-chambre de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. On a remarqué, comme une chose assez singulière, que Marot, Des Perriers et Sénecé, qui tous trois se sont exercés dans le genre du conte, ont été tous trois valets-de-chambre de reines. A la mort de sa maîtresse, arrivée en 1683, Sénecé fut reçu chez la duchesse d'Angoulême avec toute sa famille, qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, il se retira dans sa patrie. On croit voir dans quelques endroits de ses poésies, que tout en vantant le repos de la province par opposition au tumulte de

la cour, il regrette ce dernier séjour et craint d'y être oublié. C'est une maladie que tous les courtisans portent dans la retraite ; mais ils n'ont pas tous, comme Sénecé, la ressource d'un esprit cultivé et d'un talent agréable. Toutefois, cette ressource paroît n'avoir pas suffi à notre auteur. Soit qu'il fût dans le besoin, soit qu'il désirât plus que le nécessaire, il se plaignit en plusieurs façons de ce que son talent n'étoit point récompensé ; en cela semblable à ce Maynard dont il a évoqué l'ombre, dans son poëme *des Travaux d'Apollon*.

Le *Nouveau Dictionnaire historique* offre sur la jeunesse de Sénecé les particularités suivantes, que je n'ai trouvées dans aucun autre livre. « Le père de Sé-» necé, lieutenant-général au présidial » de Mâcon, qui mérita par son zèle pa-» triotique un brevet de conseiller d'État,

» lui donna une excellente éducation. Il » suivit le barreau quelque temps, moins » par inclination que par déférence pour » ses parens. De retour dans sa patrie, il » accepta un duel qui l'obligea de se re- » tirer à la cour du duc de Savoie. Pour- » suivi par-tout par son mauvais destin, » il y eut une autre affaire avec les frères » d'une demoiselle amoureuse de lui, qui » vouloit l'épouser malgré eux. Ce nouvel » incident l'obligea de passer à Madrid. Sa » première affaire ayant été accommo- » dée, il revint en France ».

Il m'eût été facile de m'approprier ces détails par de légers changemens d'expressions; mais j'ai préféré que le *Dictionnaire historique*, qui est ici mon unique autorité, restât responsable de la vérité des faits: voilà pourquoi je les ai cités littéralement.

L. S. Auger.

# ŒUVRES
# DE SÉNECÉ.

## FILER LE PARFAIT AMOUR,

### CONTE.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste (1)
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort, dans le monde,
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste, et tous ses adhérens;
Maudits païens qui d'un sexe adorable
Font des portraits du vrai si différens :

(1) Vieille expression qui signifie *à la guise, sur le modèle*, etc.

Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquans dont ils sont hérissés,
Gens à fagots, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit;
Contre eux ne dois rétorquer la satire;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidèle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation;
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrettes faveurs;

Si peu m'en faut, que ce n'est pas la peine :
Or je commence, à l'aide des neuf sœurs.
Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre bénin,
Prit belle femme, et vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage;
Nouvelle ardeur, flatteurs empressemens,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables momens.
Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,
Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.

Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
« Dans quels soucis as-tu l'ame égarée,
Lui dit un jour sa belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuse.
Pour te complaire ai-je rien négligé?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse;
Je suis la même, et ton cœur est changé!
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagemens,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux sermens ».
Sur Hyppolite un si tendre langage
Fit son effet. Il sent son cœur grossi;
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi :
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement :

Je vous adore, et jamais dans mon âme
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie,
Mieux que devant connoît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devroit respecter,
Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un désordre subit :
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit ?
Une ressource à ma peine se montre.
De l'Empereur je suis un peu connu ;
De mon courage, en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.

Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur ni mérite,
Sans les patrons ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien ».
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :
A ce départ il ne peut se résoudre;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'amour, propice à son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La modestie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit : cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,

Chemin faisant, trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux ?
Laisser seulette épouse jeune et belle,
Est-ce, Hyppolite, un acte de bon sens ?
C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
Ignores-tu quel tort ont les absens ?
Ces campagnards dont elle est entourée,
Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris,
Cherchent à faire amoureuse curée.....
Est-ce un danger si digne de mépris ?
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque
L'extravagant la saisit tout-à-coup,
Elle peut mettre un cimier sur ton casque,
Dont l'ornement te déplairoit beaucoup ».
Trois fois la crainte à sa flamme timide
Sonne retraite et lui glace le sein ;
Trois fois l'honneur le saisit par la bride
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur savoir du commun distingués.
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'opéra meshui sont relégués.

Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hyppolite passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit: « Pauvre abusé!
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre, et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image:
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidèle
Au sacrement dont le sort la lia,

La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir ».
Ce beau présent du jaloux Hyppolite
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable hermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée et tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrazins l'empereur Charlemagne
Et ses barons, faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattans.

Gens de valeur étoient lors de requête.
A la bonne heure Hyppolite est venu ;
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête ;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire aux Chrétiens sont acquis,
Et l'Empereur, par ses lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche, et tout brillant de gloire ;
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections !
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions !
Mais la fortune, incessamment alerte
Pour opprimer les gens au dépourvu,

Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.
Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit *petit-maître :*
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron; connois-tu bien Anseaume
De Riparol? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
Et je te veux servir vers l'Empereur :
Compte sur moi; j'y fais quelque figure..... ».
Notre Hyppolite, à ce plaisant début,
Vous l'envisage : il connoît l'encolure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse,
Par toi le soin en soit abandonné.

Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par des exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois?
Pareil souci, répartit Hyppolite,
Un seul moment ne peut m'inquiéter :
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon ! dit Anseaume, elle te paroît sage
Dans un désert et loin de tout danger ;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort d'un mérite léger.
Si courtisans essayoient l'aventure.....
Moi, par exemple, en tirer bon parti,
Dans peu de jours seroit affaire sûre.
Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti ».
Flamberge au vent. On court, on les sépare.
A Charlemagne on fait, à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare.
En sa présence il les fait amener.
Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hyppolite en l'honneur outragé,

Jette son gant, et, pour avoir bataille,
A l'Empereur il demande congé.
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point ;
Pas ne croirois ma victoire douteuse
Quand Hyppolite à Roland seroit joint.
Mais un combat tient la chose indécise :
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
Si son épouse a sur sa foi promise
Un si grand fonds d'invincible vertu ?
La Vérité, d'autres soins occupée,
A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée ?
Arrêt douteux ou faux. Mais, faisons mieux :
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
Mal-à-propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui ;
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui ».

D'un tel marché fut content Hyppolite,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce temps-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractans par les tabellions :
Terme, trois mois, attendu la distance.
Lorsqu'Hyppolite, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,
Vil chevalier? A quoi t'es-tu soumis?
Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est parfois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est. Mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide
Quand il s'agit d'affronter bataillons,

A du courage et paroît intrépide
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent pas d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé.....
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il en ouvrant son étui;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui ».
Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Chez Hyppolite agissent tour-à-tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.

Assez savoit le raffiné manœuvre,
Que des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits:
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de temps battent bien du pays.

Dans son château, Camille, plus fleurie
Que le printemps, vivoit paisiblement:
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie,
Étoient l'objet de son amusement:
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressoient le côté.
Pour des amours pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,

Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière.
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le temps lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.
Comme Camille, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hyppolite ».
L'Eveillé trotte et revient sur-le-champ.

Un écuyer à sa suite s'avance ;
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors : « Qu'il soit le bien-venu ».
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc et flairant comme baume,
Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hyppolite :
« C'est un héros, c'est un Mars qui du Roi
Est distingué parmi ses chefs d'élite.
Des Sarrazins son nom seul est l'effroi ».
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
Douce est fortune et pompeuse est victoire ;
Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée ;
Sans vanité, j'y fais force jaloux ;
Mais, au récit de votre renommée,
J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle
Qui me vantoit le charme de vos yeux !

Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux ».
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulemens d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués de soupirs et de mines,
Des juremens et des contorsions,
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.
Camille au reste entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolens desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,

Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite:
Un corridor dans une tour conduit;
Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous; j'y serai vers la nuit ».
Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte et querelle la lune,
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nuds laissoient voir les ardoises
Dans cette tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
Pour mes plaisirs! Est-ce une trahison?

Non, c'est bon signe ! Aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison ».
La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château.....
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure ;
Des pieds, des mains il tente les ressorts ;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pène, éludent ses efforts ;
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrace,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.
Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toît, et, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « Ho ! notre maître !
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.

Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains.
Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ses pieds est jetée :
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
*On ne fait point l'amour, mais on le file*
*Dans ce château. Filez, brave étranger ;*
*Filez, filez, chevalier de Camille,*
*Si vous voulez qu'on vous donne à manger.*
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace ;
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne au travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement ;
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.
« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain :

Filez, filez, séducteur de Camille;
Vous filerez ou vous mourrez de faim.
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage
Avec leur bec de jolis petits seaux.
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés?
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous méritez.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir ».
Le revoici, ce loup pris dans un piége.
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par la crainte est dompté.
Il réfléchit; il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.

Le soir arrive; avec lui Marinette
A la lucarne. « Eh bien ! travaillez-vous?
Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous » ?
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal!
Qu'en peut-on faire ? un torchon de cuisine.
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal ».
Ventre affamé qui fait métier d'apprendre,
Par ses leçons l'endoctrina si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égaloit pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles,
Dame et suivante alloient se régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles,
Qu'elles étoient, de sa grace à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins un acte demanda,

Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.
Que devenoit cependant Hyppolite?
Bien triste étoit et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face en change et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur;
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grace, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi-bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux. Il n'en plaignit les frais.

A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure ;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier, sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les *enfans sans souci.*
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi :

*Dans l'art de plaire Anseaume est plus ha*
*Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.*
*Filez, filez, chevalier de Camille,*
*Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.*

*Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?*
*Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?*
*C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,*
*En bon françois, filer l'amour parfait.*

Déshonoré, le rival d'Hyppolite,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp et se rendit hermite,
Comme le diable alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence:
*Filez, filez, et vous aurez du pain.*

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connoître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe; il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du temps, *faites filer l'amour.*

J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement rendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillans se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.
Ans m'ont changé; comme a dit feu Racine
Après Pétrarque : *autres temps, autres soins.*
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons; trêve de badinage.
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

## LA CONFIANCE PERDUE,

Ou le Serpent mangeur de kaïmack, et le Turc son pourvoyeur,

CONTE.

Les Turcs font si grand cas d'une certaine fable,
Que la pièce à leur gré tient presque du divin;
Conte bleu cependant, et bleu d'un bleu turquin,
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,
Et pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;
Mais, au défaut de l'agréable
Qui n'en est pas le beau côté,
Peut-être pourroit-on le trouver supportable,
En se fixant à sa moralité.
Enfin passable ou non passable,
Voici ce qu'à-peu-près on m'en a raconté.

Dans le coin d'un faubourg de Pruse, en Bithynie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Musulman,

Bon homme, de qui la manie
Etoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en savoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie;
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadra
Et si dévôt, que dans le voisinage
Il servoit de modèle à tous les vrais croyans.
Il avoit femme aux yeux noirs et brillans,
Belle, bien faite, égale, douce, sage;
Pour couper court, femme aimable en tout se
Et qui l'aimoit on ne peut davantage:
Puis, comme on sait, dévôts et pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfans.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or une année il advint qu'en un temps,
Temps de grossesse, où femmes de bon sens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagans,
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,

De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.
« J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît sur mon visage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmack ce soir ».
« Ce soir? s'écria-t-il, je voudrois le pouvoir;
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,
Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,
Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage,
Si te grattant par-tout où le hasard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra »!
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahmoud lui tint parole,
Choisit un plat bien écuré,
Et court, ou plutôt vole,

Au laitage tant désiré.
Mais en allant s'il fut Eole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine,
Dont le soleil faisoit un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencognée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,
Et les zéphirs au frais, sans agiter l'arène,
Luttoient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout sembloit dire en ce séjour :
« Ou dormez, ou faites l'amour ».
Faire l'amour ! Mahmoud n'en avoit point envie,
Quand même il auroit eu de quoi;
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie :
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme
J'en pense au rebours, quant à moi.

Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmack et remonte au plus vîte,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venoit telle chance,
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, et lui dit : « Cher Mahmoud,
D'un petit air de connoissance,
Vraiment ton kaïmack étoit de fort bon goût;
Il y paroît, je crois, à ma reconnoissance;
En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,

Un sequin tous les jours sera ta récompense».
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'*Excellence;*
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance.)
Et devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close.
Mais de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut le corps contre terre et l'âme au paradis,
De rendre grace au ciel de sa bonne aventure;
Puis en digne patron des zélés osmanlis,
« Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.
Oh! pour moi quelle joie inénarrable et pure,

Si je puis sur ce point contenter mes désirs !
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
Dont au seul nom mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse » ;
Et de fait, ce temps révolu,
Il étoit à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête,
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,
Lui fit, d'un ton piteux, une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble, et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfans l'aîné,

Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, discret, fidèle et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air refrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance,
Et loin d'y consentir, au vieillard étonné
Fit cette verte remontrance :
« Pauvre homme ! lui dit-il, quel désir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge ?
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage ?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :
Oui ; mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du Prophète, et lis bien ce passage ;
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi ; des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.
Voilà l'essentiel, le reste n'est qu'usage
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.

A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage.
Chez eux l'amour-propre incarné,
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un père en lui s'admire, et d'un œil fasciné,
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste pourtant, je veux croire
Qu'à toutes les vertus le tien discipliné,
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi serpent suranné,
A jeune adolescent, au menton cotonné:
Je veux un homme fait, et dont la barbe pique;
Tu m'entends, songes-y: bon soir, point de réplique».
Mahmoud, de ce sermon, interdit, consterné,
En petit béat obstiné,
Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,
Et comme père un peu berné,
Trouva le second fort caustique.

Mais il sait prudemment contenir son chagrin,
Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent, malgré soi, consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière
Qu'ils vont voir dès le lendemain;
Et pour être plus sûr qu'il saura son chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin;
Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin.
Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.

Le serpent soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude,
Que s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé.
*Item*, que sous sa solitude
Son kaïmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis et fut exécuté,
Pendant près d'une année, avec exactitude.
Mais le temps à la longue engendre l'habitude,
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;
Car s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,

Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
« Oui-dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,
Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
Puisque vous êtes si docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor.
L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;
Tant pis pour un père imbécille,
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
Foible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes ».
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,

Forme déjà mille projets.
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, six serrails, dix ou douze chiffiks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas;
Car avec de l'argent que ne devient-on pas »!
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,
Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la nuit,
Que pucelle à vingt ans, la veille de ses noces;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides et féroces
Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmack
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Bairam*; j'ai cru pouvoir vous plaire

En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire ;
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard ;
Au surplus je voudrois, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle ;
Mais que vous présenter? La nature, ni l'art,
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle ».
Par ces mots emmiellés, le doucereux cafard
Engeole de façon le reptile richard,
Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,
Et barbotte, en mangeant, quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard,
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie,
Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin, ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela ;

Pour le conte, il suffit que jaune, bleue ou brune,
Sautant au col d'Osmin, elle vous l'étrangla;
Et que, comme aux Pachas cette fin est commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par là.
Le serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers, courant de çà, de là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services.
Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui,
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.
On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Les parens désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé notre Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport,
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,

Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.
« Vrai Dieu, quel bon papa! Voyez quelle tendres
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :
Lui seul sait où le bât le blesse;
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,
Il ne lui restoit rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies;
De sorte qu'accablé de regrets infinis,
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénis,
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivans;
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfans
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne le nourrit et ne l'habille?
Après donc quelque temps passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,

Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compte.
Il s'informe de tout : l'animal le lui conte
Juste de point en point ; puis, faisant le plongeon,
Plante-là mon pleureur avec sa courte honte.
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'*ingrat*, de *monstre*, d'*infidèle*,
Maudit sa mémoire et ses jours.....
« Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvelons le cours ».
Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crème,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours:
« Amis, soit, j'y consens; mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis ».

Dès que la confiance est une fois perdue,
Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
Cela passe l'humain pouvoir.

# LA ROUPIE,

## CONTE.

Quand Huguenots, dont la France est purgée
Par la vertu de l'Hercule Gaulois,
En factions la tenoient partagée,
Où les tambours faisoient taire les lois,
Vivoit un chef, sur tous autres inique,
Homme barbare, et connu par cent traits
De cruauté, qui du peuple hérétique
Étoit nommé le baron des Adrets.
Tout malheureux qui tomboit dans ses rets,
N'en sortoit point sans y laisser la tête;
Mais, pour garder quelque mesure honnête,
D'un tribunal qu'il avoit érigé,
Il condamnoit les prétendus coupables:
Deux assesseurs, personnes vénérables,
Leur instruisoient procès en abrégé.
Dans le parquet toujours étoit rangé
Un cercle affreux de cruels satellites,
Gens fort experts à causer morts subites:

Quand le baron se sentoit épuisé
De patience (et c'étoit chose aisée),
Il se mouchoit, l'affaire étoit toisée :
Droit au gibet on menoit l'accusé
Sur ce signal. Un jour, en sa présence,
Fut amené certain frère quêteur
Des Cordeliers, homme plein d'innocence,
Bien qu'il ne fût de l'étroite observance,
Disant bons mots, et buvant du meilleur,
Ayant toujours de réserve en sa manche
Un sassenage, un morceau de pâté,
Un cervelas, un vieux reste d'éclanche.
Fort étonnés de le voir garroté,
Les assesseurs qui connoissoient notre homme,
Dirent tous deux : « Baron, laissez-le aller ;
Nul moins que lui ne songe à se mêler
Des différens de Genève et de Rome :
Quand il mourroit, en seriez-vous plus gras?
Point n'estimons qu'il ait fait cas pendable ».
Lors chacun d'eux le saisit par un bras,
Pour empêcher le signal redoutable.
Le vent de bise en ce moment souffloit,

Et le Baron qu'ils tenoient à l'attache,
A qui roupie abondamment couloit
Sur la forêt de sa grosse moustache,
Trois fois au nez voulut porter sa main;
Autant de fois il fut retenu ferme;
Alors sentant sa complaisance à terme:
« Eh! par la mort, s'écria l'inhumain,
Laissez-moi là; ce n'est pas ce qu'on pense »:
Il eut beau dire, il eut beau se fâcher,
Rien n'y servit; de toute la séance
Il ne lui fut permis de se moucher.

# LE PRÉSENT RUINEUX,

## CONTE.

Le Florentin Jean-Baptiste Lulli,
Que de Phébus conçut dame Harmonie,
Pour les bons mots avoit tant de génie,
Que je voudrois en avoir recueilli
Des mieux choisis : à son compatriote
Le salé Pogge, il damoit le pion,
Et ce seroit souverain antidote
Pour les vapeurs et l'opilation.

Un maréchal qui gouvernoit une île (1),
Aimant Baptiste autant que maréchaux
Aiment savans, dans les jours les plus chauds
Lui fit tenir lettre de pareil style,
« Au cher Lulli, le maréchal un tel.
Pour conserver ta musique immortelle,
Un cabinet fait d'un bois immortel,

(1) M. de Vivonne.

A mon estime a paru digne d'elle;
Jusqu'à Toulon je te l'ai fait tenir;
Fais-le à Paris conduire en diligence.
Adieu, Baptiste, et pendant mon absence,
De ton ami garde le souvenir ».
Notre Amphion ne se sentit pas d'aise
Quant il reçut le billet obligeant,
En hâte il court chez le voiturier Blaise :
« Allez, dit-il, avançant quelque argent,
Je paîrai tout, quoi que la charge pèse,
Même le vin, si l'on est diligent ».

Un mois après à sa porte on décharge
Un arbre entier d'un brésil très-massif;
Six grands roussins efflanqués sous la charge
Sont en sueur : plus qu'eux Blaise poussif,
Monte à la chambre, où doctement il jure :
« Que le grand diable emporte la voiture.
J'ai deux chevaux fourbus près d'Avignon,
Deux entr'ouverts sont restés à Valence :
A vous servir j'eus bien piteuse chance;
Mieux m'eût valu charier du canon ».

Bien étonné fut le pauvre Baptiste;
Ce fut alors que cet air il chanta,
Dont la reprise est, *que le ciel t'assiste*,
Qu'à d'autres sens ensuite on ajusta.
Deux cents écus demanda maître Blaise,
Deux cents écus il fallut lui compter;
Gens à charrette ont tête trop mauvaise,
Rien avec eux ne sert de contester.
Pareille taxe étoit fort importune,
Car d'un tel coup alors qu'on le bourra,
Il n'avoit mis le pied de sa fortune
Dans ton Pérou, lucratif Opéra.

A cet assaut son courage résiste;
Il fait vertu de la nécessité,
Et fait chez lui venir un ébéniste
Pour employer ce bois tant acheté.
Acier, porphyre ont moins de dureté.
Un second maître au premier s'associe.
Trois mois entiers le brésil indompté,
Fait reboucher le rabot et la scie:
Mais qui ne sait qu'obstacles sont vaincus

Par le travail? Le cabinet s'achève :
Pour la façon autres deux cents écus ;
Lulli les compte, et de dépit en crève.
Ce fut le bon que l'ouvrage complet,
Qui lui coûtoit, en espèce courante,
Douze cents francs, quand il fut cabinet,
A bien payer, en valoit cent cinquante.
Chacun le sut, Baptiste en fut moqué ;
Sur son égal il en eût pris vengeance,
Ou son esprit eût au besoin manqué ;
Mais franchement, quand on est attaqué
Par maréchaux, il faut baisser la lance.

Le maréchal à la Cour revenu,
Baptiste y vole, on s'ouvre, on lui fait place,
Tout applaudit au visage connu ;
A deux genoux, de son air ingénu,
Il se blottit, le maréchal l'embrasse.
« Lève-toi donc ; d'où vient cette grimace? —
Non, monseigneur, je ne puis me lever
Qu'auparavant je n'obtienne une grace. —
Je te l'accorde, il ne faut qu'achever ;

Est-il pour toi chose que je ne fasse? —
Ah! s'il est vrai que vous puissiez m'aimer
Tel que je suis, par bonté, mon cher maître,
Plus de présens : voulez-vous m'abîmer?
Encore un seul, et je suis à Bicêtre ».

# VIRGILE ET MÉCÈNE,

## ANECDOTE.

A Monseigneur le Maréchal Duc de Noailles.

Dans ce beau siècle, où Paris est au faîte,
Grâce à son Roi, des biens, des dignités,
Où sous son ombre elle élève sa tête
Cent pieds de haut sur les autres cités,
A concevoir vous trouvez difficile
Pourquoi ce Roi, plus couvert de lauriers,
Plus grand qu'Auguste, a manqué de Virgile
Pour consacrer ses triomphes guerriers.
Le docte chœur a-t-il de ses fontaines
Fermé pour nous le sacré réservoir?
Non, Maréchal, donnez-nous des Mécènes,
Et vous verrez des Virgiles pleuvoir.
Dépossédé de quelque arpent de terre
Près de Crémone, assis sous un ormeau,
Tityre un jour des malheurs de la guerre
Se consoloit avec son chalumeau:

Un chevalier qui des rois de Toscane
Étoit issu, l'entendit par hasard,
Le chant lui plut : « Quitte-moi ta cabane,
S'écria-t-il, et viens chanter César ».
Retirez-vous, mendicité farouche,
Par qui l'esprit à la terre est cloué;
Venez, richesse, et que de cette bouche,
Sous votre aveu, soit mon prince loué.
Au même instant (métamorphose étrange!)
Le chalumeau se transforme en clairon;
En beau palais la chaumière se change,
Et le berger prend les airs d'un baron :
De Galathée il néglige les charmes
Qu'il adoroit : sa voix aux environs
Fait retentir le noble bruit des armes;
Voix qui jadis chantoit les moucherons :
Il se surpasse, il surmonte l'envie;
A l'avenir il présente un cartel :
En quatre vers il fait pâmer Livie,
Du souvenir de son jeune Marcel.
Qu'en croyez-vous, Maréchal? Cette histoire
Vous est connue, et l'on n'en peut douter.

Jamais Virgile eût-il trouvé la gloire
Dans l'embarras du soin de subsister?
« Mais, direz-vous, indiquez-moi cet homme
Propre à tenter des efforts inouis,
Dignes du temps de la meilleure Rome,
Dignes du nôtre, et sur-tout de Louis :
Montrez-le moi, cet homme incomparable,
Ce bel esprit qui pourroit aujourd'hui
Peindre du Roi le mérite adorable,
Si l'on faisoit quelque chose pour lui.
Le seriez-vous? — Non, Virgile est un maître
A respecter : je ne dois ni ne puis
Me mettre au pair; mais je serois peut-être
Quelqu'autre chose enfin que je ne suis ».

# MOLIÈRE ET COTIN,

## ANECDOTE.

Une princesse, en beauté singulière
Comme en esprit, dit un jour à Molière :
« Rendez justice au pauvre abbé Cotin,
Trop désigné dans vos Femmes savantes ;
Perruque, habit, et nom de Tricotin
Sont contre lui preuves bien concluantes ».
« Ah ! pour le nom, lui répondit l'auteur,
Contre raison, madame, il s'en offense.
Noms sont des sons sujets à ressemblance ;
C'est pur hasard qui fit la consonnance ;
Et je soutiens que jamais mon acteur
N'eut autre nom du jour de sa naissance.
Docteur avez, qui sait par excellence
L'art galénique, et qu'on nomme Ivelin ;
Et tel qu'il est, il souffre en patience
Que ce farceur qui sait la quintessence
Tirer du ris, soit nommé Trivelin.

Mais composons; pour rendre obéissance
A ma princesse, et justice à Cotin :
A l'avenir, sur votre remontrance,
Mon personnage aura nom Trissotin.

# LES TRAVAUX D'APOLLON,

## POEME SATIRIQUE.

Trompeuse volupté, torture ingénieuse,
Ingrat amusement, peine capricieuse,
Compagne du mépris et de la pauvreté,
Muse, sors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit soit l'ascendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie!
Maudite soit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des dieux!
Langage plus obscur que les livres arabes,
Étude où le temps s'use à compter des syllabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus:
L'un dans un char pompeux traîne l'arithmétique
L'autre, aux frais des cliens, dore sa rhétorique:
Un autre de la parque augmentant les trésors,
S'enrichit avec elle à commercer des morts:

Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuse récolte.
Trop heureux, si fidèle aux soins de mes guérets
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès!
En vain pour ranimer mes espérances mortes,
Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.
Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,
Faisoit des vers galans, et les portoit lui-même:
Et l'autre, de Momus élève bien-disant,
Vit croître le poète à l'ombre du plaisant.
Mais moi qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte;
Moi que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la cour espérer du soutien?
Qui n'y fait que des vers, n'y fera jamais rien.
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe;
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.
Laisse aux réflexions le reste de mes ans;
Va, reprends pour jamais tes frivoles présens.

L'impétueux Acanthe, assis au pied d'un aune,

Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône (1),
D'une main sacrilége et prompte à tout oser,
Saisit ses chalumeaux qu'il s'en alloit briser,
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,
Il entend qu'on lui crie : Arrête, téméraire !
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.
L'eau s'entr'ouvre ; un fantôme à ses yeux apparoît,
Moins affreux aux regards que le spectre incommode
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan (2).
Un héros lui parut, à la mine hautaine,
Vêtu superbement à l'antique romaine ;
Comme, au temps des romans, le complaisant graveur
Aux dépens de Courbé (3), décoroit un auteur.
Acanthe de ses traits démêlés avec peine,
Cherchoit à rappeler quelqu'idée incertaine,

---

(1) Mâcon, patrie de l'Auteur, est situé au bord de la Saône.

(2) Auteur d'une tragédie de *Mariamne*.

(3) Libraire du temps.

Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein d'art:
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis (1) de céder à Toulouse (2):
Si ton esprit, encor capable de raison,
Peut adoucir ses maux par la comparaison,
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite
A quel point la richesse abhorre le mérite.
Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien?
J'y présentai la gloire à troquer pour du bien (3).
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,
Jusque dans son palais quereller la fortune.
La déesse, attentive aux destins des guerriers,
A se sécher sans fruit condamna mes lauriers,
Et me fit consumer dans une plainte vaine,
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécène.
Oui, lâche que j'étois! d'un encens immortel,
Des idoles du temps je fis fumer l'autel;

---

(1) Patrie de Martial.

(2) Patrie de Maynard.

(3) Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.

Je le fis sans succès. Armand eut le courage
De me laisser languir dans un obscur village,
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson (1),
Dont un superbe *rien* me paya la façon;
Preuve que la faveur, rebelle à la justice,
Se refuse au mérite et se donne au caprice.
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes vœ
A consacré mon nom dans les champs bienheureux,
D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,
Et contre la fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,
Assis à tes côtés, ranimer la vertu;
Et par une doctrine à la source puisée,
Faire de ta campagne un second Elysée ».

Acanthe, à ce discours, saisi d'étonnement,
Résistoit avec peine au premier mouvement;
Quand, la réflexion réveillant son audace,
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,
Cet endroit si fertile en apparitions,
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.

(1) Histoire de l'Académie française.

Alors, envisagé par des regards plus fermes,
Le fantôme éloquent poursuivit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit;
Mais sur-tout cet esprit, de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime.
Soit que du double mont les sons harmonieux,
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse;
Soit enfin que les dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.
Hésiode, à nos yeux, s'y montre assassiné,
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.
Des scandaleux accès de leur double folie,
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;
Et le zèle français, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire?

Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,
Fit voir cet univers où brille sa splendeur,
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses,
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Apollon fut soumis, avant que d'être né,
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.
Sa mère, de fureurs par vengeance agitée,
Sentit Junon jalouse, et Lucine irritée :
La terre la refuse en son vaste contour ;
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour,
Et de tant de climats honorés par sa course,
La flottante Délos est sa seule ressource.
Latone dans ses bras portant ses chers jumeaux,
Se voit dans sa misère interdire les eaux ;
Et d'un bien qu'en commun la nature partage,
Le rustique insolent lui dispute l'usage.
Le peuple est accablé d'un châtiment subit,
D'une sale grenouille il endosse l'habit :
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie ;
Et provoquant des Dieux la puissance ennemie,

Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux,
Il consomme son crime et blasphême contr'eux.

L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.
Le gouffre ténébreux où commande Pluton,
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python,
Ce monstre furieux, dont la brûlante haleine
Dévoroit le bocage et ravageoit la plaine :
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur ;
Mais hélas ! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur !
L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phébus peint les talens dont les dieux l'ont orné,
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité,
Ils ont, et moi, comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive ;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive :
Long-temps ses pas légers, à la fuite obstinés,

Laissent loin derrière eux les zéphirs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sus assembler de triomphes en un!
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre,
Sur tous ses descendans établit ton empire.
Un seul coup t'asservit Ovide, Anacréon,
L'ami de Mécénas, l'amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie assujétit Catulle,
Fit célébrer Délie et soupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a poussés,
Enflamma Jean second (1) dans des climats glacés,
Et dicta les beaux vers qu'une galante muse
Publia depuis peu sous le nom de la Suze.
Pour moi je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des Filles de mémoire et de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur chanson languit, si l'amour ne l'anime.
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident;

(1) Fameux poète latin moderne, né à La Haye.

Une double fureur, par un double ascendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine,
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

Mais qui l'auroit pu croire? Apollon bien traité,
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présens, acheva sa vengeance.
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,
Que le traître à ses yeux présente Coronis,
A la constance près, en mérite complette,
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,
Voler la récompense au-devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond Phébus le front étincelant;
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidèle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publiront vos infidélités.

Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le capricorne et rentre au sagittaire,
D'où son courroux trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le déshonore!
Dans la punition plus malheureux encore!

Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyoit être à lui.
A la mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte et le confie aux nymphes d'un bocage.
Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le centaure fameux dans sa grotte l'instruit.
Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude;
Cet art si respecté, dont le puissant secours
Commande à la douleur et prolonge les jours.
Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,
Une postérité nombreuse, accréditée,
Aux timides mortels imposera des lois,
Et pour premiers sujets, pourra compter les rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,

Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,
Auront chacun leur dupe, et par divers chemins,
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte et la foiblesse
Attacher à leur char l'honneur et la richesse;
De l'amour de la vie ardens à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;
Et quand ils quitteront vos fidèles maximes,
La terre dans son sein recélera leurs crimes.

Déjà le demi-dieu par son père inspiré,
Signaloit son savoir, des hommes adoré:
Déjà de ses secrets les merveilles hardies,
Reléguoient aux enfers l'essaim des maladies;
Et toujours bienfaisant à la honte des Dieux,
Il déroboit la terre aux châtimens des cieux,
Quand par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane, il ranime Hyppolite;
Et forçant de fléchir l'inflexible destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare,
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare;

Et sur un tourbillon de bitume et de poix,
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix.
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,
Jupiter ? n'es-tu pas content de ton partage ?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part ?.....
Ah ! si je le croyois !.... ». La nature tremblante,
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante ;
Jupiter, d'un souris, rassérénant les airs :
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,
Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre
Mais, pour calmer l'esprit de son frère irrité,
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur ?
Lui, qui colore tout, en perdit la couleur.
Il disparut aux yeux. A la nature entière
Une éclipse imprévue interdit la lumière ;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,

Les siens privent du jour le cyclope odieux.
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumée,
Et du maître des cieux la droite est désarmée.
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage.
De ses rugissemens tout cœur est palpitant;
L'écho qu'il y contraint, tremble en les répétant;
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglans la flèche qui le perce.
Du dieu qui vous inspire ardens imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs:
Vos vers sont vos enfans, vos armes la satire;
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire!

Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.
On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.
Implacable vengeur, dieu sévère et jaloux,
Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous!

Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,
Il plongeoit le soleil dans la nuit éternelle;
Mais les dieux supplians lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au destin des humains.

Dans les fertiles champs où le fameux Pénée
Enrichit de moissons la plaine fortunée,
Regnoit alors Admète, un prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumière céleste,
S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.
Pour produire avec fruit ses talens au grand jour,
Notre illustre banni s'achemine à sa cour,
Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur sour[illegible],
N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.
Quelle ressource! ô ciel! Bien loin d'être admiré,
Il y passa bientôt pour un fou déclaré;
Et de ses vers pompeux les sublimes figures
Y parurent aux sots extravagances pures.
L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,
Et berger tout nouveau, dans les plaines fleuries,

L'envoya débiter ses doctes rêveries.
Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,
Vive fécondité, qui, jusqu'au fond des eaux,
Portant sur vos rayons les subtiles essences,
Dans le sein de la terre animiez les semences!
Cet œil qui vit sous soi, parmi les airs mouvans,
Le choc des tourbillons et la guerre des vents,
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie!
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière
A borné devant nous le dieu de la lumière.
Que ses chants furent beaux! que les rustiques dieux
Goûtoient avidement ses sons mélodieux,
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle!
Heureux si, du destin toujours persécuté,
Il n'eût pas vu finir cette tranquillité!

Mercure, en ces temps-là, dans les champs de la Grèce,
Par de petits larcins cultivoit son adresse;

Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méritoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déjà d'illustres espérances
De ranger sous ses lois la robe et la finance.
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux,
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,
Il sort d'une retraite en rustique équipage;
D'un berger du pays empruntant le visage,
Il aborde Phébus de l'air riant et doux
Que prend la trahison pour faire ses grands coup
Et lui dit : « Étranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante?
Sous cet antique chêne, à rêver occupé,
Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.
O ciel! qu'ils sont touchans! que je hais l'inhum
Qui charge un tel amant d'une si rude chaîne!
Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beau
Qui rebute un amour si tendrement chanté?
De grâce, redis-moi cette dernière stance.
Quel tour! quels vers nombreux! quelle heureuse
Non, le dieu du Parnasse, entouré des neuf Sœu
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.

Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant solitaire
Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire »?
O piége inévitable et finement tendu!
Quel auteur contre toi s'est jamais défendu?
Le plus ferme d'entr'eux cède à cette machine;
C'est un poison qui tue, un charme qui fascine :
Chacun pour s'estimer se forme des sujets,
L'amour-propre triomphe à grossir les objets;
Mais de tous les humains que sa vapeur occupe,
Le poète orgueilleux est la plus sûre dupe.
A force de louange Apollon prévenu,
D'abord sans réfléchir se livre à l'inconnu;
Il s'applaudit dans l'âme, et sa joie est extrême
De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.
Plus son admirateur s'empresse à l'écouter,
Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter;
De ses amours chantés il raconte l'histoire,
Et poussant son récit jusques à la nuit noire,
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit,
Il offre à son flatteur la moitié de son lit :
C'est le but où la ruse étoit acheminée.
Phébus dort en berger lassé de sa journée;

La verge narcotique affermit son sommeil.
Mercure à se lever devance le soleil,
Et faisant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.

« Otez-vous de ces lieux ! ô berger imprudent !
Vous n'y pouvez rester sans péril évident ».
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :
De ses pleurs redoublés s'accroît l'émail de Flore.
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront
Dans les champs Lydiens court se couvrir le front.
Las de trainer un corps qui lui servoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine ;
Et couché sur la mousse, au pied d'un verd ormeau
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.
Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage,
Les zéphirs inquiets faisoient grâce au feuillage ;
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.
La beauté de son chant en cet endroit attire
Le berger, le chasseur, la nymphe et le satyre.
Midas, roi du pays, le premier y parut,

Pan d'un buisson voisin à la hâte y courut,
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,
Et qui dans l'art du chant prétendant exceller,
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.
D'abord à ce rival, devant la compagnie,
Il propose un défi de vers et d'harmonie :
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger;
Midas avec Tmolus est commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.
Alors, entremêlant sa flûte avec ses chants,
Le dieu Pan de ces vers fit retentir les champs.
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,
Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,
Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;
Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;
Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;
Et vos décisions font tomber un auteur,
Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants que mon cœur vous offre pour victime,

Beautés, vous allez voir combien je vous estime ».
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galans apprend l'art de flatter
Mais changeant tout-à-coup par un froid stratagême
Pan contre le beau sexe insolemment blasphème,
Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits
Par une aigre satire et de sanglans portraits.
Quelques méchans rieurs à la feinte applaudissent,
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu
Le berger indigné cache à peine le dieu;
Et sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,
Il eût à coups de traits puni cette impudence;
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,
Et, porté sur leur aile, entre par les oreilles.
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,
Baisse pour applaudir, son sommet orgueilleux;
Et l'épaisse forêt qui lui sert de couronne,
S'incline, en le suivant, au beau fils de Latone.

Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'ode qu'en langue attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les dieux nous n'avons point de style.
Perrin (1) se morfondit sur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Despréaux,
Ne peut être admiré que des provinciaux (2).
Il suffit de savoir que du sexe adorable
Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que sans délibérer ses auditeurs surpris,
En tumulte au berger accordèrent le prix ;
Et pour rendre sa gloire encore plus complète,
Pan lui-même tout haut avouoit sa défaite.
Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré ;
Et du dieu des forêts, aux yeux des nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.

---

(1) Auteur d'une mauvaise traduction en vers de l'*Énéide*.

(2) Allusion à ces vers de Boileau :

Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale aux provinces si chère*.

LUTRIN, chant V.

Que te dirai-je encor? Tu sais le châtiment
Qui sur l'heure suivit l'inique jugement;
Et comme, aux spectateurs donnant la comédie,
Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.
Divinité des lois, si les grands jours des cieux,
Commettoient Apollon, qu'il revînt en ces lieux
Réprimer l'injustice et punir l'ignorance,
Pour dérober aux yeux sa risible vengeance,
Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,
O Thémis! qu'il faudroit élargir de bonnets!

Et toi, triste sujet d'une immortelle plainte,
Mes vers t'oublîront-ils, déplorable Hyacinthe?
Dois-je, en rafraîchissant une juste douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc? sur le galant, sur le tendre Zéphire,
L'implacable colère a-t-elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité
Un destin si funeste et si précipité?
Mais ne réveillons point la coupable mémoire,
Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.
Par là ses nourrissons, mis en mauvaise odeur,

Furent long-temps suspects d'une odieuse ardeur;
Leurs vers en sont noircis, et dans le sang d'Orphée
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.
Aujourd'hui le Parnasse heureusement purgé,
Soumis à la nature et sur la loi rangé,
Constant à rejeter les usages obliques,
Laisse aux enfans de Mars leurs manières antiques.
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant
Lui réservoit encore un outrage insultant.
Misère impérieuse, hélas! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de descendre!
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition,
Elevoit les rémparts du superbe Ilion;
Et bâtissant des siens le fameux cimetière,
De la gloire des Grecs préparoit la matière.
Notre dieu, que le sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune exilé comme lui.
Et cette même main, dont la savante adresse
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf Sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle et saisit le marteau.

Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse,
De la muse françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce temps avoit filé vos jours,
Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.
J'en sais tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrée
Qui d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eût été merveilleux pour un aide à maçons.
Déjà du mur fatal la massive structure
Terminoit en créneaux sa fière architecture;
Et se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux,
Epouvantoit la terre et menaçoit les cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage;
Et pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis,
Et de termes si bas il arme sa colère,
Que je suis tout honteux de les voir dans Homère,
N'en déplaise au parti, qui de l'antiquité,
Veut que jusqu'aux défauts, tout y soit respecté.
O race, à l'injustice en tout temps adonnée!
Grands, vous voilà bien peints; c'est une destinée

Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir maître superbe et n'être point payé.

Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;
Abus : de sa vertu sans cesse traversée,
Par-tout la fermeté devoit être exercée.
Je ne veux point ici chanter sur le haut ton
L'ambitieuse mort du jeune Phaëton,
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les tristes Héliades.
Je ne veux point encore à ses malheurs connus,
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,
Qui pour hommes et dieux également traitable,
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable :
D'où vient qu'en délateur cet amant érigé,
Et par l'art de Vulcain risiblement vengé,
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,
Réduit à désirer cette douce infamie.

A nos réflexions ajoutons seulement,
Que, dans tous ses emplois, Phébus également,
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.
Dieu du jour, il s'occupe à d'immenses travaux;
Il guide avec péril de fantasques chevaux;
Il grimpe le matin par des sentiers rapides;
Le soir se précipite aux abîmes humides:
Dans son brûlant midi, de flammes entouré,
Par cent monstres affreux il seroit dévoré,
Si, toujours attentif à ses fidèles bornes,
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant scorpion,
La flèche du centaure ou la dent du lion.
En vain la sombre Nuit, à la cour d'Amphitrite,
Des délassans plaisirs veut rassembler l'élite;
Dans les sacrés festins son gosier desséché,
A louer Jupiter sans cesse est écorché;
Et des géans vaincus il fredonne l'histoire,
Quand le reste des dieux se divertit à boire.
Dieu des vers, son destin n'est pas plus fortuné:
Sur la croupe d'un mont tristement confiné,

Dont l'avare fortune a fait son héritage ;
Cultivant sans succès, dans ce rocher sauvage,
Des arbres, de la vie inutile soutien,
Toujours verds, et pourtant qui ne produisent rien ;
Du stérile laurier mâchant la feuille amère,
Se repaissant de sons et buvant de l'eau claire ;
Habitant des forêts la rebutante horreur,
Saisi de rêverie, agité de fureur ;
Et pour mettre le comble à ses peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles :
Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer ?
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire ?
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire :
Le travail y conduit, et la fatalité
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude :
De la nécessité subis l'heureuse loi ;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.
Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles,
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.

Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.
Le soleil ennoblit la pesante matière,
Il élève, il soutient une vapeur grossière :
De l'éclat de Louis attends le même fruit ;
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir, du trône de la nue,
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur;
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jetant de dépit couleurs, toile, et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point ; change, corrige, efface,
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse.
Si quelque expression t'échappe par hasard,
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée !
Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Enée ?
Lâche ! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs,
Homère, dans ses vers, eût fait vaincre Louis,

Si pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,
Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,
Dix fois devant ses murs vit les épis dorés »?
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres.
Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,
Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,
Lorsque de les chanter l'ambitieux désir
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie
Doit avec ton modèle assortir ton génie;
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,
Contemplant de Louis cette image parfaite,
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,
Et je veux prévenir ta grande objection:
Le moyen de suffire à cette illustre envie,

Occupé du souci des besoins de la vie,
Diras-tu ? quel esprit, borné servilement
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime
Que tes hardis conseils proposent à ma rime ?
Crois-tu donc que Virgile, en son esprit troublé,
Repasse tristement la disette du blé,
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste
Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste ?
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint ;
On voit dans ses écrits briller son embonpoint :
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,
Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.
D'accord, quand un auteur sur une œuvre pâlit,
Trop de bien le relâche, et trop peu l'avilit.
Eh bien ! veux-tu forcer ton prince incomparable
A jeter sur tes vers un regard favorable,
Et, par quelques bienfaits, de ton sort obstiné
Changer royalement le cours empoisonné ?
Je m'en vais te guider par un avis fidèle ;
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : excelle.
Depuis que de l'Etat le vigilant démon

Dans ses puissantes mains en a mis le timon,
Tout genre de vertu brillante et distinguée,
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant,
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant;
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,
Et sois sûr qu'il paîra les travaux d'Apollon.
Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère;
Et dans des sentimens en contrainte exprimés,
Ne va pas confier sa gloire aux bouts-rimés ».

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,
Disparut le héros au vêtement romain,
Et traça dans les airs un lumineux chemin.
Acanthe, encouragé par cette remontrance,
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,
Regagna sa cabane en méditant Louis.

# LES AUTEURS,

## SATIRE.

Quel effrayant augure à mon âme étonnée
D'un funeste avenir ouvre la destinée !
Dans la plaine d'Auteuil tout-à-coup transporté,
Du rivage voisin j'admirois la beauté.
De cygnes argentés cent troupes vagabondes,
Errant par pelotons, pressoient les molles ondes ;
La Seine applanissoit sous eux ses claires eaux ;
L'air, le ciel, tout servoit aux fastueux oiseaux,
Qui sembloient méditer cette musique tendre
Dont jadis leurs aïeux endormoient le Méandre :
Lorsque d'affreux corbeaux un bataillon serré
Fond du côté du nord sur le troupeau sacré.
La noirceur de leur vol obscurcit la lumière,
La terreur de leurs cris fait troubler la rivière ;
Aux combats de Léda le cygne accoutumé
D'un choc plus redoutable est d'abord alarmé ;
L'un cherche dans les joncs un impuissant asile,

Et l'autre sous les flots..... Malheur au moins agile !
L'implacable ennemi les ouvrant par les flancs,
Choque, écarte, renverse et dissipe les rangs ;
Le champ plein de duvet reste à la bande noire ;
Le rivage frémit de ses chants de victoire ;
Un fier croassement fatigue les échos.
Ce songe m'épouvante et m'arrache au repos.
Je t'entends, dieu des vers, je cours où tu m'appelles,
Et je vais annoncer tes oracles fidèles,
Comme si la Sybille, en son antre savant,
M'exposoit son feuillage assemblé par le vent :
Sûr du sort de Cassandre, aux Troyens trop connue,
Qui toujours disoit vrai sans être jamais crue,
Jusqu'à tant que la cendre eût couvert Ilion.
Ciel ! détourne l'effet de ma prédiction !

. . . . . .

Auteurs, vous périrez bientôt par vos scandales,
Vous allez transformer les François en Vandales :
Je les vois revenir, ces siècles détestés,
Ces siècles malheureux d'ignorance empestés,
Où la Cour bégayant une langue en enfance,
N'avoit qu'Alain Chartier pour patron d'éloquence,

Où Clopinel au cercle occupant le haut bout,
Patelin sur la scène étoit seul de bon goût.
Ne vous en prenez pas au démon de la guerre
Qui corrompt les esprits en ravageant la terre :
Non, ne le chargez point de vos iniquités :
Par lui les nobles arts souvent sont respectés.
Marius et Sylla de la reine des villes
Firent le triste champ des discordes civiles,
Et plus farouches qu'eux, les deux Triumvirats,
La noircirent de faits encor plus scélérats.
Cependant, au travers d'une guerre si fière,
L'esprit ne fit jamais briller tant de lumière :
Dans les proscriptions, dans les sanglans hasards,
Apollon disputoit de gloire contre Mars;
On l'eût cru voir encor, sur la poussière teinte,
Faire naître des fleurs du beau sang d'Hyacinthe,
Et les héros qu'alors il lui plut d'exciter,
Ne laissent à nos soins que l'honneur d'imiter.
Mais pourquoi des Romains alléguer les chroniques,
Lorsque nous abondons d'exemples domestiques?
Je t'en prends à témoin, restaurateur des arts,
François, honneur du trône, émule des Césars,

Dont la mâle vertu par Bellone exercée,
Jamais des doctes Sœurs n'éloigna sa pensée.
Oui, pendant que ta droite à cent princes jaloux
Faisoit blêmir le front sous le poids de tes coups,
Ta gauche, seul espoir des lettres désolées,
Rassembloit dans ta cour les Muses exilées.
On t'a vu, précurseur de notre auguste roi,
Aux miracles qu'il fait préparer notre foi,
Moins grand, moins fortuné, mais pourtant toujours ferme.
Aussi l'inique temps ne t'assigne aucun terme,
Et n'effacera point l'éclat dont tu brillas :
Malgré les fictions du menteur Varillas,
Qui forgeant à son gré pancartes et mémoires,
Fabrique les romans qu'il nous vend pour histoires.

Quels crimes, direz-vous, nous sont donc imputés ?
Quels ! ah ! puisqu'il vous plaît, disons vos vérités.
L'orgueil, l'ambition, la paresse, l'envie,
L'ardente soif du gain, cet écueil de la vie,
Les combats acharnés, où l'on vous voit courir :
Auteurs, en est-ce assez pour vous faire périr ?
L'antiquité, qui vit que la sagesse austère

A l'homme corrompu paroissoit trop amère,
Invoquant des neuf Sœurs le magique pouvoir,
Voulut que le plaisir inspirât le devoir.
Ce fut dans cet esprit qu'une heureuse imposture
Inventa la cadence et régla la mesure,
Et préparant les cœurs par d'utiles chansons,
Confia les vertus à de fragiles sons.
Chaque genre de vers eut part à l'entreprise;
La louange des dieux à l'hymne fut commise;
L'églogue fit briller l'innocence des mœurs;
L'ode éleva le cœur par l'espoir des honneurs;
La satire, en riant, fit rougir la malice;
Melpomène aux tyrans fit horreur du supplice,
Et la Muse comique, admirable en ses traits,
Au peuple déréglé fit craindre ses portraits.
Mais dans ces premiers temps, plus exacts que les nô
Les poètes faisoient ce qu'ils prêchoient aux autres
Et leur sage conduite instruisant l'univers,
L'exemple de leur vie autorisoit leurs vers.
Tracez-nous des vertus les plus nobles images;
Vos mœurs dans le mépris plongeront vos ouvrag
Et le public, frappé de vos déréglemens,

N'ira point par vos soins former ses sentimens.
Sur le sommet du mont tel entre vous préside,
Qui d'un poison jaloux incessamment livide,
Du moindre honneur d'autrui sent son cœur désolé;
Pour peu qu'on en attrape, il croit qu'on l'a volé;
De soins plus éclatans l'ambition le presse:
Il traite l'art des vers d'erreurs de sa jeunesse;
Mais il souffre à regret ceux qu'il voit appliqués
A fouler d'un peu loin les pas qu'il a marqués.
Ainsi du Phrygien le mâtin plein d'envie,
Qui trouvoit le fourrage inutile à sa vie,
Ne pouvoit consentir que le bœuf affamé
Pourvût à ses besoins par l'aliment aimé.
O doux règne de Flore, où l'on vit sans cabale,
Où jamais une fleur d'une autre n'est rivale,
Où le simple muguet, content de son odeur,
N'affecte point du lys la superbe grandeur,
Où, sans que par l'ennui sa couleur se dissipe,
La rose voit briller l'émail de la tulipe!
Le jardin des neuf Sœurs, dans sa diversité,
Entretient un éclat d'immortelle beauté;
L'hysope y tient son rang aussi-bien que le cédre;

Tel chantera Phyllis, qui ne peut chanter Phèdre.
Lorsqu'on voit entre vous tant de déchaînement,
Sont-ce là ces docteurs, dit-on publiquement,
Qui parmi les mortels se jugent seuls capables
D'enseigner les vertus sous le voile des fables,
Qui veulent nous contraindre à trouver des appas
Aux sentiers épineux qu'ils ne fréquentent pas?
Par ces raisonnemens qui sappent votre estime,
Des auteurs à la muse on impute le crime.
Alors, moins parcourus que breviaires d'abbés,
Vous voilà dans l'oubli pour jamais absorbés;
Eussiez-vous dans vos vers, par une heureuse aud
Joint la force de Perse aux agrémens d'Horace.
Ira-t-on dans ces vers outrés d'emportemens,
De concorde et de paix chercher des documens,
Lorsque vos factions de vieux et de modernes,
Du Parnasse affligé font gémir les cavernes?
Vous vendez un remède excellent, dites-vous,
Pour grand nombre de maux, et sur-tout pour la t
Mais en le débitant la toux vous inquiète;
Guérissez vos poumons, Carmeline, et j'achète.

Scaliger (1) et Cardan, sur tous les beaux esprits,
Dans le siècle passé disputèrent le prix.
Le premier, dont le nom d'un triple honneur éclate,
Balance seul Homère, Aristote, Hippocrate;
Par lui le nouveau temps peut sans témérité
Disputer de mérite avec l'antiquité:
A titre de savant il obtient la couronne,
Plus prince des beaux-arts, qu'il ne l'est de Vérone (2):
L'autre dans son savoir paroît si singulier,
Qu'on a cru qu'il avoit un démon familier,
Qui, de ses longs travaux infatigable guide,
Avoit fait dans son corps passer l'ame d'Euclide.
La discorde s'allume entre ces deux héros,
A la bile *mêlé*, l'encre coule à grands flots,
Et d'un faux point d'honneur les maximes légères,
De ces doctes rivaux forment deux harangères.
Les noms injurieux débordent par torrens;
De honte et de bassesse ils se font concurrens;
Chaque presse gémit des critiques diffuses;

(1) Jules.

(2) Il se vantoit d'être issu des princes Della Scala.

Le Parnasse en rougit, Momus insulte aux Muses,
Et malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,
Cet éclat à jamais noircira leurs vertus.
Comme eux, tandis qu'en l'air votre tonnerre gron
Vous vous faites jouer sur la scène du monde :
Car, quel sang froid, sur rien vous voyant déchaîn
Peut s'empêcher de rire ou de se chagriner !
Et qu'importe, après tout, à la chose publique,
Si le sel de Peccais (1) passe le sel Attique ?
Si le hardi Pindare, aux astres s'élevant,
Court mieux que Sarrazin qui trotte en le suivant ;
Et si dans les sermons où plus d'un moine échoue,
Chrysostôme est après ou devant Bourdaloue ?
De plus d'une façon notre esprit s'ennoblit ;
Ce qu'inventa le vieux, le nouveau le polit,
Et notre nom ne peut s'amoindrir ou s'accroître,
Que par rapport au temps où le sort nous fait naît
Tel qu'Athènes vantoit, d'un juste orgueil enflé,
Peut-être dans Paris se verroit-il sifflé.
Chaque langue a sa grâce où le bon sens s'exp.iqu

(1) En Languedoc, endroit fameux par ses salines.

Souffrez que le Parnasse encor soit république,
Où l'on n'introduit pas, le bâton à la main,
Le cérémonial du pontife romain.
Mais, si régler les rangs est chose nécessaire,
Dites, qui vous en a donné le caractère ?
Le roi qui sait et peut, n'a point voulu juger
Entre le duc et pair et le prince étranger;
Et vous, usurpateurs, vous prendrez la licence,
A la cour d'Apollon, de régler la séance !
Ou vous nous montrerez vos pouvoirs de Phébus,
Ou vous nous permettrez l'appel comme d'abus.

Jadis, de là les monts, certaine académie,
Dans l'estime publique assez bien affermie,
Pour se faire porter encor plus grand honneur,
Fit un fameux édit, dont voici la teneur :
Si contre l'un de nous quelqu'auteur ose écrire,
Qu'il soit à l'avenir exclus de notre empire,
Et son nom condamné, pour sa témérité,
A mourir dans la honte et dans l'obscurité.
Cette précaution leur fut enfin fatale ;
La discorde jeta la pomme dans leur salle,

Où l'on voyoit écrit ce mot séditieux :
Au plus savant ; d'abord, d'un nuage à leurs yeux
L'infernale vapeur dérobe la lumière ;
L'un à l'autre chacun devient un Furetière (1),
Et chacun poignardant son frère de sa main,
Le soldat de Cadmus près d'eux parut humain.
Quand l'audace en écrits insolemment pétille,
L'Eglise a sa censure, et l'État sa Bastille,
Qui réduit à se taire une insolente voix,
Et force la licence à l'hommage des lois.
Mais, parmi les auteurs, cette troupe indocile,
Chaque Homère en tout temps trouvera son Zoïle ;
Laissons la lice ouverte, et qu'on soit respecté
Plutôt par la raison que par l'autorité.
Pour moi, je suis né libre, et je ne veux point être
Engagé par serment à l'avis d'aucun maître.

Chartres, Bourbon, Conti, race de mille rois,
Second espoir des lys, dont les jeunes exploits
Par-tout du sang royal éternisant la gloire,

(1) Écrivain fort satirique.

A suivre nos drapeaux contraignent la victoire ;
Vous, de qui le courage, affamé de danger,
Fait pâlir le François autant que l'étranger;
Vous, qui par des succès dont l'Europe s'étonne,
Multipliez Louis dans les champs de Bellone,
Songez à quel Etat vous devez votre appui,
Et si ce n'est pour vous, conservez-vous pour lui.
Lorsque cette valeur, de votre sang prodigue,
A demander la paix aura forcé la Ligue,
L'ardeur de célébrer vos glorieux combats
Forcera les auteurs à finir leurs débats,
Et la discorde entr'eux n'y mettant plus d'obstacles,
Tous se réuniront pour chanter vos miracles.

Mais qui les chantera ? ces esprits indolens
Dont la molle paresse enfouit les talens ?
Ces lâches traducteurs, qui laissent en arrière
La noble invention, brillante de lumière,
Qu'un mérite postiche enivre de fierté,
Pauvres négocians d'un argent emprunté ?
Je ne puis retenir ma bile effarouchée,
Quand je vois tant de gloire à cet art attachée :

Je sais qu'il est utile, et peuple nos vergers
Des fruits les plus exquis des climats étrangers ;
Du passé, du présent réglant l'intelligence,
Qu'il établit entr'eux une correspondance ;
Qu'il nous naturalise, et qu'il nous introduit
Aux vastes régions où commande l'esprit ;
Mais qu'on défère tout à ce mérite mince,
Et que le trucheman ait les honneurs du prince,
Dût tout ce tiers-état contre moi conjurer,
C'est ce que je ne puis souffrir sans murmurer.

Et comment en effet n'entrer pas en furie,
Quand Timante me dit : vive la Valterie (1) !
Son Homère me charme, il coule à plein canal,
Et vaut bien mieux traduit qu'en son original ;
Les Grâces à l'auteur ont dicté ses paroles,
C'est un homme, entre nous, à remplacer Marolles.
Il est vrai, le public lui doit être obligé
De cet or en charbons dans son creuset changé ;

(1) Auteur peu connu d'une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Sur ce qu'il a coupé les ailes à Pégase ;
Nos vers, pour le louer, n'ont point assez d'emphase :
De son grec francisé je suis adorateur,
Et ne lis qu'à genoux ce rare traducteur.

Les oiseaux ennuyés de vivre en république,
Par un rafinement plus sûr, plus politique,
Pour se choisir un roi, firent, par leurs hérauts,
Publier autrefois leurs états-généraux.
Certain vieux perroquet, habillé d'écarlate,
Accompagnant sa voix des gestes de la patte,
Par un sage discours se fit fort écouter :
Les oisons de Hollande eurent beau protester,
Beau noircir à hauts cris la puissance absolue ;
A la pluralité l'affaire fut conclue.
L'embarras fut plus grand sur le choix du sujet :
Chacun faisoit sa brigue et formoit son projet.
L'un vante du phénix la ressource immortelle,
L'autre du pélican la bonté paternelle ;
Un autre de la grue exalte le talent
Pour ranger en bon ordre un escadron volant :
Le peuple ailé frémit, et tout d'une volée,

Geais, merles, sansonnets sifflent leur ratelée,
Comme la chambre basse au pays d'Albion,
D'un désordre intestin ressent l'émotion,
En voix, en sentimens, en murmure confuse,
Sur un bill présenté que Guillaume (1) refuse.
Alors, d'un air de maître, et d'un ton redouté,
L'aigle trancha le nœud de la difficulté.
Ce n'est point une affaire à décider sur terre;
Je prétends qu'on nous juge au pays du tonnerre:
L'oiseau né pour voler doit aspirer aux cieux,
Règne celui de nous qui volera le mieux,
Dit-il. Quant aux raisons où mon avis se fonde,
C'est ici la première, et voici la seconde.
En achevant ces mots, il alonge à leurs yeux
Ces serres dont la charge arme le roi des dieux.
L'invincible argument demeure sans réplique.
Qui d'entr'eux sait voler à s'élever s'applique;
Mais l'aigle impétueux leur gagne les devans,
Comme le vent du nord passe les autres vents.
Déjà ses concurrens, sans force et sans haleine,

(1) Roi d'Angleterre.

Rendoient en retombant sa victoire certaine,
Lorsqu'un petit oiseau, dans ses plumes caché,
S'élevant de trois pieds : Tenons notre marché,
Dit-il, et je suis roi. De cette fraude heureuse,
Tout le peuple volant, jusques à la macreuse,
Pousse un éclat de rire, et, pour l'invention,
Le nomme *roitelet* parmi la nation.
O fable ! du bon sens portant le caractère,
Tu peins un traducteur à cheval sur Homère,
Qui tremousse de l'aile et qui dit à hauts cris :
Qu'on m'honore, je suis le roi des beaux esprits.
Mais si sa dignité ne brille à mon estime
Par des productions d'un ordre plus sublime,
Si son jeu se retranche à ce foible rôlet,
Il ne sera jamais pour moi qu'un *roitelet*.

Lorsqu'aux traductions un effort authentique
Unit l'utilité d'une saine critique,
Et forçant le nocher qui vogue aux sombres bords,
Avec tout leur esprit fait repasser les morts,
Je ne disconviens pas que l'honneur et l'estime
Ne suivent ce travail par un droit légitime ;

J'admire avec respect ce mérite foncier,
Mais, pour s'y distinguer, il faut être Dacier.

Lâches imitateurs, animaux sans courage,
Esprits du dernier ordre et nés pour l'esclavage,
Je frémis de colère en de certains momens,
Et d'autres fois je ris de vos froids mouvemens.
Quoi? toujours attentifs aux vestiges des autres,
Et toujours sur leurs pas ajustant tous les vôtres,
Ainsi qu'un jeune enfant, tremblant, embarrassé,
Quand de sa gouvernante il est exprès laissé,
Et qui sans s'ébranler, dans la peur qui le glace,
Demeureroit plutôt deux jours en même place?
Non, ce n'est pas ainsi qu'on peut se signaler
Dans le talent d'écrire ou dans l'art de parler;
Dans Hippocrène il faut puiser à pleine coupe,
Et qui se sent du cœur doit conduire une troupe.
Ainsi parloit Horace, et son aversion
Instruiseit le procès de l'imitation.
A ces froids traducteurs feroit-il plus de grâce,
Dont la foule remplit le sénat du Parnasse,
Qui des plumes d'autrui superbement parés,

D'eux-mêmes et des sots sont pour tout admirés?
Ciel! pour vous dépouiller, corneilles de la fable,
Ne verrons-nous point naître un moment favorable!

Ces honneurs prodigués par un indigne emploi.....
Quel amas de raisons se vient offrir à moi!
Ma muse paresseuse à leur aspect frissonne:
A revoir, traducteurs, je vous la garde bonne.

# LE NOUVELLISTE,

## SATIRE.

Est-ce toi que je vois, Polyphile, ou ton ombre?
Me viendras-tu toujours frapper de cet air sombre,
Plus pâle qu'un soldat, qui victime du sort,
Sur un tambour fatal lit son arrêt de mort?
Te verrai-je toujours haussé sur le cothurne,
Quelquefois éloquent, quelquefois taciturne,
Du geste, ou du discours en diverses façons,
De ta lâche frayeur nous marquer les frissons!
Jadis dans Ilion, parmi les tristes places,
La fille de Priam tonnoit moins de menaces,
Quand son enthousiasme aux Troyens étonnés,
Prophétisoit leur perte, et les dieux déchaînés.
Sans relâche occupé d'avis et de gazettes,
Porteur mystérieux de dépêches secrètes,
Ennemi domestique, et fièrement armé
Tantôt d'un manuscrit, tantôt d'un imprimé,

Du François intrépide, et plein de confiance,
Oseras-tu sans cesse attaquer la constance?

Par les illusions d'un esprit déloyal
Dont la fureur t'agite, et du Palais-Royal,
Chaque jour sans manquer, t'entraîne aux Tuileries
Faire publiquement trafic de menteries;
Peut-être n'as-tu point, faute d'avis prudens,
Examiné le fond de tes correspondans :
Mais de tes préjugés dissipons les obstacles,
Et voyons quelle foi l'on doit à tes oracles.

Ces deux aventuriers, Iphicrate et Milon,
Parés d'un vieux panache, et d'un sale galon,
Qu'on voit aux lieux publics, malgré leur mine basse,
Respectés des frondeurs de la dernière classe;
Dans un corps renommé jadis également,
Chacun d'eux d'une troupe eut le commandement,
Le premier, qui jamais n'eut la sienne complète,
Sacrifioit sa paye au dieu de la bassette;
Et l'autre plein d'orgueil, toujours prêt à brouiller,
Aux ordres de ses chefs ne sut jamais plier :
Tous deux furent cassés; à la vieille blessure

Ils mettent l'appareil d'un consolant murmure :
Comment se soutenir sans eux ? Tout est perdu :
Bellone est languissante, et Mars est morfondu.

Pour Damis, qui reçoit des avis de Hollande,
Estimé parmi vous comme un vieux chef de bande,
Qui, dans ses yeux hagards et sa triste couleur,
Porte *de Charenton l'hérétique douleur* (1),
Je le connois ; issu des familles errantes,
Qui repaissent d'espoir leurs libertés mourantes,
Et flattent leur parti des révolutions
Qu'annonça Dumoulin (2) dans ses prédictions,
Bien que de l'intérêt la sordide sagesse,
Pour conserver son bien, l'ait conduit à la messe,
Son ame est ulcérée, et cherche adroitement
Chez qui multiplier son mécontentement.

La troupe qui lui prête un oreille attentive,
L'établit souverain sur sa raison captive,
Et dans chaque quartier, au vulgaire ignorant,

(1) Vers de Boileau.

(2) Fameux ministre huguenot.

Court annoncer les maux dont Damis est garant.
Le stupide Lycas, qui de la politique
A compris le mystère au fond d'une boutique ;
Son beau-frère Nicandre, à qui l'art du procès
Aux maximes d'état a donné tant d'accès,
Enrichis des larcins de leur coupable race,
S'efforcent de purger la paternelle crasse :
Sous des habits dorés leur orgueilleux aspect,
Pour leurs décisions impose un grand respect.
L'un, par l'autorité dont la for[illegible],
Juge de bonne foi notre perte certaine ;
L'autre, fidèle écho du nouveau converti,
Pour faire l'esprit fort prend le mauvais parti.

Oui ; mais, me diras-tu, la victoire est commode
Contre des ennemis qu'on fabrique à sa mode :
Tu sais que je connois des gens d'un autre poids
Dont les réflexions s'expliquent par ma voix :
De cette décadence où tombent nos affaires,
Palamède et Cléon sont-ils garans vulgaires ? —
Il est vrai : quelquefois à leur table appelé,
L'on te voit applaudir sitôt qu'ils ont parlé.

Avant qu'apprendre d'eux le destin des royaumes,
D'un éclat imposant dépouillons ces fantômes;
Tu verras, au travers de ces noms honorés,
Et des titres pompeux dont ils sont décorés,
Un sentiment jaloux, par sa vapeur grossière,
De leur discernement offusquer la lumière.
Palamède et Cléon se virent disputer
Certains commandemens qu'ils croyoient mériter,
Et sans pouvoir sortir de leur sphère bornée,
Le rang de colonel fixa leur destinée;
Ils ont quitté l'emploi. Privé de leurs secours,
L'État mal gouverné périt dans leurs discours,
Ils frondent le principe, ils blâment la conduite,
Du tort qu'on leur a fait nos malheurs sont la suite,
Par leur exclusion nous sommes désolés,
Tout riroit à nos vœux s'ils s'en étoient mêlés.

Ce sont là tes auteurs; voilà sur quels mémoires
Tu prétends naviguer dans la mer des histoires;
Ton fragile vaisseau se met à l'abandon,
Et vogue sur la foi de l'insolent lardon.
L'imprimé de Hollande, ou celui de Bruxelles,

Sont le nord qui te guide au détroit des nouvelles,
Et tu crois du bon sens atteindre la hauteur,
De ces trompeurs écrits triste compilateur?

Tandis que l'univers attentif sur l'Europe,
S'applique au tourbillon dont l'horreur l'enveloppe,
Tandis que dans l'intrigue, et dans le mouvement,
La fière tragédie attend son dénouement,
Je n'approuverois pas qu'une fade indolence
Des succès de la guerre affectât l'ignorance;
Quand les flots soulevés frémissent de courroux,
L'affaire de l'État est l'affaire de tous:
J'aime à voir la victoire en diverses batailles,
Tantôt par ses faveurs éterniser Noailles,
Et tantôt par son vol ombrager tour-à-tour,
Aujourd'hui Catinat, et demain Luxembourg:
De ces heureux succès, que leur valeur m'expose,
Je recueille le fruit, mais sans creuser la cause;
Et sans m'évaporer en vains raisonnemens,
Je rapporte à Louis ces grands événemens.
Qu'importe à l'habitant de la plaine féconde
Que tous les ans le Nil si richement inonde,

D'examiner à fond si son débordement
Aux monts des Abyssins a pris commencement,
Quand le ciel régulier, dans des lunes exactes,
Pour enrichir l'Égypte ouvre ses cataractes,
Ou si de certains vents le souffle officieux
Pousse l'eau de la mer en des lieux spacieux,
Qui par d'obscurs canaux que la terre leur ouvre,
Dégorgent ce dépôt dont le Delta (1) se couvre?
Laissant à ses périls l'oisif physicien
Se fatiguer l'esprit d'un frivole entretien,
Libre d'un tel souci, le laboureur plus sage
Du fleuve répandu goûte en paix l'avantage.
Entre l'étoile fixe et les globes errans,
Trozac ne connoît point de chemins différens;
Jamais, pour démêler l'un et l'autre système,
Trop d'application ne lui rend le teint blême;
Que Copernic s'abuse, ou Ptolomée ait tort,
Ce ne sera point lui qui les mettra d'accord;
A peine connoît-il son almanach des *pastres*:
Trozac jouit pourtant du soleil et des astres.

(1) Partie de l'Égypte la plus féconde.

Pour moi, sur ce modèle, au bon sens ajusté,
Quand de nos champs féconds je vois Mars écarté,
Porter chez nos rivaux sa rage redoutable,
Sans sonder vainement l'abîme impénétrable,
Du bonheur de l'État je sais tirer profit;
Louis en est l'auteur, et cela me suffit.

Encor si cet esprit dont le feu t'embarrasse,
En vains raisonnemens dissipant son audace,
Se proposoit pour but l'exacte vérité,
On pourroit faire grâce à ta témérité;
Mais ton chagrin bizarre, et d'un François indigne,
Répand dans tes écrits une noirceur maligne,
Qui de nos généraux instruisant le procès,
S'efforce d'obscurcir nos plus brillans succès.
Nos plus nobles exploits sont jeux dont tu te moques,
Gironne et Palamos ne sont que des bicoques.
Que le vaillant Tourville, et ses fiers combattans,
Couvrent Thétis de morts et de débris flottans,
Tu feins d'être étonné que l'on tire avantage
De quelques bâtimens dispersés par l'orage.
Que pour forcer la Ligue en ses retranchemens,

Nos soldats soient changés en héros des romans,
Et que la renommée au Gange, au Tigre, à l'Inde
Annonce avec éclat la gloire de Nerwinde,
Tu nommes ce triomphe une témérité,
Constant à déplorer le sang qu'elle a coûté.
Aujourd'hui tu soutiens que le courrier t'apporte
Des articles de paix entre Vienne et la Porte,
Et pour mieux la conclure au gré de ton désir,
Il ne te coûte rien d'étrangler un visir.
Demain, par les Anglois nos victoires bornées,
Se verront submerger sous des flots de guinées (1)
Et tandis qu'épuisés nous manquons de pouvoir,
Les millions sterling pour Nassau vont pleuvoir.
En vain, si l'on t'en croit, au salut de Marseille
L'un et l'autre Vendôme avec prudence veille;
Leurs soins sont superflus, et ton effroi mortel
Livre déjà nos ports au redouté Russel.
Lorsque le doigt de Dieu, par un affreux ravage,
Signale son courroux sur son triste équipage,
Des vents et de la mer tu sauves le rebut,

(1) Monnoie d'or d'Angleterre.

Et de ses matelots tu guéris le scorbut.
Quand le Ter effrayé jusque dans l'onde amère,
Roule ses tristes flots grossis du sang Ibère,
Aux fuyards Espagnols joignant ta lâche voix,
Tu cours jusqu'à Madrid annoncer leurs exploits.
Nos conquêtes n'ont rien dans ta jalouse idée
Qu'on puisse comparer à Dieppe bombardée,
Et le secours de Brest est bien d'un moindre poids
Que n'est l'embrâsement de vingt maisons de bois.
Enfin, tout Amsterdam n'a pas un nouvelliste
Qui sache au Mars françois donner un air plus triste;
Pour ton œil jaunissant et de bile infecté
Tout est de la couleur qui détruit ta santé,
Et te paissant de fleurs, malgré Flore indignée,
Tu fais poison de tout, détestable araignée.

. . . . . .

Tu rougis, Polyphile, et ton cœur combattu
T'orne encor des couleurs que porte la vertu;
Le signe est favorable, et ta convalescence
Sur un tel pronostic n'est pas sans espérance:
Mais ne m'interromps point; à ma correction
Accorde une tranquille et souple attention.

Frappé d'étonnement, et d'éloges prodigue,
Tu ne t'épuises point pour les chefs de la Ligue;
De ces gens merveilleux, à nos temps réservés,
Les moindres mouvemens par toi sont relevés:
Je ne puis sur ce point condamner ta conduite;
Jusque dans l'ennemi j'honore le mérite:
L'on ne me verra point pour un trépas douteux,
Faire avec le bourgeois de ridicules feux;
Un rival ennoblit un cœur d'honneur avide:
La haine d'Euristhée est la gloire d'Alcide.
C'est flétrir les lauriers d'un fameux conquérant,
Qu'opposer à son bras un foible concurrent.
Tu le veux, Polyphile, et j'y souscris sans peine;
Le chef des ennemis est un grand capitaine;
Ses projets sont hardis et finement conçus;
Mais qui le bat par-tout est encore au-dessus.
Vous m'en serez témoins, théâtre de victoire,
Que Bellone à jamais consacre à la mémoire,
Du courage françois monument solemnel,
Voerden, Senef, Nerwinde; et Steinkerque et Cassel

(1) Batailles perdues par le prince d'Orange.

Vous m'en serez témoins, places mal défendues,
Aux yeux de ce guerrier à nos troupes rendues,
Sans que pour leur secours il ait rien hasardé ;
Gand, Bouchain, Mons, Namur, Saint-Omer et Condé (1);
Et vous, villes par lui vainement assiégées,
Dans l'histoire du temps serez-vous négligées ?
Les murs de Charleroi par deux fois attaqués,
Oudenarde, Maëstricht, y seront-ils marqués (2) ?
L'avenir équitable, aux exploits de la France,
Mettra-t-il de Nassau les succès en balance,
Et se souviendra-t-il qu'il a conquis Beaumont,
Furne aux murs démolis, et Binche et Fauquemont (3) ?
Peut-être diras-tu que le chef de la Ligue,
Comme un autre Philippe, est un démon d'intrigue,
Que de son cabinet, de deux doigts seulement,
Il peut au monde entier donner le mouvement (4).
Soit, je crois, pour te plaire, à la métempsycose,

(1) Villes qu'il a tenté inutilement de secourir.

(2) Siéges qu'il a levés.

(3) Bicoques qu'il a prises.

(4) C'est de quoi se vantoit Philippe II, roi d'Espagne.

Du fils de Charles-Quint l'âme en son sein repose ;
Mais il n'a point encor par de fermes liens
Joint les épiscopaux aux presbytériens (1) ;
Mais il n'a point encore, à force de dépense,
De nos vieux alliés (2) ébranlé la constance ;
Mais, malgré tous ses soins, son génie impuissant
N'a pu concilier l'aigle avec le croissant ;
Il n'a point jusqu'ici par ses sourdes pratiques
Fait de mauvais François des mauvais catholiques :
Seulement en ce point politique savant,
Qu'il réduit ses amis à se paître de vent,
Et nourrissant d'espoir leur attente trompée,
Maintient à leurs périls sa grandeur usurpée.

Pourquoi, si de ces faits tu sais la vérité,
Contre notre bonheur es-tu si révolté ?
La valeur dans autrui te fait peut-être ombrage,
Et t'accuse en secret de manquer de courage ;
Peut-être qu'offensé d'un nécessaire édit,

(1) Desseins où le prince d'Orange a échoué.
(2) Les Suisses.

Contre le bien commun l'intérêt se roidit,
Et soulève ton cœur pour le secours modique
Qu'exige des sujets la fortune publique.
Dans les arts de la paix occupé mollement,
De les voir négligés, l'un se fait un tourment;
Un autre, du profit cherchant la source impure,
S'afflige que Bellone ait écarté Mercure.
Mais ne serois-tu point de ces gens obérés,
De créanciers pressans à toute heure entourés,
Qui voudroient pour remède à leur inquiétude,
Des débris de l'Etat couvrir leur turpitude?
Un pareil intérêt autrefois suborna
Ces factieux Romains, qui, sous Catilina,
Avant que Cicéron prononçât leur supplice,
Mirent la république au bord du précipice.

Mais je te veux traiter avec moins de rigueur;
Le noir soupçon t'outrage: eh bien! tu n'as que peur.
Lorsque de toutes parts l'orage nous menace,
Le nombre d'ennemis t'épouvante et te glace.
Ainsi le voyageur dans la nuit égaré,
Traversant la forêt d'un pas mal assuré,

Aux rayons de Phébé, plein d'une horreur secrète
Croit qu'une ombre bizarre est un loup qui le gue
Et veut que des hibous les cris indifférens,
Soient des esprits malins ou des mânes errans.
As-tu donc oublié, démentant ta naissance,
De tes braves aïeux l'intrépide assurance?
N'entends-tu pas leur voix te dire au fond du cœu
Quoi? vous êtes François, lâche, et vous avez peu
Lorsque de cimenter la sûreté publique,
Le plus grand des héros fait son affaire unique,
D'une vaine terreur vos yeux sont éblouis,
Soutenu, protégé, défendu par Louis?
Portez aux ennemis ce défaut de courage,
Allez, de vos sermens la France vous dégage;
Elle hait des frayeurs qui pourroient la troubler
Et ne veut point d'enfant capable de trembler.

O Rome! ô des vertus admirable modèle!
Que ta fermeté plaît! que ta constance est belle!
Que j'aime tes écrits qui me viennent offrir
Tes talens merveilleux pour faire et pour souffri
Lorsqu'Annibal, vainqueur en trois grandes bat

De ces enfans de Mars hâte les funérailles ;
Quand de leurs chevaliers entassés en monceaux,
Il se fait mesurer les bagues par boisseaux,
Rome écarte la crainte et les terreurs profanes,
Frémit, plus fière encore après Trébie et Cannes ;
L'audace avec l'espoir brillent de toutes parts,
On arme les enfans, les femmes, les vieillards ;
Au trop bouillant Varron, cause de cette chute,
Pour le complimenter tout le peuple députe,
Sur ce qu'en ce revers son courage assuré,
Du salut de l'Etat n'a point désespéré.
Pendant que le secours marche par une porte,
Par l'autre, pour l'Espagne, ils ordonnent qu'on sorte ;
Le tranquille préteur ose vendre à l'encan
Le terrain qu'Annibal occupe par son camp,
Et l'acheteur, marqué d'un pareil caractère,
Plus haut qu'en pleine paix ose pousser l'enchère.
A voir de ces grands cœurs le courageux effort,
La fortune rougit et se donne le tort,
Et les favorisant sur la terre et sur l'onde,
Couronne leur vertu de l'empire du monde.

Si la frayeur te laisse un peu de jugement,
Je m'en vais te guérir d'un seul raisonnement.
Supposons que le ciel, pour punir nos offenses,
De l'empire François abatte les défenses;
Que le Rhin mis à sec, de son gouffre profond,
A nos fiers ennemis ait découvert le fond;
Que Cybèle en courroux hâtant nos destinées,
Applanisse en tremblant Alpes et Pyrénées:
La valeur de Louis, jointe à sa piété,
Ne suffit-elle pas pour notre sûreté?
Ni par effort humain, ni par courroux céleste,
Nous ne pouvons périr tant que Louis nous reste.

C'est assez, Polyphile, il faut que tu sois fou,
Ou tu vas devenir plus zélé que B*** (1).
De mes expressions les couleurs sont trop fortes;
Annibal ni Pyrrhus ne sont point à nos portes;
Et si Mars irrité fait tonner sa fureur,
C'est sur nos ennemis que vole la terreur:
Souffre que la raison de ta peur te dégage;

(1) M. l'abbé de ***, grand politique et très-bon François.

Il sied mal aux vainqueurs de manquer de courage ;
C'est flétrir les lauriers qui nous couvrent le front,
C'est faire au nom François un immortel affront.
Des affaires du temps explique mieux la suite ;
Du Dieu que nous servons vois sur nous la conduite ;
Et pour rendre le calme à ton cœur étonné,
Songe, en un mot, quel roi le ciel nous a donné.

## ÉPITRE

### A Monseigneur DE FLEURY, ancien Évêque de Fréjus, Précepteur du Roi.

DEPUIS le jour qu'Adam fut pétri de limon,
On n'a de ses neveux connu que Salomon,
Qui par un don du ciel, sans art et sans étude,
Ait reçu du savoir la vaste plénitude.

Qu'on jette un malheureux dans le fond d'une tour
Dont l'étroit soupirail n'admet qu'un foible jour,
De ses yeux offusqués par un sombre nuage,
Tout perçans qu'ils étoient, d'abord il perd l'usage
Ensuite il entrevoit : de la triste noirceur
Le temps par l'habitude éclaircit l'épaisseur.
Telle est l'âme de l'homme, à qui son origine
Communique un rayon de lumière divine,
Lorsqu'à son corps mortel ses naissantes clartés
De l'éternelle idée apportent les beautés :
Mais dès qu'elle s'unit à la grossière masse

Dont l'ombre l'enveloppe et le poids l'embarrasse,
Cette âme ne voit rien qu'au travers des vapeurs
Du faux, de l'incertain, des sens souvent trompeurs,
Soumise aux passions, dans leurs flots absorbée,
En un mot vers la terre incessamment courbée,
Si de l'instruction le travail assidu
Ne lui rend sa vigueur et son éclat perdu :
Le progrès en est lent, mais, par sa suite heureuse,
La raison, de l'erreur devient victorieuse.

Prélat, comblé d'honneurs à tant d'égards divers,
Je crois vous voir sourire en parcourant ces vers :
D'où nous vient, direz-vous, ce nouveau philosophe,
Qui, dans la vieille cour, vêtu d'une autre étoffe,
Avilissoit sa muse à chanter tour-à-tour
Des hymnes à Bacchus, des odes à l'Amour?
Dans quel livre a-t-il pris ce style magnifique ?
Auroit-il sommeillé sous l'ombre du portique?
Est-il fête au Parnasse, et quelque esprit follet,
Faisant chez les neuf Sœurs répéter un ballet,
Vient-il grotesquement, pour dilater leur rate,
Couvrir Anacréon du masque de Socrate?

A quoi doit aboutir un si grave début?
Lisons, et s'il se peut, voyons quel est son but.

Lisez donc, s'il vous plaît. Dans mes jeunes années
Aux jardins d'Hélicon mes muses couronnées,
Au bord d'une fontaine, à l'ombre des bosquets,
Passoient leur temps volage à cueillir des bouquets
Aujourd'hui que la glace endurcit leurs campagne
Que la neige a blanchi le haut de leurs montagnes
Pour adoucir ma perte au coin de mon foyer,
Dans les raisonnemens je cherche à la noyer :
L'âge qui rend dévote une vieille coquette,
Change en docteur moral le plus léger poète;
Il en convertit plus que prône de curé.

D'ailleurs, à cette cour où vous m'avez vu vivre,
Je suis plus obligé cent fois qu'au meilleur livre;
Elle m'a dépouillé de ces affections
Qui causent à l'esprit tant de distractions,
De cet amour des biens où notre espoir se plonge
Idole décevante, agréable mensonge,
Où le cœur incertain n'a jamais décidé

S'il est vrai qu'il possède, ou qu'il soit possédé.
De ses obstructions la cour purgea mon âme :
J'ignore si ce fut ellébore ou dictame ;
Mais, quoique la pilule eût certain goût amer,
Elle me renvoya chez moi nu comme un ver.
Depuis ce temps heureux, plus léger qu'une plume,
A prendre un vol plus haut mon esprit s'accoutume,
Et pour mettre en honneur son arrière-saison,
Tâche d'associer la rime et la raison.
Ainsi, dès que Cratès eut soutenu l'épreuve
De consigner son or dans le gouffre d'un fleuve,
Il devint philosophe, et fut des plus huppés
Que dans un muid la Grèce ait jamais vus campés.
Mais fermons, il est temps, la longue parenthèse ;
Excusez l'amour-propre, et rentrons dans ma thèse.

Je vous disois, seigneur, dès le commencement,
Qu'il faut d'un jeune esprit former le jugement,
Non, par cette méthode, à mon sens, téméraire,
Et que ses inventeurs nomment compendiaire,
Mais par l'attention, par le soin diligent,
Qui mesure au sujet les forces de l'agent.

Lorsque de quelqu'essence on veut remplir un vase
Dont le col est étroit par rapport à sa base,
Qu'on verse goutte à goutte : en de plus grands effo
La liqueur s'effarouche et coule sur les bords.
Voulez-vous en chimie avoir heureuse issue?
Poussez-moi par degrés le feu sous la cornue;
Qui le donne trop vif verra s'évaporer
Ce miracle de l'art qu'il croyoit préparer.
C'est ainsi qu'un enfant doit par la patience
Entrer dans le détroit de la réminiscence,
Si Platon disoit vrai, quand il a publié
Que l'âme n'apprend rien qu'elle n'ait oublié.

Nous verrons fourmiller la cour et la province,
De ces donneurs d'avis sur les leçons du prince,
Qui vers les pensions méditant quelque accès,
Viendront vous inviter à de nouveaux essais.
Qu'on me donne le roi pour huit jours à conduire,
Vous dira le premier, je veux qu'il sache écrire
Plus correct que Cadmus, l'auteur industrieux
*De peindre la parole, et de parler aux yeux* (1).

(1) Ce vers est de Brébeuf.

Moi, reprendra quelqu'autre, en généalogie,
En ce que nos savans nomment mythologie,
Je l'instruis en trois mois, mais de telle façon
Qu'aux d'Hoziers, qu'aux Huets il en feroit leçon.
Ecoutez le troisième, il crie à perdre haleine :
Dans un délai plus court, sur la langue romaine
Je le rendrai si fort, qu'il pourroit aisément
Avec tous les Césars parler sans trucheman.
De ces grands prometteurs que devons-nous attendre?
La souris qui naîtra du mont prêt à se fendre.
Ce qu'un doigt sur le sable a sans peine tracé,
Du moindre vent qui souffle est sans peine effacé :
Ce qu'un burin profond grave sur le porphyre,
Du temps qui détruit tout ne connoît plus l'empire.
Hâtez-vous (vieux proverbe et su communément,
Mais propre à mon sujet), hâtez-vous lentement.

Quand même il seroit vrai que ces fameux Lullistes,
De nos sages aïeux abandonnant les pistes,
Par un art plus concis le pourroient avancer;
Quel besoin si pressant a-t-on de le presser?
Entre l'enfant et l'homme, il est un certain âge

Où la raison se forme, et l'esprit se dégage,
Age inconstant, léger, inquiet, dissipé,
Du mal plus que du bien fréquemment occupé,
Si des auteurs polis l'amusante lecture,
Et l'ardeur de savoir n'en fixent le mercure.
Que chaque jour au prince offre nouveaux appas,
Entretenons son feu, mais ne l'étouffons pas :
Un peu d'huile maintient une lampe allumée;
Versez-en par excès, ce n'est plus que fumée.

Mais il ne suffit pas de faire attention
Sur le temps nécessaire à chaque instruction;
Au sage directeur des royales études
Il reste un champ plus vaste à ses sollicitudes;
C'est à lui d'éviter qu'un esprit tout de feu
N'incline à des objets qui lui conviennent peu :
Et tel qu'un jardinier qui des planches fertiles
Extirpe assidûment les herbes inutiles,
Qui nuisent par leur ombre à des sujets meilleurs,
Et dérobent les sucs qu'il destinoit ailleurs,
Des désirs curieux que la grandeur fait naître,
Qu'il cherche à détourner son disciple et son maître

Et de telle prudence use pour le régir,
Que d'être trop savant il n'ait point à rougir.
Si l'on avoit imbu de saines disciplines
Ce roi qui compila les tables Alphonsines (1),
Auroit-il jamais dit, astrologue pervers,
Que Dieu par ses conseils eût mieux fait l'univers;
Et pendant que des cieux il battoit la campagne,
Perdu négligemment l'empire d'Allemagne?
Jacque (2), à la controverse affilant son caquet,
De pédant couronné gagne le sobriquet:
Henri (3) des livres saints démêlant la fusée,
De l'insolent Luther s'attire la risée.

Croissez, auguste lys, pour nous donner la loi:
Soyez bon, sage, juste et savant, mais en roi:
Des conseils de Fleury toujours prompt à dépendre,
Vous saurez à coup sûr ce qu'un roi doit apprendre.
Équitable prélat, n'allez pas soupçonner

(1) Alphonse x, roi de Castille.

(2) Jacques I, roi d'Angleterre.

(3) Henri VIII, roi d'Angleterre.

Qu'en blâmant les avis, j'ose vous en donner :
Ah ! ne m'imputez point cette brutale verve
De l'animal immonde enseignant à Minerve :
C'est d'un vieux domestique excès d'affection :
C'est d'un cœur tout françois l'ardente effusion,
Qui m'élevant l'esprit au-dessus du vulgaire,
Lui fait prophétiser ce que vous allez faire ;
Et comme, aux jeux publics, on souffre au spectateu
Un battement de mains pour exciter l'acteur,
J'ai cru m'être permis d'applaudir par avance
Aux soins que vous prendrez de la royale enfance.

Quel riche diamant vous avez à tailler !
Sur quel or éclatant allez-vous émailler !
Déjà du jeune roi la vive renommée
S'indigne en son palais de rester enfermée,
Et remplit l'univers par un bruit éclatant
De l'heureux naturel du maître qu'il attend.
La France touche au doigt les biens qu'elle en espère
Idolâtre d'un fils qui deviendra son père,
Et vous fait par ma voix le même compliment
Des vertus d'un grand homme immortel monument.

Je rends graces aux dieux, disoit un roi de Grèce (1),
Du fils que leur faveur accorde à ma tendresse;
Mais, savant Aristote, il m'est cent fois plus doux
Qu'il soit né dans un temps à s'instruire sous vous.
N'y changeons que deux mots, et vous m'allez comprendre;
Aristote en Fréjus, en Louis Alexandre.

---

(1) Philippe, roi de Macédoine.

# ÉPITRE

## A Monseigneur le Duc de Noailles.

Enseveli depuis quatre ans passés
Dans votre oubli, je ressemble à ces ombres
Que le tyran des mornes trépassés
Tient sous la clef dans ses cavernes sombres.
J'ai le teint pâle et les yeux enfoncés;
Ma foible voix avec peine articule
Barbares mots et propos peu sensés;
On me pourroit enterrer sans scrupule,
Si des soupirs languissamment poussés,
A mes amis vers mon lit empressés
Ne témoignoient qu'encor je capitule,
Prêt à me rendre aux destins courroucés,
Et qu'encor luit mon dernier crépuscule.
S'il faut partir en cette extrémité,
Grâces à vous, du moins j'ai profité
De ce tribut qu'exige la nacelle

Du vieux Caron; franc suis de sa gabelle,
Passé m'avez au-delà du Léthé.

Le doux sommeil, dans mon adversité,
Me fait par fois sentir son énergie:
Dire ne puis, seigneur, en vérité,
Si c'est sommeil, ou si c'est léthargie;
Quoi que ce soit, son occulte magie
Suspend les maux dont je suis agité,
Interrompant ma plaintive élégie.
Vous le savez, grand duc, que le sommeil
Traîne après soi songes de mille sortes,
Lorsque l'aurore, au visage vermeil,
De l'orient, en pompeux appareil,
Vient redorer les rayonnantes portes.
On voit alors sur dragons flamboyans,
Voler en l'air vieilles échevelées,
Nains contrefaits, satyres tournoyans,
Fleuves de flamme à grand bruit ondoyans,
Monstres marins sur les ondes salées,
Vents déchaînés, orages foudroyans,
Moines bourrus, funèbres mausolées,

Diables cornus, Scylle aux chiens aboyans,
Géans affreux et chimères ailées :
Fades auteurs de livres fatigans
Qui débitoient aventures de fée,
Et de Calot crayons extravagans,
Sont, en caprice, au-dessous de Morphée.

Mais le plus beau des secrets de son art,
C'est d'assembler les errantes idées,
Que les vapeurs dispersoient au hasard
Dans la cervelle aux membranes ridées;
Et de-là vient que l'homme assez souvent,
En sommeillant, songe à la même chose
Qui l'occupoit le jour d'auparavant;
De ses désirs son erreur se compose.
Le jouvenceau se figure en ses bras,
A sa merci, tenir sa bien-aimée :
De procureurs, de sergens, d'avocats,
Le plaideur voit une meute affamée
Qui le poursuit au travers du fracas
De la grand'salle où campe cette armée;
L'ambitieux ne rêve que grandeur;

Titres pompeux à l'envi le décorent;
Sur-intendant, ministre, ambassadeur,
Le roi l'embrasse et les peuples l'adorent.
De l'usurier si les greniers sont pleins,
Du genre humain méditant la ruine,
Il s'applaudit, et ses songes malins
De sept-cent-neuf (1) ramènent la famine.
L'homme de guerre, au sang accoutumé,
Voit des combats une image effrayante,
Du plomb volant, un champ d'armes semé,
De cris aigus perçant l'air enflammé,
Membres épars sur l'herbe rougissante;
Un lâche en tremble, un brave en est charmé.

Pour moi, seigneur, si près des funérailles,
Par tels objets je ne suis occupé;
D'amours, grandeurs, richesses, ni batailles,
Pendant la nuit, mon esprit n'est frappé;
Et si je rêve enfin, c'est aux Noailles;

(1) 1709, année marquée par une horrible disette de grains, qu'avoit précédée un hiver très-rigoureux et très-long.

Ces noms si beaux, si grands, si respectés,
Que je médite en des momens plus libres,
Dans mon sommeil, font de mes facultés,
Par leur vertu, mouvoir toutes les fibres.
Tantôt le père, à mes yeux enchantés,
Vient se montrer avec cet air affable,
Qu'à ses amis déployoient ses bontés;
Puis, s'éclipsant dans les airs agités,
Me fait pleurer ma perte irréparable:
Tantôt le fils, brillant de toutes parts
De cet éclat que prodigue Bellone
A ses héros, se montre à mes regards,
Tel qu'il étoit quand il força Gironne.
Que vois-je alors? ciel! que j'en suis surpris!
Il se détourne au moment que j'avance
Pour l'aborder; et si ce n'est mépris,
C'est tout au moins cruelle indifférence:
Ainsi, mon cœur, en veillant affoibli,
Ne peut calmer ses guerres intestines,
Dans le sommeil où la mort et l'oubli
Me font passer les nuits sur les épines.

Puisqu'aujourd'hui le songe et son effet
Sont les sujets qui composent ma lettre,
Je veux encor, s'il vous plaît le permettre,
Vous raconter le dernier que j'ai fait.
Ces jours passés, mes sens un peu plus calmes,
De mes douleurs souffrant l'allégement,
Je croyois être en certain bois de palmes
Que lauriers verds bordoient pompeusement.
Onc ne vit œil de séjour si charmant;
Tapis de fleurs faits en compartiment
Qui souriоient à la terre émaillée;
Face de ciel qui n'est jamais brouillée,
Jamais de froid ni de chaud véhément,
Concerts de voix mêlés à l'instrument,
Table superbe et bien appareillée,
Divine odeur, l'air d'autour embaumant,
D'oiseaux chantans brigade égosillée,
Ruisseaux de lait, cailloux de diamant,
Vigne féconde à l'orme entortillée,
Et fruits exquis sur souche bien taillée,
De ce beau lieu composoient l'ornement.

Savoir le nom fut à moi chose aisée,
De ce climat si fertile en douceurs :
Gens abreuvés à l'eau des doctes Sœurs,
De mille pas sentent leur Elysée.
Plus j'avançai, plus j'en fus convaincu :
J'y vis héros de toutes les espèces,
Par pelotons, devisant des prouesses
Mises à chef quand ils avoient vécu.
Aux surannés je ne voulus entendre,
Et sur le ventre à la hâte passai
De Scipion, d'Achille et d'Alexandre
Sans m'arrêter ; mais quand je m'efforçai
D'aller plus haut, je vis le grand Turenne,
Votre cher père, et l'immortel Condé,
Qui s'égayoient au bord d'une fontaine.
J'en ai le cœur de plaisir inondé ;
Pour leur parler, je cours à perdre haleine ;
Mais le respect sut bien me retarder,
Comme un amant de la première laine,
Qui voit sa belle et n'ose l'aborder.

Le maréchal, pendant que je balance,

Jette sur moi des regards étonnés,
Me reconnoît, me sourit, et s'avance :
Te voici donc dans les lieux fortunés,
Mon vieux client ! tes jours sont terminés.
Viens-nous chanter les honneurs de la France;
Viens accorder ta lyre en unisson
Avec Racan, Malherbe et Pélisson.
Tu vas jouir d'une douceur profonde,
D'un vrai repos dans ce paisible emploi.
Mais si Léthé n'a point agi sur toi,
Raconte-nous des nouvelles du monde :
Qu'y fait mon fils? est-il digne de moi?
Lors je repris : seigneur, quoiqu'il m'en fâche,
Mort je ne suis, tout au moins que je sache :
D'un court sommeil le magique pouvoir
M'a procuré le bonheur de vous voir.
Dans notre monde, ainsi qu'en vos bocages,
Tout est paisible à force de hauts faits;
Notre grand roi dissipa les orages
Qui traversoient le retour de la paix,
Et consommant le plus beau des ouvrages
Qui couronna tous ses autres bienfaits,

Il entreprit le plus long des voyages,
Où va tout homme, et n'en revient jamais.
Les Alcyons nichent sur nos rivages
Depuis ce temps, et Mars par ses ravages
Ne trouble plus nos tranquilles souhaits.
Ce brave duc qui vous doit la lumière,
Si noblement poursuit dans sa carrière,
Qu'un paradoxe êtes-vous aujourd'hui,
Et le sujet d'une dispute insigne,
Pour décider qui des deux est plus digne,
Ou lui de vous, ou vous, seigneur, de lui.
Dans les combats, émule de la foudre,
Les ennemis, devant lui dissipés,
Manquent d'asile, et leurs murs mis en poudre
Fument encor des coups qu'il a frappés.
Tant que l'Europe a vu sur son théâtre
Louis le grand, l'invincible, l'heureux,
Par des exploits que l'histoire idolâtre,
Éterniser son règne vigoureux,
Parmi les chefs que choisit la prudence
Du sage roi pour le généralat,
L'illustre fils qui vous doit sa naissance,

S'est signalé par cent preuves d'éclat ;
Mais aujourd'hui que le seigneur des armes
D'un trône au ciel fait Louis possesseur,
En nous laissant, pour essuyer nos larmes,
Son pacifique et jeune successeur,
Dans les conseils d'une auguste régence,
Noailles brille, et nous fait voir à tous,
Par sa sagesse unie à sa vaillance,
Quel héritage il a reçu de vous.
Oh! de quels chants modulés pour sa gloire
Je me plairois à devancer l'histoire!
De quels concerts, de quel bruit, de quels sons,
Feroit ma voix retentir le Parnasse!
Mais que peut faire une muse en disgrâce,
Dont sa froideur a glacé les chansons?

Je suis surpris de cette indifférence,
Dit le héros ; mon fils n'ignore pas
Que de tes vers la nombreuse cadence
A de la force, et que j'en ai fait cas.
De cent guerriers la mémoire est ternie
Pour n'avoir eu qui chantât leurs exploits,

Et d'autres cent, la gloire est infinie,
Pour qui la Muse a fait tonner sa voix.
Parmi les vers que tes veilles produisent,
Sous son aveu, choisis les mieux peignés,
Rends-les publics, et que nos noms s'y lisent
Chargés du sel dont on voit imprégnés
Ces vieux auteurs que les modernes prisent.
Trop a duré son refroidissement;
Retourne à lui, j'entends qu'il te redonne
Dans sa faveur ton premier logement;
Cours de ma part l'en presser vivement,
Et s'il le faut, dis-lui que je l'ordonne.

Jamais coupable à mourir condamné,
Quand l'acier brille et le coup le menace,
A tels transports ne fut abandonné,
Lorsqu'il entend le peuple dans la place
Pousser des cris qui lui portent sa grace.
En cet instant mon âme réunit
Toute sa force, et plein d'impatience,
Pour vous porter cet ordre je m'élance
Hors de ma couche, où mon songe finit.

Besoin n'est-il du sage Artémidore,
Pour l'expliquer. Votre père a parlé;
Illustre duc, que j'aime et que j'honore:
De votre cœur sans retour exilé,
En pleurs amers serai-je distillé?
L'ordre est précis, que voulez-vous encore?

Mais finissons, car je vais m'épuisant;
C'est trop jasé pour un agonisant,
Que vous pourrez, s'il vous en prend envie,
Avec deux mots, rappeler à la vie.

# ÉPITRE

## AU RÉVÉREND PÈRE DU CERCEAU.

Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.
Où? je ne sais; mais n'en soyez en peine :
Qu'il soit en Flandre, en Bretagne, en Touraine,
Dans le Berry, dans le pays Manceau,
Trace éclatante à son manoir vous mène :
Peut-il cacher son feu sous le boisseau?
Je l'en défie, il est trop difficile;
Puis c'est un cas que défend l'Évangile.
Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.

A cet éclat, dont la lueur vous mène
Tout droit au but, suivez sans dire mot;
Vous trouverez le chaste La Fontaine,
Et l'élégant, mais pudique Marot (1):

(1) Du Cerceau a fait des Contes qui, comme de raison, sont d'une gaîté moins licencieuse que ceux de La Fontaine et de Marot : c'est à cela que l'auteur fait allusion.

Quand vous serez devant sa Révérence,
Faites la vôtre, et vous courbant bien bas,
Sans complimens ouvrez la conférence,
Car je comprends qu'il ne les aime pas.

Je suis, Pater, lettre provinciale,
Lui direz-vous; mais n'en augurez mal;
Je ne viens point pour semer du scandale,
Et dans mon fait n'entre grain de Pascal:
Dans mes replis fouillez tout à votre aise,
N'y trouverez panse d'a qui déplaise.
Ma mission vient d'un provincial,
Non pas de ceux qui de vos compagnies
Sont commandans, mais des foibles génies
Sur qui province a droit seigneurial.
Toujours n'a pas croupi dans sa province;
Dès sa jeunesse on l'en a vu sortir
Pour ses péchés, fréquentant cour de prince,
Ou de princesse, à ne vous point mentir.

Des courtisans pour prendre les manières,
Vingt ans complets il s'est mis en souci;
Bien voudroit-il par vingt coups d'étrivières

Les racheter, et ses enfans aussi;
Non pour revivre, et c'est sa moindre envie;
Car tout compté, *seriùs, ociùs,*
Toujours faut-il abandonner la vie,
Comme a bien dit le cher Horatius:
Vivre long-temps n'est qu'augmenter ses peines.
Chasse de mort se fait sans hourvari;
Et pour avoir passé ses neuf centaines,
Mathusalem n'en est pas moins pourri.
A dire vrai, cuisans remords le tiennent,
Mon pauvre maître, et regrets du passé,
Non pour les ans, qui jamais ne reviennent,
Mais pour l'argent qu'il a si mal placé.

Venons au fait, je sens que je m'égare,
Et m'attendris sur mon or exhalé,
Comme en chimie, où le souffleur avare
Le voit perdu quand il le croit doublé.
Or le quidam dont je vous ai parlé,
Présomptueux comme défunt Icare,
Dans votre cour désire être installé.
Son amitié dont il vous fait offrande,

Est un mystère où nuit la nouveauté ;
Amis nouveaux, amis de contrebande.
Mais quoi? vos vieux, nouveaux n'ont-ils été?
Votre amitié pourra vieillir peut-être ;
A tout projet il faut commencement.
Mais pour s'aimer puisqu'il faut se connoître,
Montrer vous vais par son commandement
Son vrai portrait qu'enveloppe vous cache,
Fait par lui-même ; et Van-Dick ni Carrache
Ne l'auroient peint plus régulièrement.

De mes soleils les vingtaines sont triples,
Et par delà ; le compte de mes ans
Va du Sauveur égaler les disciples :
Ma tête a pris la couleur des Feuillans ;
Les Cordeliers ont sonné la retraite :
Gris ne suis plus, mais blanc comme barbette
Que prend nonnain pour aller en vedette :
Sur un grand nez fait pour porter lunette,
Comme en Espagne est le cas usité,
J'en ai toujours, non point par gravité,
Ne vous déplaise, ains par nécessité :

De lésiner si j'étois plus tenté,
Plus curieux de remplir ma bougette,
Je m'en pourrois épargner un côté,
Car mon donjon n'a plus qu'une échauguette.
A cela près je suis joli garçon,
Planté le soir au milieu d'une place,
Du gazetier lisant quelque leçon,
Semant par-tout quolibets à la glace,
Grand sottisier de la première classe,
Tantôt Pétrarque, une heure après Boccace,
Tantôt moral, et tantôt polisson :
Toujours content, toujours le mot pour rire,
Ou chévrottant un couplet de chanson,
Ou décochant quelque trait de satire ;
Mais je m'abstiens de parler et d'écrire,
Comme je puis. Ce comme, est comme rien;
Vomissement reprend toujours au chien;
Il y retourne, et n'en devient que pire.
D'autres plaisirs je ne suis plus touché,
Leur douce amorce en vain me sollicite.
Dieu débonnaire, oubliez mon péché !
Quitté ne l'ai, mais c'est lui qui me quitte;

Temps en est-il, et point n'en suis fâché.
Au demeurant, certain clou j'ai fiché
Dans le milieu, pour régler ma conduite;
Cagot ne suis, et ne suis débauché,
De l'esprit fort mon cœur n'est entiché,
Point libertin, encor moins hypocrite.

Quant à l'esprit, on tient qu'il n'est usé;
Tel que je l'eus, je le conserve encore,
Non de ces grands que le vulgaire adore;
Mais tel qu'il est, il est d'un tour aisé;
Et grapillant dans les jardins de Flore,
Fuit le sublime, en est désabusé,
Malgré Longin (1), qui l'a tympanisé,
Malgré Boileau, dont la plume sonore
En beau françois l'a dégrécanisé.
Il se peut bien, sans faire ici le rogue,
Que c'est ma faute. Ainsi dans l'apologue
Disoit renard; du fruit trop haut planté,
Qu'il n'étoit point dans sa maturité.

(1) Auteur d'un *Traité du Sublime*, que Boileau a traduit du grec en françois.

Pour les beaux vers et la galante prose,
L'amusement m'en semble des plus doux;
C'est ma marotte, au cas que l'on compose,
En tous les deux, comme Voiture et vous,
Que tout soit fin, que tout coule de source,
Qu'obscurité n'en retarde la course,
Et que le sel, à pleines mains versé,
Pique le goût à poursuivre empressé.

J'ai le cœur bon; c'est une marchandise
Dont tout chrétien se vante impunément:
Pour attirer chez soi la chalandise,
Plus qu'on ne vaut sans scrupule on se prise;
Mais je l'ai tel, et maudit soit qui ment.
En plein Palais j'en prêterois serment,
Si les sermens que justice autorise
N'étoient appât pour tromper hardiment.
Mais faites mieux; éprouvez seulement
Si j'ai talent qui puisse être de mise
Pour vous donner quelque contentement.
Jusqu'à l'essai le fourbe se déguise;
Le sondez-vous, adieu l'enchantement.

De peu d'amis ma voiture se charge ;
Le rôle est bref, court est le parchemin ;
Dans un cœur franc on en est plus au large,
Plus à son aise on y fait son chemin,
Et j'ai noté mon Molière à la marge
Où cet acteur qui sa bile décharge,
Ne peut souffrir l'ami du genre humain (1).

Dans ce détail de mon petit ménage,
Examinez, Père, à votre loisir
Si rien vous duit ; de tout le tripotage,
Mon Révérend, je vous donne à choisir :
Mais hâtez-vous, car la Parque m'appelle ;
Dès qu'une fois la louche damoiselle
En tortillant a rempli son fuseau,
Vous avez beau prier l'inexorable
De prolonger le terme irrévocable,
C'est temps perdu : crac, un coup de ciseau.

C'est grand'pitié, me direz-vous peut-être,
Pitié sans doute à pourfendre un rocher,

(1) L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
MOLIÈRE, *Misanthrope*.

Que de son temps on ne puisse être maître;
Que de si loin on vienne nous chercher
Pour nous planter fatigantes épîtres
Sur la moustache, à nous, les vrais arbitres
Du goût exquis; en dussé-je enrager,
Gâte-papiers me viendront assiéger,
Pour se vanter, au milieu de leur place,
Qu'ils sont connus des maîtres du Parnasse.
Verrai-je donc sur moi de toutes parts
Fondre en fureur leurs sonnets ou leurs odes?
Vieux courtisans entés sur campagnards,
Par Apollon, sont gens bien incommodes;
Imitateurs des grands originaux,
Mais si mauvais, si durs, si plagiaires,
Qu'en peu de temps suffiroient leurs travaux
A ruiner les plus riches libraires.

A l'invective en deux mots je réponds:
Dans un jardin toute fleur n'est pas rose;
De toute espèce une cour se compose;
Gens de bon sens, grands benêts, froids bouffons,
Bourgeois, soldats, par troupes entassées,

Pour la grossir se mêlent aux marquis ;
Et si les rois vouloient tous gens exquis,
Ils n'auroient pas les côtes si pressées.
Du bel esprit arbitres généreux,
Ouvrez à tous les oreilles bien larges :
Ce rang sublime est un titre onéreux
Qu'il faut laisser ou prendre avec ses charges.

Assez au long, de votre instruction
J'ai fait le plan, missive ma mignarde :
Vîte à cheval. Qu'est-ce qui vous retarde?
Je me confie à votre affection,
Et vous remets sous la protection
Du dieu des vers, qui vous tienne en sa garde.
Pressez, priez avec soumission,
Mais noblement, et vous tenez en garde :
Homme timide est un homme à nasarde ;
Et pour venir à la conclusion,
Peu veut gagner marchand qui ne hasarde.
Percez forêts, passez mont et ruisseau,
Et comme éclair qui part d'une bombarde,
Volez, mes vers, volez chez Du Cerceau.

## ÉTRENNES A M. DE CHASSELAS.

Au jour de l'an qu'on nombre sept-cent-quinze,
De quels souhaits dois-je vous régaler,
Mon cher voisin, qui puissent égaler
Votre bonheur, vous qui donneriez quinze
Et bisque encore aux gens les plus heureux?
Vous êtes bon, fidèle, généreux,
Franc comme l'or qui roule en abondance
Dans vos comptoirs. Vous aimez la dépense,
Et vous avez de quoi la soutenir:
Dans votre hôtel on est toujours en fête,
Successions vous pleuvent sur la tête,
Et le présent vous pleige (1) l'avenir.
Vous avez femme et belle et complaisante,
Deux qualités qui sympathisent peu;
De beaux enfans une troupe galante

(1) *Plieger*, vieux mot qui signifie *garantir*.

Brille chez vous. Item, heureux au jeu;
Si le piquet quelquefois vous occupe,
Quatorze d'as vous remplit le poignet :
Si mieux aimez plumer aux dés la dupe,
Raffle de six sort de votre cornet :
Pour des amis vous en avez en foule :
Gens fortunés en manquent rarement;
Votre santé jamais ne se dément :
Sur quels souhaits convient-il donc que roule,
Heureux mortel, mon petit compliment?
Sur un seul point : c'est que le ciel propice
Dans cet état vous maintienne avec soin
Jusqu'en huit-cent par sa main protectrice,
Et s'il se peut, qu'il m'en fasse témoin.

# LE CHAT ET LE RENARD,

## FABLE (1).

Expédiens pour se tirer d'affaire,
Sont dans la vie un secours nécessaire :
Qui trop en a n'est pas le mieux lotti,
Le nombre y nuit; mais le plus salutaire
C'est d'être habile à prendre son parti.

En attendant, sous un épais bocage,
Temps propre à faire une exécution;
Un vieux renard, avec un chat sauvage,
Passoit une heure en conversation.
O genre humain! perverse nation!
Dit le renard, quel dieu pour nous propice,
Nous délivrant de ton oppression,

(1) La Fontaine a traité le même sujet, livre IX, fable XIV.

Érigera la chambre de justice
Qui doit punir ta malversation!
Il n'est engin que leur maligne ruse,
Pour nous gober, n'aille s'imaginant;
Toile, filet, chausse-trappe, arquebuse;
Tout en fourmille, air, eaux et continent.
Ce qui sur-tout est digne du tonnerre,
C'est que le chien, ce lâche déserteur,
Ce parasite impudent et flatteur,
Assiste l'homme à nous faire la guerre:
On s'en pourroit toutefois consoler,
S'ils y venoient en bêtes de courage:
Ils trouveroient souvent à qui parler;
Mais cent contre un; le bel exploit! j'enrage
Lorsque j'entends cors et trompes sonner
Pour applaudir à la meute vorace,
Comme au benêt, qui pour pain lui donner,
En moins de rien se met à la besace:
Bêtes et gens signalent leur effort,
Abois de chiens, cris de valets s'unissent,
Dans les vallons les échos retentissent,
Et ce fracas, c'est pour un lièvre mort.

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour mon compte;
J'ai force tours par mon sens inventés
A renvoyer avec leur courte honte
De vingt châteaux les hourets ameutés.
Au bel esprit il n'est rien d'impossible;
Je veux t'instruire, et tu peux faire état
De mes secrets. Pour moi, reprit le chat,
Je n'en ai qu'un; mais il est infaillible.
A ce propos, la chasse se rabat
Sur nos causeurs. Voici venir la meute
Qui les poursuit. Le renard aussitôt
Gagne les champs à la première émeute;
Puis essoufflé se remet à son trot;
Il se blottit, et poussé dans un angle,
Il ruse, il pisse, il donne le crochet;
Mais il est pris, et mieux qu'au trébuchet;
Finaud le happe, et Gargouillard l'étrangle.

Maître matou n'en fait point à deux fois,
Grimpe au sommet d'un chêne qui le cache;
Et là, des chiens méprisant les abois,
Gronde ces mots, retroussant sa moustache:

Compère, hélas! je te l'avois bien dit;
Trop de savoir perd celui qui s'y fie :
Vive un bon choix! Heureux qui n'a d'esprit
Qu'autant qu'il faut pour conserver sa vie

# ORPHÉE,

Paraphrase d'une redondille espagnole de D. Francisco de Quévédo.

Pour ravoir sa femme Euridice,
Orphée aux enfers s'en alla :
Est-il si bizarre caprice
Dont on s'étonne après cela ?

Dans un accès de ce délire
Où son jugement se perdit,
Pouvoit-il chercher rien de pire,
Ni dans un endroit plus maudit ?

Il chanta des airs pitoyables,
Dont le tendre accompagnement
Suspendit la fureur des diables,
Et des coupables le tourment.

Sa voix ne touchoit point leur âme,
Mais la seule admiration
Qu'un sot, pour recouvrer sa femme,
Témoignât tant de passion.

Alors Pluton, hochant la tête,
Dit au chanteur alangouri :
O maître fou comme poète,
Et beaucoup plus comme mari!

Proserpine est bonne diablesse;
Mais je te jure, sur ma foi,
Que les six mois qu'elle me laisse
Ne sont pas les moins gais pour moi.

Fût-elle aux cieux cent ans encore
Pour la soustraire à mon pouvoir,
Je n'irois point sur la mandore
Braire en bémol pour la ravoir.

Quand tu conçus quelque espérance
De nous fléchir par tes accords,
Ignorois-tu que le silence
Est le charme unique des morts?

Puisqu'une impertinente flamme
Pour le troubler t'a fait venir,
Parques, qu'on lui rende sa femme ;
On ne sauroit mieux le punir.

En vertu de mon indulgence,
Bientôt, puisqu'il le veut ainsi,
Il sera damné par avance,
Et peut-être un peu plus qu'ici.

Mais pour payer de sa musique
Le plaisir aux enfers si neuf,
Ajoutons-y quelque rubrique
Qui puisse encor le faire veuf.

A ce soin l'équité m'invite,
Qui souffre qu'en même sujet
On récompense le mérite,
Quand on a puni le forfait.

Rendez-lui donc sa demoiselle,
Qui le suivra sans dire mot;
Mais s'il tourne les yeux sur elle,
Qu'on me la refoure au cachot.

Peu de cœurs, de chaîne aussi forte,
Avec leurs moitiés sont unis :
Que j'en sais qui de cette sorte
Seroient charmés d'être punis !

Ah ! si des femmes incommodes
Des tours de tête délivroient,
Que de maris comme pagodes
Incessamment la tourneroient !

Ainsi sur son trône de braise
Parla le monarque enroué :
Son sage arrêt, dans la fournaise,
Par tout son peuple fut loué.

L'ordre est suivi. Mais cette fête
Se termine en piteux regrets :
Orphée, ayant tourné la tête,
Redevient veuf sur nouveaux frais.

Dans son impatience extrême
Que sa raison ne peut calmer,
Le malheureux perd ce qu'il aime
A force de le trop aimer.

Vaine et légère comme un songe
Qu'un dormeur prend pour vérité,
L'ombre gémit, et se replonge
Dans l'éternelle obscurité.

Sans murmurer de son supplice,
La pauvre âme renonce au jour :
Pouvoit-elle, en bonne justice,
Se plaindre d'un excès d'amour ?

Sa double mort la désespère,
Qui vient rompre un nœud si parfait ;
Mais quoi ? la cause en est si chère
Qu'il faut pardonner à l'effet.

L'époux, qui la voit disparoître,
Se livre à son mortel ennui,
Incapable de reconnoître
Le bien qu'on lui fait malgré lui.

L'enfer à ses plaintes touchantes
Cessant de se laisser charmer,
Dans la Thrace, par les Bacchantes,
Il s'en va se faire assommer.

Du beau sexe double victime,
Chantre affligé, console-toi;
Force gens d'un rang plus sublime
Ont bien subi la même loi.

C'est vainement qu'on s'évertue
Contre un vainqueur si redouté:
Et qu'importe, au fond, qui nous tue,
Ses faveurs ou sa cruauté?

Femmes, si cette historiette
Irrite vos cœurs inhumains,
C'est un Espagnol qui l'a faite:
Pour moi je m'en lave les mains.

Ovide, à cette même fable,
Direz-vous, donne un tour galant:
Le Romain étoit raisonnable,
L'Espagnol n'est qu'un insolent.

Et vive hymen! Sous son empire
On boit, on mange, on fait dodo;
Puis.... D'accord; mais le mot pour rire
Est cependant pour Quévédo.

## LETTRE DE M. DE SÉNECÉ

### A MADAME DESHOULIÈRES,

En lui renvoyant de l'argent qu'elle lui avoi prêté à la bassette.

La divine Uranie, en tous lieux estimée,
Dont tout Paris est enchanté,
Qui partage la renommée
Par son esprit et sa beauté;
Cette Uranie enfin de qui la complaisance
Eût surpassé mon espérance
Par un seul regard obligeant,
Le premier jour de notre connoissance,
M'a prêté de l'argent.
Je puis en mon bonheur prendre entière assuran
Tout soupçon doit être banni,
Puisque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.
Brigandage permis, que l'usage autorise,

Fier monstre, enfant cruel de l'espoir le plus doux,
Que vomit la mer en courroux
Dans les lagunes de Venise,
Bassette, dont la face a l'air si rigoureux,
Qui causes le murmure et la plainte commune,
C'est toi qui d'un cœur généreux
M'as procuré le secours dangereux.
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eu bien moins de fortune.
Et toi, mon foible esprit, qu'un faux éclat surprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête?
Tu vois l'argent que l'on me prête,
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi m'engagent
Ses mortelles bontés, ce secours inhumain;
Vois que ses yeux la dédommagent
Des profusions de sa main.
Je puis facilement lui rendre
De quelqu'argent prêté le secourable prix;
Mais ce que ses charmes m'ont pris,
Le puis-je hélas! ou le veux-je reprendre?
Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant;

Rendons vîte argent pour argent;
Et mettant à ses yeux, par une heureuse adresse,
La reconnoissance en son jour,
Forçons-là, s'il se peut, de nous rendre à son tour
Tendresse pour tendresse.

## RÉPONSE DE MADAME DESHOULIÈRES

### A M. DE SÉNECÉ.

Songez-vous à ce que vous faites,
Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes?
Bornez votre reconnoissance;
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une si petite importance,
Que je ne vois point d'apparence
Qu'un cœur, pour un tel soin, à se donner soit pr
D'ailleurs, je ferois conscience
De mettre mon argent à si gros intérêt.
Un si foible service à rien ne vous engage :
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu.

N'allez pas vous piquer de grandeur, de courage;
La générosité n'est plus du bel usage :
Ce que je vous prêtai, vous me l'avez rendu :
En ce siècle, en doit-on demander davantage?
Ah! l'on est plus heureux que sage,
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.
Grâce à la probité qui vous est naturelle,
On ne court point ce danger avec vous :
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle,
Malgré l'estime mutuelle
Que la bassette a fait naître entre nous,
Comme il est des filous de différente espèce,
Et qu'en amour presque tout est permis,
En vain vous vous êtes promis
D'avoir de moi tendresse pour tendresse.
Au seul nom d'amour je frémis;
Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse,
Demeurons quitte et bons amis.

## CHANSON

### DE MADAME DESHOULIÈRES (1).

A la cour
Aimer est un badinage,
Et l'amour
N'est dangereux qu'au village.
Un berger,
Si sa bergère n'est tendre
Sait se pendre;
Mais il ne sait point changer;
Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change aussitôt qu'elles.

(1) Madame Deshoulières ayant envoyé cette chanson à l'Auteur, il fit la réponse qui est après.

## RÉPONSE.

Ayez la bonté de me dire
De quel crime la cour est coupable à vos yeux,
Pour la décréditer par la fine satire
De vos portraits ingénieux?
Ah! devenez plus juste, et, s'il se peut, plus tendre,
Ou l'Amour, ce grand artisan
De choses qu'on ne peut comprendre,
Vous fera voir un courtisan
Moins prêt à changer qu'à se pendre.
Quel inconvénient dans l'heureux assemblage
Qui pourroit fournir tour-à-tour
La politesse de la cour,
Et la bonne foi du village?
Un seul de ces talens n'est point assez pour vous;
Quand un berger se rend à l'amoureuse flamme,
Il se rend en aveugle à ce penchant si doux,
Et, sans savoir pourquoi, livre toute son âme;
Mais un homme éclairé par la réflexion,
Augmente son ardeur, accroît sa passion :
D'un fin discernement la puissance suprême

Fait sentir chaque jour des feux renouvelés.
Quelle perte pour vous, Iris, quand on vous aime,
Si l'on ne connoît pas tout ce que vous valez!

# PIÈCES DIVERSES.

## VERS

Pour mettre au-dessous du portrait de BENSERADE.

CE bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

## VERS

Pour mettre au bas du portrait de BONTEMPS, premier Valet-de-Chambre du Roi.

VIVRE en faveur sans ostentation;
Faire du bien seulement pour le faire;

Être équitable au poids du sanctuaire;
Joindre au bonheur la modération;
N'être jamais à personne contraire,
Mais d'obliger saisir l'occasion;
Prendre les arts sous sa protection;
En beau chemin, content du nécessaire,
D'accumuler fuir la contagion;
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et plus de cinquante ans;
Ce sont vertus qui de la cour sortirent
Le même jour que trépassa Bontemps.

## ÉPITAPHE

### DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.

Par le dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'est qu'un peu de poussière.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatans
Auroient enrichi nos histoires!
Mais au lieu de compter ses ans,
La Parque a compté ses victoires.

## ÉPITAPHE.

Ci gît une fille de Cône
Qui rasoit en perfection;
Fussiez-vous barbu comme un faune,
A peine sentiez-vous son opération.
Pour calmer la douleur cruelle
Que cause aux voyageurs son trépas inhumain,
Terre, soyez légère aux os de la pucelle;
Toujours le serez moins que ne l'étoit sa main.

## ÉPITAPHE

### D'un homme mort d'insomnie.

La perte du repos m'a conduit aux abois;
Enfin je l'ai trouvé dans cette sépulture.
Ne faites point de bruit, passans, je vous conjure;
Vous me feriez mourir une seconde fois.

## MORALITÉ.

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps :
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chimère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisans.
Jouissons, bergère,
Jouissons du temps ;
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des amours contens :
Le soleil éclaire
Moins qu'à l'ordinaire :
Ses feux complaisans
Forcent à se taire
Ta pudeur austère.
Jouissons du temps,
Jouissons, bergère.

## AUTRE.

Toi qui sais que le temps, si léger à la fuite,
Echappe à nos désirs,
Tu remets à demain, quand je te sollicite
De goûter les plaisirs :
Qu'il est lent à venir ce demain ridicule!
En quels lieux se tient-il?
En Norwège, en Guinée, aux colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil?
Quel titre à ce demain te donne confiance ?
En as-tu caution?
On peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction :
Parmi tant de délais, j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui;
Demain n'est qu'un nuage, Acanthe ; et la sagesse
Veut qu'on vive aujourd'hui.

## AUTRE.

Amis, ne cherchons point dans la philosophie
De quoi nous consoler de nos plaisirs perdus :
Malheur à l'esprit qui s'y fie,

Et c'est le vrai chemin de consumer sa vie
En soupirs éternels et regrets assidus.
Aux volontés du sort pour ajuster la nôtre,
De ce qu'il nous refuse étouffons le désir :
Rien ne fait oublier l'absence d'un plaisir
Comme la présence d'un autre.

## AUTRE.

Un économe négligent,
Peut par mauvais ménage épuiser ta finance :
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres-forts et piller ton argent:
L'injure des saisons rendra ton champ stérile :
Le feu consumera tes maisons de la ville :
Sur tes troupeaux nombreux, les loups s'acharneront:
Un banquier frauduleux te fera banqueroute :
Tes vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront.
Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien : hâte-toi, Damis;
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

## MADRIGAL.

Aux jardins de Paphos dépouillés de leurs charmes
On ne voit plus de danse, on n'entend plus de chants;
Les Grâces sont en deuil, Vénus se fond en larmes;
L'amour a pris la clef des champs :
On promet un baiser de la reine des belles,
A qui du fugitif lui donnera nouvelles,
Non pas de ces baisers qu'à Vulcain l'enfumé
Elle donne à regret en présentant l'oreille,
Mais de ceux qu'Adonis, si tendrement aimé,
Obtint de sa bouche vermeille :
Venez, venez, déesse, et voyez dans mon cœur
Les funestes effets de sa cruelle flamme;
Voyez avec quelle rigueur
Il fait le dégât dans mon âme;
Il vint chez moi se reposer;
Le repos qu'il y prit, le perfide me l'ôte :
Délivrez-moi d'un pareil hôte,
Et je vous quitte du baiser.

## AUTRE.

Je ne sais que juger d'Eudoxe
Pour qui j'ai le malheur ou le bien de brûler :
Jamais d'un plus grand paradoxe
Dans l'empire amoureux on n'entendit parler.
S'il arrive qu'un jour elle aime la retraite,
Et cherche à contenter mon amour assidu,
L'autre dans les plaisirs la jette à corps perdu,
Et prude le matin, le soir elle est coquette ;
Elle a de la douceur et de l'emportement ;
Quelquefois tout lui plaît, quelquefois tout la choque ;
Vient-elle de répondre à mon empressement,
Une heure après elle s'en moque ;
Son procédé bizarre accroît à tout moment
Mon incertitude mortelle :
Vivre avec elle est un tourment ;
Une mort de vivre sans elle.

## AUTRE.

J'EN conviens, mon rival à vous conter sa peine
Me surpasse sans contredit :
Il brille, et mille éclairs échappent de sa veine ;
Mais quand on dit si bien ce que l'on sent, Climène,
Le sent-on bien comme on le dit?

## AUTRE.

ADORANT la jeune Phyllis
J'espérois d'attendrir son âme,
Ou que ses attraits affoiblis,
Affoibliroient aussi ma flamme.

De la rigueur de ce tourment
Si fatal aux cœurs qu'il possède,
J'appelois témérairement
Au temps, mon prétendu remède :

Mais chaque jour je m'aperçoi
Que mon erreur étoit grossière :
Hélas! que peut le temps pour moi?
Il la rend plus belle et plus fière.

# ÉPIGRAMMES.

## I.

Sur la satire de BOILEAU contre les femmes.

MENACÉ d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur affligé :
Elle paroît enfin, cette froide satire;
Amour, consolez-vous, le beau sexe est vengé.

## II.

Sur le même sujet.

J'AI vu la satire des femmes :
Juste ciel ! que de pauvretés !
Si la vengeance encore a du goût pour les âmes,
Pelletiers et Cotins, mânes persécutés,
Insultez à des vers plus foibles que les vôtres :
De l'auteur en un point le sort me semble beau;
L'écueil de Salomon, d'Antoine, et de mille autres,
Est encor celui de Boileau.

## III.

Gillot, bossu par devant, par derrière,
Et goguenard (car tous bossus le sont),
Pour se baigner, au bord de la rivière
Mit ses habits, comme tant d'autres font:
Or un voleur à les embler (1) fut prompt;
Mais quand Gillot eut fait son tripotage,
Et décrassé son sale parchemin,
Il regagna l'infidèle rivage,
Bien rafraîchi, mais nu comme la main:
Lors de plus près avisant son dommage,
Il le supporte en empereur romain.
De souhaiter que le diable t'emporte,
Maudit larron de mon seul vêtement,
Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte
Pour un tel cas; je voudrois seulement,
Pour te punir, du moins, vaille que vaille,
Que cet habit, acquis furtivement,
Pût te servir, et fût juste à ta taille.

(1) Embler, vieux mot qui signifie *emporter*.

## IV.

Dans folle noise, un badaut de Paris
D'un coup de pinte eut la tête ferue.
On le pansoit; il poussoit de hauts cris
Qui s'entendoient des deux bouts de la rue.
Lors, dit le maître, ou donnez-moi congé,
Ou laissez voir, pour faire bonne cure,
Si le cerveau n'est point endommagé:
Ouvrer ne puis sans sonder la blessure.
Hélas! monsieur, dit le pauvre blessé,
C'est temps perdu de chercher ma cervelle;
De ce tourment tenez-moi dispensé;
Brin n'en avois lorsque je pris querelle.

## V.

Dans son bureau, certain vieux sénateur,
Riche de biens et pauvre de génie,
A Gui-Patin, très-sec admirateur,
De ses écrits montroit la litanie. —
Mon jugement du sonnet d'Uranie
Fut le début de mes productions;
Voici mes vers, essais de ma jeunesse;

Dans ce tiroir sont mes traductions ;
Voyez auprès deux dissertations,
L'une sur Pline, et l'autre sur Lucrèce. —
Que tardez-vous à mettre sous la presse
Ce beau françois et ce charmant latin? —
Mes héritiers en feront l'entreprise
Après ma mort. Mon Dieu! dit Gui-Patin,
Dépêchez-vous; il est temps qu'on vous lise.

## VI.

Un magistrat, j'entends des subalternes ;
(Car de toucher à nos supérieurs,
Dieu m'en préserve), a pris des airs modernes
Faits pour servir de matière aux rieurs.
Livres lui sont pure pédanterie,
Point il n'en lit; entretiens de savans,
Dans son esprit, passent pour moquerie ;
Chasseurs chez lui, joueurs et bons vivans
Ont le haut bout. Pleine est son écurie
De grands coureurs plus vîtes que les vents ;
Robe à son sens passe pour un supplice;
Par bienséance, il la souffre au Palais :

Dès qu'il en sort, doré comme un calice,
Il parle chiens, équipages et relais.
La qualité l'a pris dans ses filets :
Fameux rival du Bourgeois gentilhomme,
Nous le voyons sur ses traces briller;
Et même goût a transformé notre homme
De mauvais juge en mauvais cavalier.

## VII.

Dans le temps que le ciel se couvre
D'une douteuse obscurité,
Un soir, dans les jardins du Louvre,
J'entendis une voix dont je fus enchanté.
Je m'approchai de la syrène,
Et la suppliai tendrement
De m'accorder un doux moment
Pour l'entretenir de ma peine :
Je l'obtins, j'y volai. Mais, ô maître des dieux!
Qui peut comprendre tes merveilles!
L'amour, pendant la nuit, m'entra par les oreilles
L'amour, en plein midi, me sortit par les yeux.

## VIII.

Que Pernelle est contredisante!
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter!
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis:
Quand je plaisante, je médis,
Je suis un flatteur, quand je loue,
Un fanatique, quand je lis,
Un dissipateur, quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou;
Si je suis triste, un loup-garou:
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule:
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie:
Pour moi j'y perds l'entendement.

Un jour je lui disois : Ma tante,
Tout vous déplaît, tout vous tourmente,
Quand aurez-vous contentement ?
Quand, reprit-elle ? au monument ;
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternûment,
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : Dieu vous contente.

## IX.

Fanchon dans ses beaux jours, pour une de ses nuits,
Demandoit mille francs en espèces sonnantes ;
Fanchon les valoit bien ; mais l'état de mes rentes
De cet amour vénal m'interdisoit les fruits.

Pour cette jouissance ardemment désirée,
Je revins à la charge au bout de quelques mois ;
Au prix de cinq cents francs elle étoit modérée :
Je le trouvai plus haut que la première fois.

Quelque autre temps s'écoule ; et la belle adoucie,
Cottise à cent écus mon feu qui s'amortit :

J'en voulus donner dix; Fanchon me remercie,
Et notre marché se rompit.

Enfin, sur son retour, cette beauté moins fière
S'offre pour deux louis à me tout octroyer:
Je les donne à ma cuisinière,
Et je crois les mieux employer.

Dans un plus grand raval pouvoit-elle descendre?
Fanchon l'a fait pourtant; je vous le garantis:
Elle en veut but à but, et me l'a fait entendre;
Et moi je n'en veux plus en payant, ni gratis.

Pour peu que le temps qui les ronge,
Des perles de sa bouche éclaircisse les rangs,
Que son teint se ternisse, et sa gorge s'alonge,
C'est moi, morbleu, c'est moi qui voudrai mille francs.

## X.

Jean m'invite à dîner avec cérémonie,
Et me fait une litanie
De trente conviés que je ne connois pas.
Serviteur à son grand repas:
J'aime à manger en compagnie.

## XI.

Que pensez-vous de mon sonnet,
Me dit une belle écolière?
Vous paroît-il passable, ou, comme dit Molière,
N'est-il bon seulement qu'à mettre au cabinet?
Moi, repris-je en riant, soit dit sans vous déplaire,
Je l'ai trouvé si vif, si tendrement tourné,
Qu'en le lisant j'ai soupçonné.....—
Quoi? — Que vous vous l'étiez fait faire.

## XII.

Sur certain petit incident,
La vieille tante de Lydie
Dit à sa nièce en la grondant :
Tu n'es qu'une jeune étourdie.
Lors dit la nièce en gambadant :
Vous avez raison, ou je meure :
Jeune étourdie ! à la bonne heure;
Mais je suis jeune cependant.

## XIII.

Dans un endroit obscur passant avec Céphise,
Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
Quelle commodité, trop aimable marquise,
Pour une amoureuse entreprise,
Si c'étoit une autre que vous!
Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour et de courroux :
Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
Si c'étoit un autre que vous.

## XIV.

Lise au pouvoir de ses charmes
Joint des sermens et des larmes
Dont un cœur tendre s'émeut :
Si je m'y rends, que je meure ;
Elle ment quand elle pleure,
Et pleure quand elle veut.

## XV.

Pour sortir du libertinage
Où depuis long-temps je te vois,
Il faut enfin, mon fils, songer au mariage :
J'ai pour toi, sur cela, déjà fait un bon choix :
C'est une jeune fille. — Elle en sera plus bête. —
Belle comme l'Amour. — Gare le mal de tête. —
Elle est fille de qualité. —
Elle en aura plus de fierté,
Et me viendra prôner les héros de sa race. —
Elle a de la vertu, de plus. — Pure grimace. —
Elle a de l'esprit. — Je le croi ;
Peut-être même trop pour moi.
Ne m'en parlez plus, je vous prie. —
Elle a vingt mille écus à toucher tout comptant,
Sans l'espoir d'une grosse hoirie. —
Que diantre lanternez-vous tant ?
Cela vaut fait : je me marie.

## XVI.

Lise, à cinquante ans passés,
Fait la jeune et la jolie,
Qui prend ses airs courroucés
Quand on lâche une folie;
Et relevant d'un ton sec
Quelques mots de contrebande,
Vous plante au nez le respect
Qu'à son sexe il faut qu'on rende.

Lise le prend galamment;
Elle est femme de courage,
Et plus qu'une autre on l'outrage
Quand le respect se dément :
On le lui doit doublement
Et pour le sexe et pour l'âge.

## XVII.

Eh! pourquoi, ma chère Lydie,
Disoit la coquette Phyllis,
De notre jeunesse étourdie
Souffrons-nous les airs impolis?

Est-ce ainsi que dans l'Arcadie
Vivoient ces bergers si jolis
Qu'on a tant mis en comédie?
Est-ce ainsi que les Amadis,
Et les soupirans de Clélie,
De leurs amours du temps jadis
Ornoient la Gaule et l'Italie?
Nous méritons bien ces rigueurs,
Reprit la maligne Lydie :
Mépris, insulte, perfidie,
Sont les tristes fruits de nos mœurs :
C'est à ravaler ses faveurs
Que notre sexe s'étudie;
Il conquit autrefois des cœurs,
Mais à présent il les mendie.

## XVIII.

Comment composer un ouvrage,
Qu'on puisse avec profit débiter au Palais?
A faire tout au moins de frais,
Voici de nos auteurs la pratique et l'usage.
Prenez du bon, mais peu, c'est drogue qu'on ménage;

Beaucoup de médiocre, encor plus de mauvais;
Mêlez le tout : telle est la véritable dose.
Alcippe, c'est ainsi qu'un livre se compose :
C'est ainsi que les miens et les autres sont faits.

## XIX.

Du sang du pauvre peuple Amidor enrichi,
Pour plâtrer sa santé de débauches usée,
Avec lui cette automne, aux sources de Vichy
A conduit une Agnès fraîchement épousée.
Elle a trouvé des gens, qui de l'honneur d'autrui
Trafiquoient vers cette fontaine :
Amidor amena Pénélope avec lui,
Il s'en retourne avec Hélène.

## XX.

L'Amour a bien changé de lois:
La plus libertine autrefois
Affectoit les dehors d'une vertu farouche;
Aujourd'hui la coquette aime un bruit éclatant;
Le plaisir de pécher n'est plus ce qui la touche,
Mais de pécher tambour battant.

## XXI.

Tu veux savoir quelle profession,
Peut de ton fils établir la fortune?
Pour satisfaire à ton ambition,
Ecarte-toi de la route commune :
Point de collége; il est l'écueil fatal
De la jeunesse : évite Juvénal,
Catulle, Homère, Anacréon, Virgile,
Tous francs bedeaux qui droit à l'hôpital
Mènent leurs gens : témoin moi, comme mille. —
Que faut-il donc? — Qu'il apprenne à compter,
Peindre correct, calculer, supputer,
Petit commis, puis admis aux enchères,
Le tout, suivant les talens qu'il aura :
Si son génie est dur pour les affaires,
Qu'il soit danseur, ou chantre à l'Opéra.

## XXII.

Marthe vit l'angloise Élise,
Dont le blanc éblouissoit;
Sur les bords de la Tamise
Elle crut qu'on blanchissoit.

Dans le dessein de refondre
Ses africaines beautés,
Elle fut passer à Londre
Un hiver et deux étés.

Sais-tu ce que dit l'histoire
De son espoir décevant?
Marthe en revint aussi noire
Qu'elle étoit auparavant.

## XXIII.

Pendant que Luc délibère
Sur ce qu'il doit devenir,
Et s'il est bon de se faire
Homme d'église ou d'affaire,
Avocat ou mousquetaire;
Plus vîte qu'un souvenir,
Le temps à l'aile légère
Part, pour ne plus revenir;
Ses beaux jours vont s'embrunir,
Et la vieillesse s'avance;
Auparavant qu'il commence,

Il sera temps de finir.
Flottant dans l'incertitude,
Luc reste insensiblement
Inutile également
Pour la guerre, pour l'étude,
Le monde et la solitude.
Quant à moi, je prévois bien
Que cherchant trop à connoître
Ce qu'il peut, ce qu'il veut être,
Enfin Luc ne sera rien.

## XXIV.

Aux obsèques d'Euphémie,
Lise disoit en pleurant :
Dès que j'ai fait une amie,
La mort vient et me la prend.
Ah! mon Dieu, tu me perces l'âme,
Dit Martin, tu me fais pitié,
Et je veux avec ma femme
Te faire faire amitié.

## XXV.

As-tu vu mon cheval? — Sans doute. — Comment diable?
C'est la meilleure bête; il est infatigable. —
N'est-ce pas ce gris sale, avec cet œil vairon? —
Lui-même; qu'en dis-tu? — Qu'il n'a pas son semblable
Pour résister à l'éperon.

## XXVI.

Paul qui s'érige en auteur,
Donna dimanche une fête,
A deux pistoles par tête,
Chez un excellent traiteur.
Du récit d'un long ouvrage
Ce beau festin fut suivi;
Le convive à chaque page
Exclamoit comme ravi.
Blaise dit tout bas à George:
Vous mentez tous par la gorge;
Cela n'a rien de piquant.
George répondit à Blaise:
Tais-toi, critique choquant;

D'accord : c'est une fadaise;
Mais, si sa pièce est mauvaise,
Son repas est éloquent.

## XXVII.

Quand l'agréable folie
Du théâtre italien,
Purge la mélancolie
Mieux que Celse ou Galien.

Quand Arlequin, sans mot dire,
Émeut les plus rechignés,
Et les fait pâmer de rire
En montrant son bout de nez,

A l'allégresse publique
Cléon seul ose insulter,
Et cet insolent critique
Sort sans vouloir écouter.

Vous vous étonnez, comtesse,
Que son dégoût affecté
Condamne notre foiblesse
Du haut de sa gravité.

L'affaire est approfondie,
Je veux vous en avertir ;
Il n'entre à la comédie
Que pour l'honneur d'en sortir.

## XXVIII.

Tu me dis que j'épouse Claire,
Et qu'elle a des louis l'un sur l'autre entassés.
Damon, Claire est trop vieille, et ne l'est pas assez :
Vingt ans plus, vingt ans moins, je ferois son affaire.

## XXIX.

Doyen, tu nous donnes le change :
Il te vient chaque jour ou perdrix ou faisans,
Ou grands pâtés d'Amiens, ou poulardes du Mans,
Et sans nous tout cela se mange.
Sais-tu bien ce que je ferai,
S'il t'arrive aujourd'hui d'en user de la sorte ? —
Et quoi? — Tu le verras, ou le diable m'emporte. —
Mais encor? — Tu verras. — Que feras-tu? — J'irai.

## XXX.

Guillaume n'étoit point malade ;
Il soupa de bon appétit,
Et fit sur le rempart deux tours de promenade ;
On l'a trouvé pourtant roide mort dans son lit.
Est-ce apoplexie ? est-ce peste ?
Est-ce un coup de quelque assassin ? —
Hélas ! non. — Qu'est-ce donc ? — C'est un songe funes
Qui lui fit voir son médecin.

## XXXI.

Lucrèce affecte un air austère :
On croit qu'un repentir sincère
La met dans la dévotion.
Malgré son air, je crois Lucrèce
Plus loin de sa conversion
Qu'elle ne l'est de sa jeunesse.

## XXXII.

Je n'ai pas un procès pour fait de trahison,
D'assassinat, ni de poison,
Ni de famille désolée ;
Mais il s'agit d'avoir raison
D'une chèvre qu'on m'a volée.
Mon avocat, tout essoufflé,
Dans un long exorde s'intrigue,
Et déplore d'un style enflé
Les vieux désordres de la Ligue :
Je vois le juge impatient;
Ah! monsieur Patelin! vous me donnez la fièvre :
Commençons donc à bon escient,
Et dites deux mots de ma chèvre.

## XXXIII.

Damon me dit à tout propos :
Je ne reçois point tes excuses ;
Marque-moi quelque jour où je puisse en repos
Entendre les beaux vers que t'inspirent les Muses.
A ce discours flatteur en garde je me tiens :

Il m'en cuiroit si je m'y laissois prendre.
Ce ne sont pas mes vers qu'il désire d'entendre;
Il veut me réciter les siens.

## XXXIV.

Quel moyen de souffrir l'orgueilleux Calotin?
Sur ses livres devenu blême,
Il s'est fait un chaos de grec et de latin
Qu'il ne peut débrouiller lui-même?
Il m'appelle ignorant; je le suis en effet:
Nous le sommes tous deux, avec la différence
Que la nature me l'a fait
Par pure grace, et sans dépense;
Et qu'à l'exemple des pédans,
Il a travaillé bien long-temps
Pour acquérir son ignorance.

## XXXV.

Acaste et Lisidor, ces deux plaideurs illustres,
Dont le procès qui fait éclat,
Scandalise Paris depuis deux ou trois lustres,
Ont consulté même avocat.

Lui qui ne peut en tout de leurs antipathies
Empêcher le funeste effet,
Pour les mettre d'accord du moins sur quelque fait,
Prend de l'argent des deux parties.

## XXXVI.

Quand d'Anitus la cabale assassine
Eut opprimé sous d'idolâtres loix
Le bon vieillard à la saine doctrine,
Qui dégradoit dieux de marbre et de bois,
Très-affligée étoit de l'homme sage
La pauvre épouse, et versoit force pleurs;
Mais sa voisine, âme du haut étage,
Tâchoit ainsi de calmer ses douleurs :
Soyez en paix, la vie est peu de chose
Près de la gloire acquise à votre époux :
Il ne pouvoit se séparer de vous,
Ni plus content, ni pour meilleure cause.
L'Aréopage à grand tort l'immola,
Et se repent de cette violence;
Il prendra soin de votre subsistance,
J'en suis certaine..... Ah! ce n'est point cela,

Reprit Xantippe; et de quoi qu'on me flatte,
Trop grand sujet j'ai pour me désoler;
Depuis la mort du bon homme Socrate,
Je n'ai personne avec qui quereller.

## XXXVII.

Je voulois t'aimer, Cléandre;
Tu veux être respecté:
C'est ce que j'ai pu comprendre
Par ta fière gravité:
Ce que ton orgueil affecte,
Mon devoir l'observera;
Mais s'il faut qu'on te respecte,
Va chercher qui t'aimera.

## XXXVIII.

De fièvre et de soif tourmenté,
Lubin, ce vieux buveur, tout à plat alité,
De ses deux médecins épuisoit l'industrie:
Ah! messieurs, leur dit-il, pour me guérir à fonds,
Otez-moi seulement la fièvre, je vous prie;
La soif, c'est mon affaire, et je vous en réponds.

## XXXIX.

D'où vient que maître Alain jamais ne me salue,
Si du premier salut je ne l'ai prévenu,
Et que quand avec lui je marche dans la rue,
Le dessus du pavé par le rustre est tenu.
Je n'aurois pas cru qu'un notaire
Eût dû prendre avec moi des airs si suffisans.
A-t-il donc oublié que feu monsieur son père
Fut valet chez le mien pendant cinq ou six ans?
Mais allons doucement, ma bile :
Grasses directions, insignes faussetés,
Vieux titres contrefaits par une main subtile,
Ont de cent mille écus grossi ses facultés :
Si j'ai besoin d'argent, c'est par lui qu'on m'en prête,
Par lui mon crédit se soutient.
Pour conserver l'utile, abandonnons l'honnête.
Ah! maître Alain, passez; l'honneur vous appartient.

## XL.

A Montpellier, école favorite
De Galien, j'étois tout languissant,
Quand Barbeyrac vint me rendre visite,
Que d'écoliers suivoit un demi-cent.
L'un me disoit : ce pouls est caprisant ;
L'autre : il est dur ; tous m'ont touché l'artère
Avec des mains froides comme glaçon :
Fièvre n'avois en aucune façon.
Or m'est le maître à présent nécessaire ;
Ses écoliers m'ont donné le frisson.

## XLI.

Donne-moi tes vers, Valère. —
Sais-tu ce que tu feras ?
Va-t'en trouver mon libraire,
Pour vingt sols tu les auras. —
Moi ! pour cette marchandise
Donner mon argent. Abus ;
Point n'en ferai la sottise. —
Ni moi non plus.

## XLII.

Je trouve Eraste fort plaisant ;
Il dit que je suis médisant,
Et que mes petits vers prennent trop de licence.
On le connoît, Ismène, et ses défauts sont tels,
Que qui diroit de lui les sept péchés mortels
Ne feroit point de médisance.

## XLIII.

Frontin fait mystère de tout,
Jusqu'aux choses les plus connues;
Ses confidences ingénues
Me font mourir de rire en me poussant à bout.
Il pleut; il fait beau temps; la guerre est allumée;
Les Hollandois sont des ingrats;
Le prince de Bourgogne a grande et belle armée;
Tout cela par Frontin se débite tout bas.
Cette simplicité me semble nompareille,
Et je m'attends bien qu'une fois
Il viendra me dire à l'oreille :
Louis est le plus sage et le plus grand des rois.

## XLIV.

Prête-moi vingt louis, comte, mon seul recours. —
Chevalier, prend ces dix qu'en pur don je te donne. —
Mais, comte, il m'en faut vingt, foi d'honnête personn
Je te les rendrai dans huit jours. —
Prends la somme qui t'est offerte :
Ménage l'amitié sans la pousser à bout ;
J'aime mieux souffrir la perte
D'une moitié que du tout.

## XLV.

L'autre jour mangeant chez Nicole,
Je t'avois promis à souper :
Tu me sommes de ma parole,
Et je ne te puis échapper.
Quel vin nous fit-elle donc boire ?
Qu'il nous traita diversement !
Il te conservoit la mémoire,
Quand il m'ôtoit le jugement.

## XLVI.

Non, je ne t'aime point, Sylvie;
Tu ne manques pas d'agrément,
Et ta beauté peut faire envie
A qui jugeroit sainement;
Mais l'astre qui règle ma vie
Me défend d'être ton amant :
Je creuse et cherche vainement
D'où me vient cette antipathie :
En un mot, je sais seulement
Que je ne t'aime point, Sylvie.

## XLVII.

Accusant la rigueur des farouches hivers,
Artus, tout enroué, vint nous râler des vers
A mettre à l'hôpital le plus riche libraire :
Excusez-nous, dit-il, je ne saurois parler.
Ah! traître, et que peux-tu donc faire?
Dit Paul, prêt à le quereller :
Nous voyons seulement que tu ne peux te taire.

## XLVIII.

Malheureux Dorilas, veux-tu toujours plaider ? -
Je plaide sur de bons mémoires,
Mon droit est établi; je n'ai plus qu'à vider
Une évocation, deux interlocutoires,
A relever quelques défauts,
Instruire mon procès d'inscription de faux,
Et ma demande en garantie ;
Cela fait, je m'en vais décréter ma partie. —
As-tu déjà plaidé long-temps ? —
Nous avons commencé du moins depuis trente ans. -
Ciel ! quelle fureur te possède !
Quoi ! tu plaides trente ans sans interruption,
Quand les lois t'offrent le remède
De passer condamnation !

## XLIX.

Comédiens sont gens de conséquence ;
Pour eux Églé nous tourne à tous le dos :
Sourde à nos vœux, leur bassesse l'offense,
Et l'histrion lui paroît un héros ;

Héros par-tout. Gardez, disoit Horace,
D'en employer trop grand nombre à-la-fois
Dans une scène. Un auteur s'embarrasse,
Qui fait agir des acteurs plus de trois.
Or avons-nous poétique nouvelle :
On se raffine. Il n'est que d'essayer :
En même scène Églé sait employer
Jusqu'au valet qui mouche la chandelle.

## L.

Un certain sot de qualité
Lisoit à Saumaise un ouvrage,
Et répétoit à chaque page :
Ami, dis-moi la vérité.
Ennuyé de cette fadaise :
Ah! monsieur, répondit Saumaise,
J'ai de bons auteurs pour garans,
Qu'il ne faut jamais dire aux grands
De vérité qui leur déplaise.

## LI.

Trop curieux des affaires d'autrui,
A déchirer ta malice t'emporte.
Jean fait coucher sa servante avec lui :
Eh ! que t'importe?
La vieille Iris met du rouge et du blanc,
Et sa voisine a l'haleine un peu forte ;
Ce spadassin du collier n'est pas franc :
Eh ! que t'importe?
Pour épouser celle qu'il entretient,
Luc voudroit bien que sa femme fût morte ;
Cet amoureux fait l'esprit qui revient :
Eh ! que t'importe?
Ce conseiller ne sait point le latin ;
L'autre est discret et jamais ne rapporte ;
Blaise au Cormier boit du soir au matin :
Eh ! que t'importe?
Un jeune abbé, qui faisoit le Caton,
Chez Maréchal crache la colle-forte ;
Un bel esprit a sauté le bâton :
Eh ! que t'importe?

Pour réprimer tes médisans caquets,
Songe à ton fait; c'est à quoi je t'exhorte.
Ta sœur aînée aime son grand laquais:
Cela t'importe.
Pour un danseur qui brille à l'Opéra,
Ta femme suit l'ardeur qui la transporte;
Nul pour ta fille en vain ne soupira:
Cela t'importe.
Les monnoyeurs au premier jour chez toi
S'en vont d'archers conduire une cohorte;
Tu contrefais les nouveaux coins du roi:
Cela t'importe.
Pour te confondre, Hidaspe, et te punir,
J'alléguerois cent faits de même sorte;
En main j'en ai pour ne jamais finir:
Mais que m'importe?

## LII.

Gros-Jean, ce rusé villageois,
Qui n'a rien de grossier que la robe qu'il porte,
Parloit de la justice un jour de cette sorte,
Chargé de six fagots qu'il avoit faits au bois.

Si ce qu'on dit est vrai, qu'un juste personnage
Tient la balance droite et n'a d'égard à rien,
Le bailli de notre village
Doit être un grand homme de bien.
Riche ou gueux, laboureur, bourgeois ou gentilhomm
Tous sont également traités par ce brave homme
Que le bon Dieu nous accorda:
Présentez-lui requête, ou poursuivez sentence;
Pour personne en sa vie il ne fit panse d'a
Qu'il ne fût payé par avance.

## LIII.

Les vers me coûtent peu, dit l'orgueilleux Pancrac
Pour la facilité, je ne sais au Parnasse
Qu'Ovide qui m'ait approché.
Je le crois, répliqua Joconde:
Qui doute qu'on n'ait bon marché
De ce qu'on vole à tout le monde?

## LIV.

Ni Luxembourg, ni quai des Augustins,
Ni du Palais la mugissante salle,
En célébrant leurs conciles mutins,
N'eurent jamais pour régler les destins,
Un nouvelliste, Octave, qui t'égale.
Tu sais combien, jusqu'au dernier esquif
Ont de vaisseaux les flottes combinées;
Tu sais combien le Suédois est vif
Pour soulager le Saxon fugitif
Du soin qui pèse aux têtes couronnées:
Des gallions tu saisis les devans,
Pour les placer dans le port de Séville;
Et ton avis plus vîte que les vents,
Par leur retour enrichit la Castille.
Tu sais sonder du pontife romain
La politique, et puis tout d'une haleine
Passer les monts, et la pique à la main
Dans son réduit forcer le prince Eugène.
De vérité, rarement un seul mot:
Tu fais par-tout valoir la conjecture;

C'est là ta rente, Octave, et l'imposture
Sert à ta bouche à payer son écot.
Pour t'épargner des récits infidèles,
Viens-t'en souper, mais à condition
Qu'en tout le soir, de guerre ou de nouvelles
Il ne soit fait aucune mention.

## LV.

Dorilas, as-tu vu mon manteau d'écarlate? —
Oui, je l'ai trouvé beau. — Comment beau! je me flat
Qu'on n'a vu dans Paris rien qui l'ait approché;
Hollande, Gobelins, Venise,
N'ont point encor fourni de telle marchandise,
Et ce qui plus m'en plaît, il est à bon marché. —
Quel est ce bon marché, Lycas? — Quand je le prône
Juge si j'ai raison : trois louis neufs par aûne. —
Je crois que le mien va du pair,
Et n'en coûte que deux. — Le tien a son mérite :
Mais j'ai pris à crédit. — Ah! parbleu, je le quitte;
Lycas, c'est un profit tout clair.

## LVI.

La villageoise Perronelle,
Aussi naïve qu'elle est belle,
Et qui dans sa viduité
Se donne un peu de liberté :
Entendant un lundi de Pâques
Prêcher la résurrection,
Où le Cordelier Frère Jacques
De la rustique nation
Excita l'admiration ;
Elle en sortit tout éplorée :
Qu'avez-vous, lui dit Désirée?
Quel sujet vous fait sanglotter?
Ah! dit l'autre, ce trait me tue;
Ma commère, je suis perdue
Si Jean vient à ressusciter.

## LVII.

Par le transport d'un dépit imprudent,
J'ai cru Céphise à ma flamme infidèle :
J'en parle mal sans cesse ; et cependant

Jamais mon cœur n'eut tant d'amour pour elle.
Par l'apparence augurant de ma foi,
Pareil dépit la fait agir de même :
Céphise éclate et parle mal de moi ;
Je veux mourir si Céphise ne m'aime.

## LVIII.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Disoit Adrienne à Catin,
Que cet ingrat, que ce mâtin
Me quitte pour une morveuse?
Catin répondit à cela :
Il est vrai, l'objet qu'il adore
N'a que seize ans, et moins encore :
Oh ! le grand défaut que voilà !
S'il avoit un peu de cervelle,
S'il étoit juge compétent,
Voudroit-il vous quitter pour elle?
Vous en avez trois fois autant.

## LIX.

La jeune Alix, pour qui brûloit Eraste,
Ne faisoit rien pour son soulagement ;
Son tendre cœur souffroit même tourment :
Mais quel remède? A cesser d'être chaste,
L'état de fille apporte empêchement.
Patientez, lui disoit la fillette ;
Si tôt ne meurs, je serai quelque jour
Ou femme ou veuve ; alors de votre amour,
Vous recevrez récompense complète.
Or avint-il qu'à quelque temps de là,
D'un gros richard, Alix fut faite épouse,
Qui d'ans avoit environ deux fois douze ;
( Bien entendu cinquante par-delà ).
Un beau matin le galant s'en alla
Chercher fortune, et pressoit sa maîtresse
Fort vivement de lui tenir promesse :
Non, dit Alix ; hélas ! arrêtez-vous,
Ce n'est le cas ; si bien appariée
M'ont mes parens, Eraste, qu'entre nous
Fille ne suis, veuve ni mariée.

## LX.

Longin, ce maître du sublime,
Idolâtre l'antiquité;
Il n'admet que les morts à l'immortalité,
Et nul auteur vivant n'a part à son estime :
Cette estime sans doute est pour les beaux esprits
Un titre de haute importance;
Mais je la laisse pour le prix
A qui n'en craint pas la dépense.

## LXI.

D'où vient que l'envieux Phorbas,
Rêvant tout seul dans ce parterre,
Lève les yeux, parle tout bas,
Et de son pied frappe la terre?
A-t-il souffert quelque malheur? —
Non, je n'y vois pas d'apparence;
C'est qu'il déplore le bonheur
De quelqu'un de sa connoissance.

## LXII.

Que ces jeunes seigneurs sont fatigans pour moi,
Et que leur amitié me devient incommode !
C'est un grand embarras d'être tant à la mode,
Disoit Gélaste à Godefroy :
L'un vient me réveiller pour aller à la messe ;
L'autre m'entraîne pour dîner ;
Un troisième avec lui me mène promener ;
De-là souper chez sa maîtresse.
Aux vrais amis, à la tendresse,
Il ne me reste pas un moment à donner :
A force de m'aimer, on me rend misérable !
Bon ! reprit Godefroy, très-mauvais complaisant,
Tu crois donc qu'on te trouve aimable ?
Rien moins, on te trouve plaisant.

## LXIII.

Le grand garçon de ma boutique,
Disoit un barbier du Marais,
N'a point d'égal, à beaucoup près,
Pour faire valoir ma pratique.

De son insigne habileté
C'est bien raison que je me loue ;
Pendant qu'il rase d'un côté,
La barbe croît sur l'autre joue.

## LXIV.

Chez un bon homme de Beauvais,
Un dragon faisoit le mauvais ;
Son hôte maltraité crioit à pleine tête :
Au meurtre, à l'aide, à mon secours.
Les voisins accourus tâchoient par leurs discours
De calmer la tempête :
Le plus hardi de tous étoit le plus mal fait,
Qui disoit au dragon : Sais-tu, mon camarade,
Que moi seul je suis homme à te donner ton fait ?
Il ne faut point ici faire tant de bravade,
Et je te jure sur ma foi
Que j'en ai tué plus que toi.
A ces mots, le soldat enflammé de colère :
Qui, toi ? s'écria-t-il, malheureux avorton !
Mes pistolets, mon mousqueton ;
Nous allons voir bientôt si tu me feras taire :

L'hôte entre deux se jette, et dit au spadassin :

O ciel ! que prétendez-vous faire ?

Eh ! monsieur, c'est un médecin.

Cet éclaircissement excita la risée :

L'hôte fit apporter du vin,

Et la noise fut appaisée.

## LXV.

Argatiphontidas, cette moustache d'homme,
Qui chez les gens de bien a perdu tout crédit,
Me disoit l'autre jour : Oui, oui, vous l'avez dit,
Que mon père, morbleu, n'étoit pas gentilhomme.

Moi ! repris-je d'un humble ton :
Sur les discours d'autrui vous savez comme on glose :
Je l'ai connu sergent, et d'ailleurs grand fripon ;

Mais je n'ai pas dit autre chose.

## LXVI.

Blanche avoit lu mon épigramme,

Où je dis positivement

Qu'il ne se trouve point de femme,

Pour sage qu'elle soit, qui n'écoute un amant :

Je voulus lui parler, elle s'en troubla toute :
Allez, me dit-elle en courroux,
Je vous ferai bien voir comme la sage écoute. —
Oui, Blanche, je l'ai dit, la chose est hors de doute ;
Si vous ne m'écoutez, pour qui passerez-vous ?

## LXVII.

J'ai reçu de la venaison,
Où dois-je la garder par ces chaleurs ? Opine. —
Conserve-là dans ta cuisine ;
C'est le lieu le plus froid qui soit dans ta maison.

## LXVIII.

Pour acheter un bien qui se vend par décret,
Il me faut mille écus ; prête-les-moi, Cléandre :
Opulent, bon ami, tu ne peux t'en défendre. —
Arcas, à te prêter je n'aurois pas regret ;
Mais n'est-ce point emprunt fait pour ne jamais rendre ? —
Qui diable t'a dit mon secret ?

## LXIX.

Eraste est donc, Aminthe, un joli petit homme? —
Oui, Phrosine, on le dit; d'après nos beaux esprits,
Ainsi notre sexe le nomme. —
Dites-moi ce que c'est qu'un joli petit homme?
Je ne l'ai jamais bien compris. —
Un joli petit homme est celui qui se pique
De chanter des premiers les airs de du Bousset,
Qui n'a point d'or dans son gousset,
Mais des points, des rubans autant qu'une boutique,
Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets,
A récurer ses dents met son étude extrême,
Toujours parle à l'oreille, et vous dit qu'il vous aime,
Qui vous fait lire des poulets
Qu'il s'écrit souvent à lui-même,
Qui sait quel petit-maître a dîné chez Rousseau,
Quelle femme s'est enivrée,
Qui fait bien un ragoût, connoît un bon morceau,
Et de toute la cour distingue la livrée,
Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au bureau,
Donnant le choix du pur ou de la boîte ambrée,

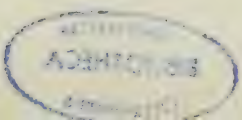
Qui sait de tout Paris les secrets rendez-vous,
Qui vous dit : un tel est jaloux,
Un tel brûle pour une telle. —
Quoi ! ce n'est que cela ? —
Rien que cela, ma belle. —
Un joli petit homme, Aminthe, est, entre nous,
Une fort grande bagatelle.

## LXX.

Tu sais quel homme étoit Maurice:
Le plus débauché des humains.
Tant qu'un destin riant favorisa son vice,
L'Opéra n'eut jamais de danseuse ou d'actrice
Qui ne lui passât par les mains.
Depuis cinq ou six mois, déroutes sur déroutes,
Ont dissipé son capital;
Procès, embrâsement, faux marchés, banqueroutes,
Ont mis Maurice à l'hôpital,
Habillé de droguet, et meublé de bergame,
Il pleure ses malheurs, dont l'excès le poursuit;
Mais son plus grand chagrin, c'est de se voir réduit
A demeurer avec sa femme.

## LXXI.

Corax, rieur de son quartier,
Aussi facétieux qu'ivrogne,
Avec gens du même métier,
Alloit à déjeûner boire sur le chantier
D'un excellent vin de Bourgogne :
Il tira dessous son manteau
Certain je ne sais quoi, qu'on crut être une gourde ;
Mais l'ayant mis sur le tréteau,
On connut que c'étoit une lanterne sourde.
Que fais-tu de cet instrument,
Lui dit, en riant, Timagène ?
Te crois-tu plus heureux que ne fut Diogène,
Qui pour trouver un homme en usa vainement ?
Non, reprit Corax froidement :
Bien que je sois du sel attique
Le partisan, l'admirateur,
De cette impudence cynique
Tu ne me verras point le fade imitateur.
Quand je marche en plein jour armé d'une lanterne,
Un soin plus raisonnable à le faire m'induit ;



C'est que dès qu'une fois j'entre dans la taverne,
Je n'en sors plus qu'après minuit.

## LXXII.

Quand un ami tendre et sincère
Prévient et comble vos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour, c'est une autre affaire;
Il faut savoir dissimuler:
Les faveurs veulent du mystère;
C'est être ingrat que de parler.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

# TABLE DES MATIÈRES.

Notice sur la Vie et sur les Ouvrages de Sénecé. *Page* v

Filer le parfait Amour, conte. 1

La Confiance perdue, conte. 29

La Roupie, conte. 47

Le Présent ruineux, conte. 50

Virgile et Mécène, anecdote. 55

Molière et Cotin, anecdote. 58

Les Travaux d'Apollon, poëme satirique. 60

Les Auteurs, satire. 92

Le Nouvelliste, satire. 110

Épître à M. de Fleury, Précepteur du roi. 128

—— A M. le duc de Noailles. 138

—— Au Père du Cerceau. 150

Etrennes à M. de Chasselas. 160

Le Chat et le Renard, fable. 162

Orphée, Paraphrase d'une redondille espagnole de D. Francisco de Quévédo. 166

Lettre de M. de Sénecé à madame Deshoulières, en lui renvoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la bassette. 172

Réponse de madame Deshoulières à M. de Sénecé. 174

Chanson de madame Deshoulières. 176

Pièces diverses. 178

Épigrammes. 185

*OUVRAGES NOUVEAUX qui viennent de paroître chez le même Libraire.*

LE CHANSONNIER DU VAUDEVILLE, 1re année, pour faire suite aux *Dîners du Vaudeville*, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Ségur, Armand-Gouffé, Laujon, Ph. La Madelaine, Dupaty, Bourguignon, &c. 1 vol. in-18. *Prix :* 1 fr. 80 c.
Et papier vélin satiné, et cartonné à la Bradel, 4 fr.

L'ELÈVE D'EPICURE, par Ph. La Madelaine. 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

ANALYSE FONDAMENTALE DE LA PUISSANCE D'ANGLETERRE, considérée dans son commerce, etc.; par le Traducteur de l'*Histoire Britannique* de Plouwden. 1 vol. in-8°. 3 fr.

LES JEUX DE L'ENFANCE, poëme, par M. Raboteau, 2e édit., revue et considérablement augmentée. in-8°. 1 fr.

TABLEAUX COMPARATIFS DE L'HISTOIRE ANCIENNE, Ouvrage adopté pour les Lycés et les Ecoles secondaires; par Leprevost-d'Iray. 1 vol. petit in-fol. 3 fr.

TABLEAUX COMPARATIFS DE L'HISTOIRE MODERNE, Ouvrage adopté pour les Lycés et les Ecoles secondaires; par le même auteur, et du même format. 4 fr.

MÉMOIRE qui a remporté le prix en l'an 10, sur cette question proposée par l'Institut national : *Quels sont les moyens de perfectionner, en France, l'institution du Jury?* par M. Bourguignon, juge en la cour de justice criminelle du département de la Seine. 1 fr. 80 c.

Second MÉMOIRE sur l'Institution du Jury, faisant suite au précédent, par le même auteur. 1 fr. 50 c.

FOLIE ET RAISON, Comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par MM. Chazet et Sewrin. 1 fr. 20 c.

THÉOPHILE, ou *les deux Poètes*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Pain et D.... 1 fr. 20 c.

BERTRAND DUGUESCLIN ET SA SŒUR, Comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines. 1 fr. 20 c.

LE JOUR DE L'AN, ou *la Réunion de Famille*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Radet. 1 fr. 20 c.

LE JALOUX MALADE, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Emmanuel Dupaty 1 fr. 20 c.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due